

GOR UR

Voyage en France

de Patrick CINTAS

1. TÉLÉVISION - La descente aux enfers

RAL,M

Revue d'art et de littérature, musique

www.ral-m.com

©patrick cintas

TÉLÉVISION

La descente aux enfers

ROG I

Je n'avais jamais tué. C'est fait. Une première fois pour soulager ma colère. La seconde par plaisir. Et la troisième par nécessité.

Je voudrais vous parler de la mort, mais je ne trouve pas les mots, monsieur.

Je vais donc vous narrer les trois actes de ma descente aux Enfers.

Comme vous vous en doutez, ceci est une tragédie.

Je peux faire preuve d'humour quelquefois, souvent involontairement, comme cela arrive aux âmes mal nées.

Parlant de ma naissance, c'est sur une autre terre que j'ai vu le jour pour la première fois, mais cela ne vous intéressera pas de savoir que ma famille connaît la terre comme on sait ce qu'on cultive depuis longtemps pour survivre. Je suis un émigré.

Là-bas, il faisait chaud et froid à la fois.

Je pourrais vous expliquer ce phénomène en vous parlant de la mer et de la montagne, du sable et de la neige, des touristes et des derniers bergers qui descendent pour fréquenter les bordels au lieu de se mélanger avec les autres au bord des plages.

Je n'ai jamais été malade.

La nature, et un sang éprouvé au contact des réalités de la terre et des saisons, ont fait de moi un homme solide sur ses jambes.

Mes mains empoignent ce qu'elles touchent.

Mes yeux, bleus comme le vert des algues, ne savent pas regarder dans les yeux, mais je vois venir le temps et je sais me servir de ces outils.

Nous n'allions jamais loin, pas au-delà de cette avancée qui partage le vent quand il vient de la mer et qui rassemble tous les autres quand c'est la montagne qui rejoint la mer.

Le toit de ma maison, je devrais dire de notre maison, souffre tous les jours de ces luttes incessantes.

Je me suis marié à dix-sept ans.

Je n'ai jamais aimé personne.

Tout le monde le savait.

Je savais ce qui pouvait m'arriver.

Les nuits de noces plient l'existence comme un morceau de papier. Je n'oublierai jamais que nous n'étions pas seuls. Le bruit des verres nous parvenait à travers le rideau. Pas une mouche ne tournoyait. Pas de lumière non plus.

La vie m'étreignait comme je m'accroche à elle.

Pour la première fois, j'écartais les deux pans du rideau sur le jour.

Ma mère était à la fontaine avec une autre femme. Elles riaient l'une dans l'autre.

Les cruches suintaient tandis que mon ordinateur signalait d'autres messages.

Elle dormait ou feignait un rêve doucement agréable.

Je sortis.

Dans la cuisine, mon père alimentait les chiens. Mauvaise habitude de laisser entrer les chiens dans la maison. Ils apportaient l'odeur des chemins. Ils avaient couru toute la nuit.

Je sortis encore.

Je ne pouvais pas être chez moi. Je leur appartenais. Un âne recevait une première offrande à travers une grille.

Le matin, le bleu des murs, sous la couche de chaux blanche, renvoyait des auras oranges.

Les arbres frémissaient avec les oiseaux.

Le beuglement d'un taureau de combat acheva ma rêverie.

Je croisais leurs regards, souriant à leurs paroles de bienvenue.

Qu'est-ce qu'une journée quand elle commence à peine ? Ces tours !

Voici la femme qui me fait rêver. Celle d'un autre. Bras chargés de linges. Elle sent ce qu'elle sent et je m'éloigne pour ne plus la voir.

J'ai tout désiré ici.

Ma connaissance des lieux est infinie. Je peux parler de tout. Mais je me tais. Mes paroles trahissent souvent mes véritables intentions. J'ai la réputation d'être un faux cul.

Je n'ai pas vraiment besoin de vous parler, monsieur.

Je pourrais me taire à jamais.

Vous ne sauriez rien de mon existence ni de celles de ceux que j'ai influencés.

Vous vous porteriez peut-être mieux.

Mais vous souhaitez me juger. Je ne sais pas pourquoi. Et je ne vous ai pas entendu une seule fois vous justifier. C'est ainsi.

Recommençons.

Oui, marié.

Associé à la douceur pour commencer.

Curieuse fréquentation pour la douceur, vous savez ? ces convulsions dues à l'éjaculation.

Elle ne disait rien pour m'encourager ni pour m'aider à entrevoir la vérité. Elle glissait comme je déchirais. Pauvres draps que ma mère observait dans les transparences d'un soleil si blanc qu'elle avouait se perdre au moins une fois par jour. Il fait si beau dans ce pays !

Nous eûmes un enfant.

Puis deux.

Un troisième tomba sous les roues d'un camion. Son cri de bête est gravé dans ma mémoire. La poussière d'or aussi, soulevée entre les murs, et lentement déposée sur la pierre dure des seuils que des femmes balaient en me regardant comme si j'avais tout perdu.

Je travaillais.

Je me connectais.

Je n'avais pas d'aventures, mais je chassais.

J'ai toujours aimé la chasse. Je me présente : Ovidio Galvez Cintas, pauvre marchand de rien et acheteur de tout ce qui ne sert à rien. Même ce cheval qui ne demandait qu'à mourir et que je soignais pour qu'il continuât de souffrir.

— Tue-le, fils ! Il ne vaut pas la peine que tu te donnes.

Il valait ce que j'en faisais.

— Il mourra entre tes jambes !

Ah ! ces coups de fusils dans l'immobilité du désert ! Les petits animaux sortaient de terre, s'éparpillant comme des morceaux de papier dans le vent. Je pourchassais après des heures de surveillance crispée. Vous ne connaissez rien à cette attente, monsieur.

Mais comme je vous trouve curieux. Nous en sommes aux présentations. Voici ce qui se passe quand l'existence ne vous apporte rien de bon et que vous êtes incapable de la changer par vos propres moyens.

Plus que deux enfants.

Puis un.

Puis plus rien.

Elle mourut aussi.

Et personne ne m'accusa. Au contraire. On me plaignit. Et c'était vrai que je n'y étais pour rien. Comme d'habitude, je n'avais pas agi. Je m'étais peut-être posté dans l'attente, mais je n'avais rien fait qui pût m'être reproché devant la justice des hommes.

Seul.

Il ne restait plus rien.
Père et mère morts.
La maison.
Les meubles que j'avais toujours connus.
Le jardin sous les treilles.
Les pentes argentées par les oliviers.
Les animaux patients.
Et cette femme que j'aimais.
Vous ne savez pas ce que c'est d'aimer.
Aimer de l'intérieur.
L'imagination dicte sa loi aux sens et même à l'esprit.
Tout peut arriver.
Je le lui dis un soir de pleine lune.
Elle m'écouta.
Dans la fontaine, l'eau giclait des mains d'enfants.
Un moteur retrouvait son rythme.
Nous n'étions pas seuls.
Sa peau suait légèrement.
Pourquoi ne pas essayer ?
— Je le tuerai !
Pourquoi le dire ? Elle ne me croira pas. Vous me croyez, vous, monsieur ?

Une première fois pour soulager ma colère. La seconde par plaisir. Et la troisième par nécessité.

Je ne savais pas encore que cela arriverait.
Je ne voyais rien.
Je devinais des seins de statue.
Je n'avais jamais touché les seins des femmes, pas même ceux de celle qui avait été mienne, soi disant !
Ma queue pénétrait en elle comme le plantoir dans la terre préparée pour la vie. Rien de plus.
Mais là, monsieur, je voyais à travers ses vêtements et surtout je traversais les murs de leurs regards pour l'atteindre comme jamais je n'avais touché quelqu'un !
Vous ne pouvez pas savoir.
Pas avant d'avoir tué pour elle.

Pour moi aussi.
Pour la posséder.
Et être possédé par elle.
Moi de l'extérieur étreignant son corps.
Et elle en moi agitant ma carcasse de damné !
Peut-être nous aimions-nous...
Fusil, couteau, mes propres mains !
Le nœud d'une longe.
La branche d'un arbre ou l'eau de la rivière en été, à la fin de l'été, quand
la pluie se met à tomber à verse.
Je ne savais pas. Je cherchais sur Internet. Je n'étais pas le seul !

Le Monde grouille d'assassins, monsieur. Vous en savez quelque chose,
vous qui jugez les hommes pour les condamner.
J'en assassine d'autres pour changer ma vie.
Vous savez, et je sais, ce qui arrive alors.
On me dit que je n'ai pas eu de chance. Une femme, épousée selon la Loi,
et trois enfants de votre sang ! m'écrivait-on pour en savoir plus.
Mais à l'époque, il n'y avait rien de plus.
Je demeurais dans ma maison, dans la maison qui m'appartenait
désormais, de droit, comme vous le savez, monsieur.
J'avais ce projet de changer la vie d'une femme.
Je songeais à une espèce de paradis.
Elle me parlait de l'Enfer comme si elle savait déjà !
Sa bouche reflétait la nuit.
La nuit se craquelait sous le vernis des vents.
Nous n'étions pas seuls.
Je lui montrai l'écran de mon ordinateur à travers la fenêtre.
J'avais tellement cherché !
Elle comprenait. Oui, monsieur, je peux dire que j'étais compris pour la
première fois de ma vie.
Quand je me plaignais d'une douleur, mon père examinait le manche des
outils, ce qui pouvait prêter à confusion, mais ces gens-là ne sont pas mal
intentionnés comme nous le sommes vous et moi.
Ma mère remplissait mon assiette si j'avais déclaré une seconde de
bonheur.

Ma sœur... je n'ai jamais eu de sœur vivante, vous comprenez ? Juste une morte dont le portrait au pastel me semblait imaginaire, là, sur le mur, entre le mien et celui de Franco.

N'en parlons plus.

J'ai toujours souri dans les cadres. Voyez la pauvreté de mes dents à l'âge où les enfants mordent passionnément dans les fruits.

Quel malheur sur cet homme ! Pourquoi Dieu et lui ?

Quelle question, en effet !

Nous descendions à la Messe chaque dimanche, dans la poussière qui nourrit nos pensées comme le sel l'aliment de notre quotidien laborieux.

Je priais, monsieur. Je priais pour trouver le courage de tuer un homme. Il en faut, monsieur, ne riez pas ! Surtout quand le mobile est aussi clair.

Mais je n'en parlais à personne.

Elle était comme ma sœur aux yeux de tout le monde.

Je giclais sur les murs.

Lui me paraissait étranger. Il n'existait déjà plus.

Je cherchais la colère sans la trouver.

Je ne savais pas qu'on finit toujours par la trouver et que c'est comme ça qu'on commet les erreurs qui mettent la justice sur votre chemin.

Je ne savais rien de ce qui est écrit d'avance.

Maintenant que tout est fini et que plus rien n'arrivera que ce qui arrive par ennui, je connais les règles qu'on ne devrait jamais ignorer quand on a l'intention de tuer quelqu'un.

Pourquoi ne tuez-vous pas, monsieur, vous qui n'ignorez rien du crime parfait ?

Il faut toujours que ce soit les pauvres bougres comme moi qui deviennent des assassins.

Alors je sortais le soir sur le seuil de ma maison et je la regardais.

Je la regardais jusqu'à ce qu'on lui dise de me rejoindre.

Elle disait ce qu'elle avait à dire.

Un mot pour mon ancienne femme et trois mots pour les enfants morts.

Rien sur mes parents qui étaient morts de mort naturelle.

Je piaffais.

Le plaisir m'envahissait.

Elle ne voyait pas ce que je faisais.

Eux non plus ne voyaient rien.

Ils s'apitoyaient.

Puis elle m'entraînait vers eux et nous buvions du vin.

Ce vin qui nourrit ma colère...

Je paraissais malheureux, mais en réalité je sombrais dans une colère noire et rouge.

De quoi pouvions-nous parler sans me faire mal ?

Du pays. Parlez-lui du pays. Il aime son pays. Vieilles racines que personne n'arrachera jamais à cette terre faite pour le temps et les souvenirs.

Ils parlaient du pays.

J'aurais parlé de la femme si j'avais bu autant qu'eux.

Et je le voyais travailler à ses études derrière le rideau qu'il avait un peu tiré pour nous voir.

C'était un homme ordinaire, ce que je ne suis pas.

Jamais il se serait avisé de se confronter à moi dans un de ces injustes combats dont je sors toujours vainqueur.

Mais je ne voulais pas le voir.

Je voyais son écran.

Elle ne voyait pas non plus.

Elle posait des questions qui me semblaient destinées, mais je n'y répondais pas, laissant ce soin aux vieux qui en savaient plus que moi sur ces sujets d'un autre temps.

Ma main interdisait gentiment le vin.

Encore un regard de toi, et je le tue devant ces témoins inaltérables !

Mais il ne se passait rien.

Je parlais de mon travail, de cette attente dans laquelle me plongeait les particularités de mon travail.

Qui comprenait ?

Puis la nuit se refermait sur nous.

J'ai toujours craint cette étreinte.

Fermer les yeux à ce moment-là m'a toujours semblé imprudent.

J'allais au lit en riant, mais j'avais peur de ne pas me réveiller ou de me réveiller dans un monde pas fait pour moi. C'est peut-être ce qui est finalement arrivé. Ce monde n'est pas le mien et j'y tue jusqu'à ce qu'on m'arrête comme vous le faites, monsieur.

Car il ne s'agit pas d'humaniser le meurtrier en lui donnant la possibilité de chanter ce qu'il a fait de mal au milieu d'un tas d'autres choses qui n'étaient pas bien c'est vrai, mais pas trop mal non plus.

La vie est tellement morose quand ce qui prête à rire ne vous concerne pas.

Ils riaient pour me dire que j'avais encore un avenir, mais je n'en avais pas et je le savais encore mieux qu'eux qui n'en avaient pas non plus.

Elle riait.

Femme qui rit ou qui pleure, dans ces moments extrêmes elle devenait accessible.

Je l'approchais pour le lui dire et je ne disais rien parce que quelque chose me mentait.

J'ai toujours vécu ce mensonge dans les moments d'angoisse.

Ce n'est pas moi qui ment, monsieur. Mais ne craignez pas un plaidoyer de psychotique. Je suis seul. Je n'ai jamais parlé qu'à moi-même et si je me suis entendu, et peut-être même écouté, c'était toujours ma voix et je la reconnaissais.

Vous savez comme j'aime la poésie.

Comme j'aime que la voix se distingue des chants habituels.

Elle aimait ça aussi, mais avec plus de guitare et moins de profondeur.

Cela arrive, monsieur, avec les femmes qu'on aime et qui ne sont pas exactement à la hauteur de votre amour.

Vous ne le savez pas parce que vous ne tuez pas ce que vous aimez, monsieur.

Vous chérissez ou vous demeurez indifférent, comme il convient à un bourgeois.

Ce n'est pas la terre qui vous motive. C'est la propriété. Les murs.

Vous ne reconnaissez pas les lieux, vous les investissez.

La Loi vous donne raison.

Elle me donne tort.

Je n'ai pas le choix.

Je travaillais dur à cette époque la plus sombre de mon existence.

L'ombre était peuplée de cadavres que je n'avais pas voulus, mais je n'aurais rien fait pour empêcher la mort.

Le cimetière est derrière la maison. Des ifs se dressent comme aux quatre angles d'une mosquée. On y entre par une petite ouverture creusée dans le mur. On s'y sent bien.

Les niches forment une figure géométrique que je n'ai toujours pas identifiée. Que de morts et un seul homme pour les pleurer. Peut-être d'autres aussi, car je ne suis pas le seul membre de cette famille. Qui sont-ils ?

J'attendis le prochain mariage.

Pas le mien, monsieur !

Mais celui d'une de leurs filles qui aurait pu être mienne, ils le disaient, je les ai entendus.

Tout se passa exactement comme cela s'était passé pour moi.

Il n'y eut aucun défaut.

La même journée terriblement ensoleillée qui sentait le vin et la chair brûlée.

J'ai mangé comme j'avais mangé.

J'ai dansé avec toutes les femmes qui me le demandaient, mais elle ne me demanda rien d'autre que de me taire, car je buvais trop et j'avais la langue facile, elle le savait.

— Tu voudrais profiter d'un tel jour pour le tuer ! La pauvre !

Tuer l'homme qui me la volait tous les jours et rendre malheureuse une jeune épousée qui s'en souviendrait toute sa vie.

Ce n'est pas ce que je souhaitais, ni pour elle, la jeune épousée, ni pour cet ennemi qui tomberait un jour entre mes jambes, face contre terre.

J'attendis le prochain mariage pour lui en parler, monsieur.

Quelle idée saugrenue ! Mauvaise peut-être.

Elle ne m'écouta pas. Sa gorge s'emplissait de chants traditionnels. Elle les connaissait tous. Elle avait eu une bonne mère et une grand-mère tout aussi fidèle.

Je ne me souvenais pas de ma grand-mère.

Je les avais oubliées.

Ou elles n'avaient pas existé en même temps que moi.

Ma mère m'enseignait la terre, ce qu'on en fait quand on a le sens du devoir et comment on en conserve les droits pour être aimé de ses enfants.

J'ai étudié le Droit.

Pas mal pour un fils de cul-terreux !

Je suis, comme vous le savez, le notaire de Polopos.

Je détiens la documentation la plus complète de la vie réduite à l'existence d'un village pas plus grand que votre pâté de maison à New York, monsieur.

Mais le vol, le dol, toutes ces malversations ne sont pas mon fort.

Je ne dis pas que l'idée ne m'est pas venue de commettre quelques larcins pour améliorer mon pain quotidien. J'y ai pensé. Je l'avoue. Mais je ne suis pas doué pour les calculs compliqués qui conduisent un homme à s'enrichir de ce qui appartient de droit aux autres hommes.

Et je ne dis pas que je préfère tuer.

Trois fois j'ai tué. Une première fois pour soulager ma colère. La seconde par plaisir. Et la troisième par nécessité.

Vous ne savez rien d'autre. Et on m'en veut. Comme je les comprends, moi qui ai tout perdu.

Mais elle ne m'a pas écouté. Je le désignais pourtant clairement, entre deux verres bien pétillants. Je ne voyais que lui.

Le poison avait ma préférence.

Le seul pari est d'échapper à l'analyse et à la torture.

— On t'accusera et ils ne trouveront rien.

Mais elle dansait avec les hommes. Les enfants la sollicitaient. Elle arrangeait les cheveux des petites filles.

Et moi ?

Je buvais sans me griser au point de perdre la tête.

Un seul coup de fusil m'aurait libéré de mes tourments.

Et envoyé en prison, laissant mon héritage sans héritiers.

Cette terre que je n'ai pas voulu posséder comme ils l'ont aimée.

J'en concevais, monsieur, une douleur que vous ne pouvez pas imaginer.

Je tournoyais moi aussi, mais sans la musique.

On me rencontrait à l'ombre des figuiers.

Je dissimulais les spectres de mon cri.

— Tu ne t'amuses pas, Ovidio ! Viens avec nous !

Farandole de drogués !

Je trébuchais avec eux, hilare pour la circonstance.

— Tu aurais pu l'épouser, Ovidio. Avec toute ta fortune ! N'a-t-elle pas espéré te prendre à celle que tu finiras par posséder ?

Qui parlait ? Pas moi en tout cas.

Passant par la cuisine, je vis le fusil pendu par le pontet à un clou aussi rouillé que son canon. Non ! Pas celui-là !

Pas le couteau non plus ! Pas une mort d'homme à homme. Quelque chose d'encore indéfinissable qui me conseillait d'éviter le combat frontal. Pas de sang !

Une femme que je connaissais me chargea les bras d'un panier que j'étais censé emporter pour le déposer sur une table. Une autre femme me poussa. Dans le panier, un enfant.

Je sortis dans la lumière. On me poussa encore, mais dans l'ombre cette fois. L'enfant brailla. J'approchai mes lèvres de son front. Il suait.

— Déposez-le là, Ovidio. Et donnez-lui quelque chose pour qu'il ne s'ennuie pas. Il n'y a rien de plus bruyant qu'un enfant qui se sent seul.

Tel était mon bruit.

Je m'assis, les coudes de chaque côté d'une assiette souillée.

— Ce n'est pas mon verre, dis-je, mais le verre s'offrait. Je le vidai.

L'enfant se taisait, peut-être pour mieux observer mes ressemblances.

Une femme me transmettait sa douce chaleur. Elle aussi aimait cet enfant.

Je ne l'aimais pas.

— Nous jouions ensemble, là !

Elle se souvenait. Moi pas.

— Nous nous tutoyions.

Elle et moi ? Ou une autre. Mais toujours moi.

L'enfant s'endormit. Plus loin, la musique s'apaisait. Je ne la voyais plus. Puis je la vis avec la mariée. Elles riaient en me regardant. Comme j'étais beau avant de devenir l'assassin de leurs hommes !

La colère montait en moi. J'avais l'impression de tout expliquer. La colère s'associait à la tranquillité. Et la tranquillité me conseillait le combat plutôt que la lâcheté. Tout plutôt que ce poison dont j'ignorais même le nom.

Mais pas le couteau, ni le fusil. Pas de traces après mon acte. Rien pour me désigner.

Je leur renverrais un silence total, impossible à définir, et sans signaux annonciateurs de confession.

Je serais la tombe de mon crime.

Après le deuil, jolie voisine, nous nous épouserons.

— Et vous aurez beaucoup d'enfants !

Comme j'en avais eu. Sans commettre un seul acte illégal. Toute la chance de mon côté. J'en étais encore stupéfait. Cela arriverait encore. Mais cette fois après le crime.

Pouvais-je m'imaginer que le crime est abominable par définition ? Je n'avais entendu parler que de vol, d'escroquerie, de... jamais on n'avait tué personne ici pour lui prendre son bien. On s'était défendu quelquefois, mais le mort venait d'ailleurs, on ne le connaissait pas aussi bien qu'on se connaissait.

Tuer cet homme pour lui prendre son bien le plus précieux, une femme délicieuse qui sentait la lessive et le piment.

— Ovidio ! Qui es-tu ?

Je suis cet homme que vous vilipendez.

Mépris sur la place publique. Voilà, monsieur, ce que vous encouragez.

Mais je ne vous en veux pas. Après le procès, nous ne nous reverrons plus. Vous jugerez encore et je disparaîtrai dans le silence qu'on impose aux assassins sous le prétexte qu'ils n'ont plus rien à dire une fois qu'ils ont agi.

Mais je ne suis pas muet, monsieur.

Et je ne suis pas vide.

Je ne suis pas un monstre.

Je suis cet homme, ce cas particulier de votre conscience.

Vous donnez la parole à un poète, sachez-le.

Donc, ce jour-là, jour heureux d'un mariage que j'ai détruit plus tard, je n'ai rien fait pour entrer dans le cercle suivant de mon enfer.

Je n'ai pas avancé d'un pouce sur le terrain de la reconnaissance.

Je suis rentré chez moi pour me dégriser.

Puis j'ai dormi en étreignant ma queue d'homme.

Au matin, je reconnus le soleil de ma fenêtre.

J'ouvris toute grande cette ouverture sur l'existence de la rue.

On passait comme on passe depuis toujours, le doigt sur le bord du chapeau et la langue sur les dents.

Je parlais pour ne rien dire ou pour donner des nouvelles, écoutant à mon tour ce qui n'avait aucun sens si on en cherchait un.

Bonne fenêtre de la maison, il y en avait de moins propice à l'enchantement social.

Puis je franchis la porte. J'avais rendez-vous avec une femme, mais pour décider des termes de son testament sur lequel elle me couchait.

Nous irions voir la maisonnette au bord de l'orangerie.

Elle adorait ma conversation.

J'imaginai qu'on pouvait aussi tuer par pur plaisir.

Nous nous arrêtas sur le pont romain qui fait notre fierté d'historiens amateurs.

Elle me parla de l'eau qui coulait dans sa jeunesse.

Le barrage n'existait pas encore.

J'étais jeune et j'avais de la chance.

Oh ! ce n'était ce qu'elle voulait dire... la chance.

Elle voulait dire qu'elle était seule comme moi, mais sans la jeunesse qui est une sacrée chance.

Pour le reste, elle ne s'excusait pas, mais bafouillait quelque chose que je ne comprenais pas.

La maisonnette était fleurie.

Les orangers aussi étaient en fleur.

Elle me montra l'ancien puits où était tombée sa cousine.

Je n'étais jamais tombé plus bas que la terre où j'exprimais quelquefois de violents caprices.

— Vous, Ovidio ? Des caprices ? Je vous crois à peine !

Pourtant...

Au lieu de la lessive et du piment, qui forment le parfum des femmes encore désirables, elle sentait comme les fleurs des murs, la pierre et l'encens, je crois.

— Je suis maladroite, dit-elle. Je l'ai toujours été.

Elle sembla s'enfuir, mais n'alla pas plus loin que les premiers arbres.

— J'ai toujours pensé à vous... je veux dire que dans mon esprit, cette maison vous appartient. Vous y avez tellement joué !

Avec qui ?

Je rentrais avant midi, sans elle.

Je l'avais abandonnée sur le chemin.

Elle m'avait appelé, mais je ne m'étais même pas retourné.

Il m'arrivait souvent de disparaître ainsi.

Chaque fois, pour de bonnes raisons.

Je me plongeai dans l'obscurité de mon bureau. L'écran était noir.

Haletant.

Sans rythme.

En colère.

Elle n'avait pas voulu me provoquer.

Elle ne savait pas que j'aimais une femme et que cette femme était celle de mon ennemi.

Elle ne savait pas non plus que mon ennemi avait été mon ami.

Elle ne savait rien en dehors de ce qu'on peut savoir d'un lointain cousin qui vous a fait rêver du temps d'une jeunesse que les hommes n'appréciaient pas comme elle l'avait follement désiré.

— Je ne veux pas de cette maison si...

Le voilà, monsieur, le seul vrai mobile du crime que j'ai commis, non plus pour devenir le seul propriétaire de cette femme, mais pour déposséder mon ennemi d'un bien qui revenait dans l'existence des Galvez pour l'empoisonner encore une fois.

Vous ne pouvez pas comprendre !

Mon père m'avait caché ce détail.

Il estimait peut-être que le passé n'avait plus de sens.

Il m'avait même affirmé que nous n'avions jamais eu d'ennemis autres que ceux qui venaient d'ailleurs quand les temps l'exigeaient.

Mon père m'avait toujours menti !

Et ma mère ne l'avait pas trahi !

J'ai bien fait de ne pas les aimer !

Vous trouverez les détails de ce différend dans les annales de Polopos, le village où je suis né et où j'ai exercé, avant ma chute, le noble métier de notaire.

J'ai passé une nuit atroce, vous vous l'imaginez.

On frappa à ma porte toute la soirée, par intermittence.

Je ne répondis pas.

Je me montrai toutefois à la fenêtre. Pas un mot. Rien sur ce visage de tueur. Comme au procès où j'inspirerais les commentaires stéréotypés des chroniqueurs.

Je m'évadai un moment dans les réseaux.

Mon écran illuminait les murs.

Pourquoi cette colère ?

Je m'étais levé ce matin sans elle.

Elle m'avait nourri toute la journée.

Et maintenant, elle m'apaisait, car je savais qu'elle ne me quitterait pas.

Je n'avais eu que le tort de ne pas la dissimuler.

Une bonne nuit de sommeil me porterait conseil.

Demain, je saurais comment remettre les pendules à l'heure.

Un crime sans mobile est un crime à moitié parfait.

Or, j'en avais un.

Zut !

Mais au matin suivant, ma colère avait disparu comme elle était venue, sans raisons claires.

Je m'étonnais à peine.

Je retrouvais mon ancien rythme, celui des paperasses qu'on amasse.

Mon écran se géométrisait. Quelle tranquillité ! Avais-je rêvé ?

J'étais seul, comme d'habitude, un peu désorienté chaque fois que je m'approchais de la fenêtre.

Je n'étais plus capable de comprendre ma colère d'hier.

Ses raisons échappaient maintenant à ma conscience, comme si je n'avais pas eu de raisons ou comme si celles-ci n'avaient pas eu lieu d'être comme elles avaient pourtant été, convulsives comme des animaux emportés par les tourments de la mort ou du plaisir.

Je travaillai toute la matinée, répondant au téléphone avec entrain.

La joie avait remplacé la douleur.

Je buvais à même la bouteille.

Je descendais dans la cuisine pour découper le jambon, cisaillant dans la chair au fil de l'acier qui me parut facile. Pas de sang !

À midi, je sortis déjeuner. Journée ordinaire d'un homme qui a changé de statut et de fortune. Je n'aurais pas supporté de servir l'Allemagne ou la France. Pas dans les conditions d'une soumission totale aux projets politiques des nouveaux maîtres de l'Europe.

J'y pensais en marchant, grognant comme une bête.

Je la vis descendre au lavoir, ou j'en rêvais. Panière d'osier sur la tête et bras à l'équerre de la hanche. D'autres femmes battaient le linge. Qui êtes-vous ?

Vous n'avez jamais rêvé, monsieur ?

Moi, je rêve même quand je ne rêve pas. C'est compliqué.

Il y a en moi un rêve perpétuel. Je ne le reconnais jamais. Complexité des fous, monsieur, mais l'homme que vous allez juger n'est pas fou, monsieur. Un seul homme se confie à vous, entier et conscient d'avoir agi en dépit du bon sens.

Ce jour-là, jour de mon premier crime de sang, moi qui n'avais jamais volé personne, je déjeunais sous la treille avec les abeilles.

Chevreau à l'ail. Vin rosé et frais. Du miel que les abeilles viennent visiter, emportant leur bien dans le soleil ou je ne sais où.

Tout était tranquille. J'étais tranquille moi aussi. Je ne comprenais plus ma colère d'hier. Ma cousine en pensait quelque chose. Un petit caillou était entré dans sa chaussure.

— Ovidio ! Vous si attentif d'habitude !

Elle me parlait sans entrer sous la tonnelle, demeurant en plein soleil, les yeux presque fermés, agitant son petit éventail d'ivoire et de lapis-lazuli. Une dent clignotait. Peut-être l'or.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... expliquai-je entre deux bouchées (je ne me souviens plus si j'en étais au dessert ou si elle avait interrompu l'ingurgitation du chevreau).

— Je n'aurais pas dû vous parler de ça. C'était si... anodin.

Je chassais une abeille pour la première fois.

— Cela n'avait plus d'importance, continua-t-elle. Enfin, avant que vous ne vous mettiez en colère.

Il s'agissait donc bien de colère. Je ne m'étais pas trompé de mot pour désigner mon angoisse.

— Je n'étais pas en colère, dis-je. Je...

Je rien.

— Nous en reparlerons, dit-elle en s'éloignant. Ne tuez personne avant d'avoir tous les détails. Bon appétit, Ovidio !

— Bon appétit !

Bon appétit ou autre chose, je m'en fiche ! Maintenant que mon plaisir est gâché.

J'entrai dans la salle toute baignée d'ombres.

— Quelle colère, don Ovidio ! Je ne vous ai jamais vu...

Pourquoi écouter ces commentaires qui ne donnent aucun sens à ce que j'ai réellement dit et fait depuis hier ?

Voilà comment cela s'est passé pour moi, monsieur.

Vous croirez ou pas, qu'y puis-je ?

Je ne suis pas fou comme vous l'avez dit à votre collègue.

Si, si... je vous ai entendu dans le couloir où j'attendais, lié à ce gendarme qui se taisait en vous écoutant aussi.

Il avait l'air effrayé par cette perspective, alors qu'elle me sauvait de la guillotine.

On ne guillotine plus, dites-vous ?

L'attente n'en est pas moins horriblement vécue.

La mort du prisonnier n'est pas celle de l'homme libre.

Celui-ci attend alors qu'il a autre chose à faire.

Mais moi, pauvre bougre de crétin, que ferais-je si je n'ai rien à faire, en prison ou ailleurs ?

On me surveilla. C'était discret, mais je savais. Je savais qu'ils se doutaient que quelque chose allait arriver pour changer au moins deux fois la vie.

Changeant la mienne pour commencer.

Puis celle de l'homme à qui il n'arriverait plus rien.

Et enfin la femme que je n'épouserai pas à cause de la justice !

Dans le miroir, j'ai vu mon cou écrasé dans le garrot, ma pauvre langue tirée sous mon nez et l'agitation de mon corps qui inspirera le mépris plutôt que la haine ou la pitié.

Tout cela à cause de l'amour !

Enfin, de ce que je prenais pour de l'amour et qui n'était que désir inassouvi. Quelle honte de mourir ainsi !

À vrai dire (car il faut bien que je dise la vérité), je perdais la tête.

Un seul regard dans le miroir me renseignait sur l'état de mes facultés.

Je n'avais encore tué personne.

Ma future victime était désignée.

Je savais pourquoi.

Il ne manquait plus que la colère.

Il faut une grande colère pour tuer. Lisez les journaux. Une grande colère ou l'espoir d'une vie meilleure. Les deux.

Je venais d'expérimenter une colère comme je n'en avais jamais connue.

Elle était passée sans explication.

Restait l'amour.

Et ça ne suffisait pas pour susciter le geste qui tue.

J'aurais pu apprendre la cruauté, mais je ne suis pas cruel.

Je déteste le spectacle de la souffrance.

J'avais besoin, monsieur, d'une colère monumentale et je n'en trouvais pas les raisons, malgré une annonce provoquée par les révélations de ma vieille cousine.

Je lui rendis visite pour expérimenter encore les effets de ses connaissances généalogiques sur mon cerveau peut-être malade, monsieur, mais pas dérégulé.

Je ne souffre que de migraines et encore, pas tous les jours.

Elle me parla encore des conflits qui changèrent le destin de deux familles qui toutefois ne firent pas usage de leurs armes.

Il y eut des procès, certaines injustices, des disparitions de biens, jamais de personnes.

Jamais de menaces comme celles que j'aurais pu proférer si j'avais été fou d'avance.

Mais je ne l'étais pas.

Je l'écoutais tandis qu'elle ne cachait pas qu'elle était encore en train de rêver de moi, de mon corps, de son corps à elle.

Je n'aime pas les parfums fruités des vieilles femmes.

J'aime leurs mains qui semblent résister à la laideur par je ne sais quel miracle de la forme devenue impérative et croissante.

Je ne peux pas expliquer cette sensation.

Elle est d'ailleurs étrangère à notre propos qui relève de l'examen psychologique et non pas de la destruction du beau par la poésie elle-même.

N'en parlons pas.

Mais la colère ne revint pas me tourmenter pour me préparer au crime.

Nous nous quittâmes en silence, car nous nous étions tus après épuisement du sujet d'une conversation qui m'avait presque endormi.

Je le vis se coucher à travers les rideaux de sa chambre. Plouf ! Plus de lumière. Je rentrais.

Comme je vous l'ai dit, ou plus précisément, pour ne pas quitter le champ de vos investigations, j'ai tué une première fois sous l'effet de la colère, sinon il ne serait rien arrivé et je ne serais pas là à me lamenter sur le sort que vous me réservez.

Il ne serait rien passé *ensuite*.

Je serais toujours le notaire de Polopos. Célibataire et malheureux.

Comme vous, monsieur, je veux dire sans femme et sous l'emprise de dérivatifs inavouables quand on est un notable respecté.

Mais le destin, ou le malheur, me donna finalement toutes les raisons de sombrer dans la folie meurtrière que je préfère appeler colère pour ne pas vous donner des raisons de m'enfermer ailleurs que dans une prison où je ferais enfin de mauvaises rencontres.

(Je ne manque pas d'humour, monsieur.)

Qu'est-ce que je dis ! C'EST de la colère. Pas autre chose.

Brûlante après-midi d'été, les vagues se formaient au loin.

Quelqu'un jetait de l'eau sur les dalles brunes.

La terre cuite des pots rendait un son de cloche entre les exhalaisons.

Qui êtes-vous, glissante comme une ombre et fidèle comme un jet de lumière ?

Je m'assoupissais, comme tous les jours d'été à cette heure, peu avant que la cuisine s'ouvre, laissant courir les odeurs de la friture et du poivre.

Un livre refermé m'attendait encore, mais mon esprit était ailleurs que dans la fiction ou l'exercice de l'idée au frottement des réalités souterraines de ce monde de surfaces et d'apparences.

Je n'attendais rien, sinon que ma colère s'éteignît dans un rêve.

Les muscles de mon cou se détendaient lentement sous la pression de mes propres mains, rêvant qu'il s'agissait d'une autre... Que dis-je ? Que vous dis-je, monsieur ? Vous allez penser que je ne suis plus moi quand je suis une autre !

Mais la colère est définitive.

Nous autres coléreux, nous savons cela d'instinct, bien avant de grandir pour se mesurer aux autres sur le terrain des activités sociales.

Nous savons où cela nous conduira quand le temps s'arrêtera et qu'il ne sera plus question de se donner au silence.

Ce vacarme intérieur vous rend bruyant comme un insecte.

Vous vous associez à d'autres rumeurs, abaissant le rideau qui tombe à l'oblique sur le fer des balcons, derrière la grille qui servit autrefois à

protéger les filles destinées à la procréation alors que d'autres n'enfantaient que dans les marges du travail de force.

Pas de cri, pas même un filet de voix, rien d'obscur ni de douloureux.

Le silence et l'insecte qui bat contre lui comme à fleur d'un autre cœur.

La femme que je ne connaissais pas filait entre les colonnes, jetant l'eau autour d'elle, aspergeant les murs comme à l'office, et je pouvais voir la pierre réduire cette eau aux spectres de mes passions inavouées.

— Un petit alcool, don Ovidio ?

Anis sanglant, disque fuyant entre mes doigts, revenant de la lumière qu'elle répandait par coulures en secouant les rideaux de la scène où je jouais un personnage de ma connaissance.

Vous ne pouvez pas savoir, monsieur, comme il est difficile de raisonner dans ces moments de fugue de l'esprit.

Une douleur s'annonçait sans me relier à la réalité.

— Je veux bien une *copita*.

— Cela vous aidera à patienter, don Ovidio.

De quelle patience parlait-elle ?

Elle ne m'inspirait rien de charnel, peut-être à cause de la distance qu'elle maintenait par l'intermédiaire de ses voiles.

— Cela vous fera du bien, don Ovidio. Vous travaillez tellement !

— Oui, je travaille, *nana*, mais du chapeau seulement !

Rire qui fuit et ne laisse pas de traces !

J'étais seul de nouveau, colère rentrée comme le linge dans les tiroirs.

L'eau filait vers les rigoles, vernissant les briques entre les feuilles, une fleur ponctuant un angle.

J'avais déjà vécu cela plus d'une fois.

Mais il n'était jamais rien arrivé qui méritât une intervention des autorités !

Je cédai à l'angoisse.

Il s'ensuivit un cri relatif.

Par relatif, monsieur, j'entends que ce n'était pas le mien.

Elle se tenait la bouche, soulevant de son avant-bras des seins d'ivoire et de cendres.

— Don Ovidio !

— Je ne sais pas ce que je fais, *nana* !

Je m'étais promis de ne pas faire couler le sang, ni le mien ni celui des autres.

Pas de couteau, pas de balle, pas d'écrasement entre deux pierres. Le poison avait pourtant séduit mon esprit, monsieur.

Sur la table, un verre renversé et le sang de l'animal que je venais de blesser à mort.

Un couteau planté dans son cœur encore battant.

Dents d'une espèce de férocité qui m'épouvanta car je savais qu'elle m'était destinée par cette bête réduite à l'impuissance.

— Je me suis défendu ! criai-je.

— Cette pauvre bête !

Elle voulait dire : « Cette pauvre bête qui ne vous a rien fait ! »

Et que je ne connaissais même pas !

Elle gisait en travers de la table à l'endroit où j'avais écrasé les mouches qui m'empêchaient de trouver le sommeil.

Qui m'avait mis ce couteau dans la main ? Pas moi, monsieur. Ni elle. La colère expliquait bien mieux la chose.

Je tirai sur la queue de l'animal pour le jeter par-dessus le mur.

Il laissa une trace tellement rouge que je ne pus achever mon geste.

Seules les dents avaient produit un bruit, rayant l'acier de la table.

— C'est idiot, dis-je, il a dû se passer quelque chose qui m'a poussé à le poignarder... Comment expliquer autrement ce geste fou ?

L'animal était suspendu à mon bras, lequel s'élevait aussi verticalement que mes forces me le permettaient.

— C'est la première fois que cela m'arrive ! dis-je en riant.

— Je sais, don Ovidio, je sais !

Elle épongeait le sang, tordant le linge rougeoyant au-dessus d'un seau.

— Vous avez l'habitude, vous ! dis-je pour expliquer encore.

Elle ne disait rien et continuait d'effacer les traces dont j'étais l'inventeur éberlué.

— Ça va être bientôt l'heure de manger, dit-elle sans me regarder.

Je me dirigeai vers la cuisine, haletant comme si je revenais d'une course de l'autre côté de ce petit monde circulaire où je n'avais pas encore trouvé ma voie.

La table était mise. Les jours passaient.

— Un autre jour, don Ovidio, éloignez-vous des couteaux quand vous voyez rouge !

Ces enfants ! Moqueurs comme des clowns. Disparaissant à la première volute de fumée envoyée à travers la grille. Je les rattrapais dans la rue pour caresser leurs chevelures soyeuses comme des fils d'Ariane.

Vous connaissez la suite...

La nuit tombait, comme on dit.

Elle passa au bras de l'homme qui l'avait épousée.

Elle avait l'air heureux.

Il paraissait satisfait.

Ils répondirent à plusieurs saluts des fenêtres, dont le mien.

J'attendis qu'ils disparaissent dans le crépuscule avant de me livrer à une masturbation qui se solda par un déchirement du prépuce.

Ce sang !

Il me sembla qu'elle (ou il) venait de me blesser.

Comment accepter une pareille leçon de choses à un moment où le plaisir prenait la tangente ?

J'éjaculais dans le sang et la douleur, une douleur aiguë comme celles que je m'inflige à la pointe du couteau si le temps est à la pluie et au vent.

Mais l'été ravissait le monde et je n'étais pas le premier à en dire du bien, monsieur, ni le dernier.

Je ne souhaite à personne de souffrir à ce point.

La rue se peupla de promeneurs furtifs, mais indiscrets.

Des dialogues s'enchaînaient sans que je comprisse une seule fois de quoi il était question.

Je voulais sortir moi aussi et participer à la curée de la nuit !

Mon sang parlerait pour moi.

— Vous avez du sang sur les mains, don Ovidio !

J'étais sorti, n'allant pas plus loin que le seuil de ma maison qui est bordé par un arrangement singulier de plantes vertes et de pierres arrachées au temps passé sans moi.

— Laissez-moi ! dis-je fermement, bousculant cet importun qui me renvoya un juron ou une insulte.

— Où allez-vous, don Ovidio ! Ne le laissez pas s'enfuir !

Vous ne pouvez pas savoir l'effet que peuvent produire de pareils propos au moment où le monde s'est retourné contre vous parce que vous n'êtes plus ce qu'il faudrait que vous soyez à ce moment-là précisément !

Je me mis à courir.

Mon instinct m'orientait dans la direction de la lumière.

— Giselle ! Isabela ! Agnes ! Dolores ! Il s'est échappé !

Je croisais des visages coupés d'ombres.

La colère ne m'avait pas quitté, mais elle avait changé de nature.

Elle ne me harcelait plus.

Au contraire, j'eus l'impression qu'elle donnait un sens à ce que je venais de subir.

Comment on perd la tête, monsieur ! On ne devient pas fou, on s'égare.

Je me réfugiai chez elle.

Elle m'accueillit comme si rien ne s'était passé, ni chat ni enfants, rien d'aussi important que ces petits êtres sans défense, vous pensez !

— Je suis fou amoureux de toi ! criai-je dans sa poitrine. Et je ne trouve pas la force de le tuer !

— Pauvre fou !

Voulait-elle dire que personne ne tue pour un motif aussi... futile ?

Une larme coula sur sa joue, puis suivit l'interstice de ses lèvres.

— C'est salé, les larmes, dis-je.

— Tu n'en sais rien, Ovidio !

Elle avait raison, comme vous dites, monsieur. Je n'en savais rien. Comme vous dites en français : si je l'usseçu !

Ne riez pas, monsieur. Vous ignorez à quel point ce moment me rendit heureux. Vous ne savez rien du bonheur des malheureux.

Je caressais sa joue mouillée. Elle me rendit plusieurs fois ces caresses, empoignant mes cheveux pour me regarder dans les yeux.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, fit-elle. C'est lui qui va nous tuer.

Nos corps dans la même tombe, j'en rêvais depuis des nuits ! À défaut du lit et de nos sécrétions de vivants.

Il entra.

— Il est pas bien, dit-elle.

— Je vois, fit-il.

Il ne me restait plus qu'à partir, bien que l'idée de les laisser seul à seul, vous vous en doutez, monsieur, ne m'enchantait pas.

Je sortis.

Que de témoins !

Ils regardaient mes pieds pour ne pas voir mes yeux.

— Vous ne les ferez pas revenir de cette manière, don Ovidio.

Que comprenaient-ils ? Ou plutôt, que ne comprenaient-ils pas ?

Cette colère qui me fait du bien, qui me rend fort !

Un autre chat croisa mon regard.

D'autres enfants avaient l'air doux et faciles.

Le petit air du large frémissait avec moi et les orangers de la rue.

— Vous savez quoi, don Ovidio ? Je vous paye un verre.

Main chaleureuse qui a déjà soupesé les doses de malheur qui affectent l'existence des malchanceux.

Quelqu'un me raconta qu'il connaissait quelqu'un qui avait souffert plus que moi.

— Ce ne sont pas des choses qu'on raconte à quelqu'un qui a souffert, conseilla quelqu'un.

— C'est ça. Parlons d'autre chose.

Nous pouvions parler de la même chose si rien n'était dit sur ce qui arrive toujours à ceux à qui la chance ne sourit pas.

— Ce n'est pas la femme qui vous rend malheureux, dit quelqu'un. Ce qui vous tue, *hombre*, c'est autre chose. On n'en dit jamais rien, mais tout le monde sait bien ce que c'est.

Il dressa son membre.

— Dieu veut qu'on se reproduise, pas qu'on s'entretue.

La leçon était terminée.

Ne disposant pas moi-même d'un membre aussi flatteur, je renonçai à la cuite et sortis du tripot où m'avait jeté mon inconstance en matière d'abus.

Je me sentais presque tranquille.

Pourtant, la colère me parlait à l'oreille.

J'écoutais religieusement ces nouvelles leçons de choses, assis dans la lumière d'un seuil qui venait de se refermer comme la coquille dans l'écume.

Il faut dire, monsieur, que je ne suis jamais monté plus haut que ma charge de notaire.

Je suis monté très haut depuis ma condition première, mais jamais plus haut que la situation où vous me voyez maintenant — je veux dire : avant de tomber aussi bas que le crime le veut.

Je n'ai jamais rêvé d'une femme, et encore moins de ses enfants.

Je les aurais tués si le sort ne s'était pas acharné sur eux, comme vous savez.

Quel coquin de sort m'a libéré de la prison où je m'étais jeté moi-même corps et âme ?

Mais à quoi bon retrouver son intégrité si le rêve ne devient pas réalité à force d'amour ?

Je n'ai pas de chance, voilà comment j'explique cette existence qui ne se terminera pas avant de m'avoir réduit à ce que je suis au fond, c'est-à-dire à rien de bon, monsieur.

Les nuits se suivent, se ressemblent peut-être, mais à une nuance près, pas exactement. Et l'accumulation de ces nuances finit par prendre un sens qui n'a rien à voir avec ce qu'on attend de la nuit.

On n'exprime pas les nuances.

Elles se laissent deviner, au détour des paroles et des actes qui fondent la nuit.

Je ne sais pas ce que vous en pensez, monsieur, mais cela n'a rien à voir avec la Loi qui conditionne nos comportements.

Il n'y a aucun mal à tuer.

Ce qui est mal, c'est de perdre quelque chose qui ne se gagnera plus.

Donc, ce qui est bien, c'est de gagner ce qui a été perdu.

J'ai perdu mon âme d'enfant.

Que savez-vous, monsieur, du moyen de la retrouver sans s'attirer les foudres de la société que vous défendez avec vos grands airs de notable ?

À quoi sert la justice des hommes si elle ne sert à rien, monsieur ?

La vie ne m'ayant pas verni comme vous pensez l'être vous-même, monsieur, pourquoi ne pas tenter le diable qui n'existe que parce que Dieu n'existe pas ?

J'y ai pensé toute la nuit.

Au matin, je n'avais encore tué personne, mais j'étais parfaitement préparé pour passer à l'acte sans me poser VOS questions et non pas les miennes.

J'avais sacrément avancé.

Je ne pouvais plus reculer.

J'attendis l'heure, c'est-à-dire le moment qu'il choisissait chaque matin pour se rendre à son travail.

J'étais donc assis sous un olivier.

Je mangeais des olives et ce qui restait d'une omelette conçue la veille par celle qui me servait avec parcimonie.

Pas de couteau, ni de fusil, mais une pierre que je pouvais soulever au-dessus de ma tête sans grogner comme un forçat.

Un chien me regardait de loin, assis lui aussi sous un olivier.

Il attendait un signe. Nous ne partagions pas la même attente, mais nous attendions. Mon geste le ferait fuir à toutes pattes !

Un homme passa. Ce n'était pas lui.

Un autre homme, puis une femme, plusieurs enfants qui lisaient dans un livre, et un chien qui reluqua l'autre chien sans le déranger.

Le matin, l'esprit est clair comme de l'eau qui dort.

Je voyais la suite.

La comédie que je jouerais devant les autres pour m'épouvanter avec eux.

Cette duplicité qui était ma seule vraie nature.

Condamnez-moi pour elle, monsieur, si vous voulez m'enfermer avec la lie de l'humanité.

C'est comme un venin.

Je ne sais même pas qui me l'a inoculé.

Peut-être moi, à cause d'un mot que je n'ai pas prononcé pour ne pas me trahir. Qui sait ?

Enfin, il arriva.

Il ne trouva pas étrange de me voir, moi, don Ovidio Galvez Cintas, notaire de Polopos, assis en habit d'ouvrier sous un olivier qui ne me ressemblait pas.

Je le laissai passer, idiot que je suis !

Plus personne sur ce chemin maudit. La rage me fit baver. Aimer une femme n'est pas à la portée de tous les hommes.

Je courus.

Je dus enjamber les figuiers de Barbarie.

Descendre pour le rejoindre sur un autre chemin que je connaissais aussi bien.

J'aperçus sa chemise, le dos à peine voûté, les boucles de cheveux rouges dans le cou. Voilà l'homme qu'elle prétendait aimer si on le lui demandait !

Monsieur, j'ai frappé sans ménager mon effort.

C'était si facile que je crus m'être frappé moi-même.

Le corps roulait dans la poussière, agité comme un linge dans le vent, se couvrant petit à petit de ce sang que je m'étais promis de ne pas faire couler. J'écrasai le visage sans le regarder.

Il cessa de geindre, puis de bouger.

Quel silence ! Et quel calme ! Quelle soif de nouveauté ! J'avais atteint mon but, en ce jour qui aurait pu ressembler à tous ceux que j'avais connus pour mon malheur.

Je détruisis la tête.

J'avais commencé par la tête, je m'en étais tenu à elle et j'achevais de la détruire avec une rage qui fit trembler la terre sous mes pieds.

Et personne sur le chemin, pas même sous les arbres, ni sur les crêtes grises où des oiseaux se chamaillaient pour une autre raison.

J'emportais la pierre avec moi.

En ces temps de police scientifique, il faut une grande présence d'esprit avant de quitter les lieux qu'ils appelleraient une scène du crime.

Mais avant de m'enfuir, je plongeais ma main dans la poitrine ouverte pour saisir le cœur et le presser comme un citron. Il couina.

— Tu es mort ! jubilai-je.

Il devait l'être. Le moindre souffle de vie m'eût humilié. Je courus me mettre à l'abri.

L'inconvénient de ce mode opératoire, comme ils disent, c'est que le sang vous gicle partout. Des milliers de taches qu'il vaut mieux tenir secrètes maintenant qu'elles existent définitivement.

Puis le doute...

Et si ce n'était pas lui ?

Quelle idée ? C'était lui.

J'allais revenir sur mes pas quand un cri m'en dissuada heureusement.

Une femme se dressait sur la pointe de ses pieds en criant un nom qui m'était étranger.

Belle femme que je ne connaissais pas. Qui était-elle ?

Des bergers rappliquèrent, suivis de leurs chiens. Des touristes se relevaient derrière les buissons. Des enfants tombaient des arbres. D'autres femmes laissaient tomber leur linge et arrivaient en s'arrachant les cheveux. J'avais commis mon forfait en présence de toute l'Andalousie !

Quelle peur alors !

Ils prononçaient un autre nom, comme si le mien leur était inconnu.

Doigts pointés dans la direction des pins sous lesquels je me livrais à la peur, une peur noire comme le crime que je venais d'ajouter à la noirceur de l'humanité.

Des hommes arrivaient de toute part. Mon refuge d'ombres et de sève était cerné. Je me jetais sur cette terre qui avait été mienne.

Leurs mains me firent mal. Je ne résistais pourtant pas. J'étais comme un enfant qui renonce à avoir raison parce que les coups lui font mal.

On me traîna, je crois. En pleine lumière.

— Je l'ai vu, je vous dis !

— Non ! Pas don Ovidio !

— Vous savez bien que c'est lui !

— Nous en parlons depuis longtemps. Ça devait arriver.

— Mais cette femme n'est pas...

— Qui êtes-vous, malheureuse ?

La même chemise, les mêmes boucles rouges dans le cou, cette manière de se voûter pour arpentier le chemin... Je m'étais trompé de victime !

— Il lui a arraché le cœur ! Comme ses ancêtres mayas !

Mes genoux saignaient dans les cailloux. Quelqu'un riait, s'excusant sans cesser de rire, flûtant dans l'air chaud qui empoisonnait les esprits.

Le visage de la femme m'apparut alors. Je ne la connaissais pas. Elle ne parlait même pas notre langue, mais la vôtre, monsieur. Et je venais d'envoyer son homme *ad patres*. De plus, j'étais prisonnier.

Une voiture cala sur le chemin, envoyant des cailloux dans les visages. Je voulais secouer mes cheveux à cause de la poussière. Je voulais boire !

Une main déchira la chair sur mon épaule. Je criais pour ne plus les entendre. Puis mes dents mordirent le cuir d'un siège. Il me sembla que la terre se soulevait. Le moteur hurlait. J'étais soumis à la force centrifuge impliquée par les virages que je connaissais bien. On entra dans Polopos dans un concert de cris.

Puis la voix tranquille d'un homme.

— Asseyez-vous là, don Ovidio. Vous êtes sous ma protection. Vous me connaissez. Ne craignez rien. Un peu d'eau vous fera du bien.

C'était de l'eau fraîche. Je reconnus la saveur de nos sources. Ma vie venait de basculer dans un vide étrange. Je n'étais plus moi-même. Quel homme avais-je massacré ? Quelqu'un m'avait arraché la pierre des mains. Je pris un air malheureux comme tout pour dire que j'avais mal.

— Ce n'est rien, don Ovidio. Des égratignures. La peur.

Mon premier crime. La première fois que je tue et sans doute la dernière.

— Arrêtez, don Ovidio ! Ce n'est pas le moment !

Pas le moment de se caresser en pensant à elle. Voilà ce que voulait dire ce gardien de la paix. Et je lui obéis comme s'il venait de dire ce qui convenait à la situation.

J'entraî dans une pièce sans fenêtre. La porte se referma, allumant du même coup une petite lumière dans le plafond, petite et inaccessible dans son étui de verre dépoli.

De l'autre côté, une femme pleurait et criait vengeance.

On lui donnait de l'eau, faute de mieux.

On lui demandait si elle avait assisté à la tragédie.

Je ne comprenais pas sa réponse. C'était un mystère pour moi. Je m'immobilisai pour ne rien perdre de la scène qui se jouait derrière la porte.

Ils parlaient peu. La femme reniflait. En tendant un peu l'oreille, je pouvais entendre le ventilateur. Couvert de mouches mortes qu'il était ! Et depuis longtemps. Je connaissais les lieux. Qui ne les connaît pas ?

Tout devint presque silencieux. Le trou de la serrure se fermait et s'ouvrait.

— Comment voulez-vous que je l'empêche de se branler !

Femme réduite au silence, qui es-tu ? Et qui est cet homme que j'ai tué à ta place ?

Il n'y a pas d'autre réponse dans ce monde qui n'est pas le mien.

J'avais la force de tout imaginer pour me sauver.

Je m'endormis.

L'homme qui me réveilla ne le fit pas sans douceur. Il avait pitié de moi.

— C'est l'heure, don Ovidio. On va vous conduire à El Acebuche. Comme vous n'avez pas de famille, j'ai pris la liberté de prévenir votre cousine. Elle a fini de pleurer. Elle ne pleurera plus.

À quel dialogue songeait-il ? Je me tus et le suivis. La nuit était tombée depuis longtemps. Personne sur la place. Les fenêtres n'éclairaient plus les rues. Mais quel vent !

Plus loin, tandis que la voiture traversait une infinité d'aloès, je me mis à pleurer, mais comme un enfant qui ne sait pas ce qui va lui arriver maintenant que les hommes sont en colère après lui.

On me laissa pleurer.

Un avion répandit ses feux avant de se poser.

La grande statue de l'Indalo projeta son ombre sur le capot, puis à l'intérieur de la voiture, et je la regardai se fondre lentement dans la nuit qui s'éloignait avec elle.

L'accident eut lieu peu après, au détour d'un rond-point que le chauffeur négocia à trop grande vitesse.

Il arrive ce genre de chose même aux plus guignards, monsieur.

Je m'attendis à une mort par écrasement, sans doute parce que je venais d'écraser une tête et que je trouvais parfaitement juste de subir le même sort. Il n'en fut rien.

Projeté à l'extérieur du véhicule, comme le précise le rapport que vous avez entre les mains, je m'enfonçai dans une autre nuit, plus douloureuse que prévue, mais sans la mort que je ne pouvais pas confondre avec les pierres du désert et les pointes acérées des aloès.

Étendu sous la lune, j'attendis de mourir dans la plus atroce des souffrances.

Il me sembla qu'une jambe manquait à mon agonie. Membre fantôme que je voyais, en imagination, s'agiter comme la queue d'un lézard. Mais je ne sauvais pas ma peau. Je profitais d'une dernière douleur plus inhumaine que celles, nombreuses et reconnaissables, que j'avais subies durant mon existence de minus habens.

Je l'ai déjà dit, et vous le constatez, monsieur, je suis un homme fort, bien bâti par la nature à défaut de l'être par moi-même comme cela aurait dû m'arriver si je n'avais pas été, comme dit le poète, foutu d'avance.

Mes jambes sont solides, mes bras supportent des efforts que vous n' imaginez pas et ma tête est plus dure que toutes celles que j'ai rêvé d'écraser après les diverses et nombreuses humiliations que le destin ne m'a pas épargnées.

Je parvins à me relever.

Debout, j'étais en face d'un aloès plus grand que moi. Il me faisait de l'ombre, ce qui me dissimulait, car plus loin, on geignait, peut-être à l'agonie, ce qui ne me concernait pas.

Je considérai alors les montagnes. Elles se dressaient dans un ciel clair et noir, comme dans un tableau de peinture.

Je fis ce pari fou (encore un signe) de les atteindre avant d'être rattrapé par la justice.

Qu'y recommencerais-je, je ne le savais pas.

Ce n'était pas le moment d'y penser. Je courus, ayant cette force.

J'ignore comment le jour m'a retrouvé sur ce chemin étrangement libre de toute contrainte.

Au matin, je grimpais déjà, en parfaite condition physique.

Je bus à une fontaine et trouvais même à cet endroit une de ces bouteilles de plastique qui polluent nos environnements ancestraux à la fois de leur matière imputrescible et de leurs reflets inaltérables.

Un gaillard de mon espèce peut survivre à la faim. Mes mains sont capables du pire, comme vous le savez. Les animaux libres de cette terre me serviraient comme leur maître.

De plus, je n'ai pas peur de l'homme, que je sais pouvoir tuer.

Et pour la première fois de mon existence, j'avais eu de la chance.

L'avenir m'appartenait !

J'escaladais toutes les pentes sans ressentir aucune fatigue.

Il ne manquait qu'une femme à ces exploits.

J'en trouverais peut-être une.

Je ne ferais pas le difficile.

Je ne me fabriquerais aucun problème pour compliquer ce qui m'apparaissait maintenant comme la simplicité même.

À midi au soleil, j'atteignis les deux mille mètres d'altitude.

La lumière m'envahissait. J'offris ma semence à ces pierres.

Je ne redescendrais jamais ! me dis-je.

Arrivé au sommet de je ne savais quelle montagne, je pourrais peut-être me jeter dans le vide pour en finir avec cette souffrance.

Pas d'autre perspective mentale, monsieur !

Je pouvais rêver, mais aussi mettre fin à mon rêve.

Pourquoi avais-je tendance à oublier la femme qui m'avait inspiré le pire des tourments qu'un homme puisse affronter au seuil de la vieillesse ?

Et qui était cet homme que j'avais assassiné à la place de celui dont la mort m'aurait sauvé de la décrépitude ?

Sous les amandiers, je pensais à cette femme que j'avais trouvée belle.

Jadis, on s'aventurait dans le monde suite à des distorsions de la réalité, volant seulement le bien d'autrui et se retrouvant sur les grands chemins qui mènent quelque part où tout se met à exister de nouveau avec d'autres peuples et d'autres raisons d'exister.

Aujourd'hui, on monte le plus haut possible et on finit par se jeter dans le vide pour toute aventure.

Ce n'est guère réjouissant, monsieur. C'est même triste.

Mais je suis lâche, monsieur, vous le savez.

Et si j'ai survécu à cette ascension vertigineuse, vous vous doutez bien que ce n'est pas grâce à mon courage.

Alors les questions du genre *Qui était cet homme ? Qui était cette femme ? Pourquoi me suis-je trompé de victime ? Pourquoi ai-je eu la chance de ne pas mourir comme j'aurais dû mourir dans un accident de voiture ?* Etc. Je ne me les pose pas, monsieur. Mais je vous les pose pour que vous y répondiez dans la solitude de la réflexion qui vous conduira à me condamner ou au contraire (je ne me fais aucune illusion) à me pardonner comme vous le conseille votre religion.

Vous savez que je ne me suis pas jeté dans le vide (d'ailleurs, quel vide ?) puisque je suis là devant vous, moi l'auteur de trois crimes dont le premier vous est maintenant connu dans les moindres détails.

Ce que vous devez savoir maintenant que vous êtes bien informé de mes débuts dans ce qui est peut-être une science, c'est que la colère m'a quitté au contact de ces montagnes franchies à la force de mon corps.

Parvenu à ce que je considérais comme le sommet de mon ascension, j'ai respiré pour la première fois de ma vie une véritable tranquillité et non plus les relents d'un simple intervalle de repos.

Je n'avais plus rien à faire dans ce monde et toutes les raisons de me jeter dans ce vide qui ne m'apparaissait pas aussi clairement que je l'avais pensé en montant.

Trouver une raison de survivre à une pareille angoisse n'est jamais une mince affaire.

Je suis un homme simple. Rien ne peut compliquer mon existence comme ces instants de privation. J'ai alors envisagé le plaisir sous les espèces d'un dernier trait à tirer sur mes raisons de vivre.

Mais n'anticipons pas.

Là-haut, le ciel ne contenait plus rien.

Les bords, roche dure et froide, se diluaient dans des perspectives hallucinantes.

Jamais je n'étais monté si haut.

Jamais avec autant de rage.

Mes mains saignaient et je les léchais, goûtant à ma propre chair alors que le vent parcourait l'ombre où je n'osais pénétrer de peur d'y retrouver des raisons de m'en prendre à mon instinct de survie.

Je savais où j'allais. C'était peut-être une erreur de retourner sur les lieux d'un autre sacrilège. Comment ne pas se souvenir de ces moments d'errance ?

Des chiens étaient sur ma trace. Je les entendais. Ils me retrouveraient plus loin, à l'endroit où un chemin est arrêté par la roche.

Car il fallait maintenant que je redescende si je voulais survivre.

De l'autre côté de la Sierra, le désert n'est que plaies grises et éruptions de basalte. Des bouquets d'arbres signalent la présence des hommes.

Pas une maison dont le blanc cisaille l'ombre, pas à cet endroit qui glisse vers le fleuve noir qui n'est qu'un lit de roches et de broussailles.

La maison d'Ochoa n'était qu'une moitié de maison. Une moitié à lui, qu'il tenait de son propre travail, et l'autre moitié à moi, car cette terre m'appartient depuis que je l'ai achetée.

Le troupeau m'appartient aussi, et les oliviers des adrets, la source qui alimente plus d'un village et ces coteaux où le gibier se chasse avec ma permission.

J'ai beaucoup changé depuis mon enfance, monsieur.

Je n'ai pas vécu l'émigration comme tous les gens que vous avez rencontrés en venant me chercher pour me livrer au deuil d'une fillette.

N'anticipons pas, il vaut mieux.

Ochoa me vit le premier. Il aurait pu me tuer d'un jet de pierre. Ces bergers savent viser. Il me héla, grosse voix que la fumée du tabac travaille dans le sens du silence.

Puis nous nous enfermâmes dans sa maison qui est aussi la mienne, bien que je n'y sois pas chez moi. Il savait déjà tout. Télévision !

— Ils viendront ici, don Ovidio. Ils cherchent partout où on a l'habitude de vous trouver, ici et ailleurs.

Je bus. Pas de vin à cette altitude. Le petit lait d'une existence consacrée à un travail qui ne rapporte rien, mais qui nourrit. Et la paix surtout !

Ochoa rit. Il connaissait cette paix, et la misère qui la crée.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Personne ne sait ce genre de chose, don Ovidio.

Je ne pouvais pas m'éterniser dans cet endroit de rêve.

Pas même dormir pour retrouver mes esprits et me consacrer à ma survie. car il ne s'agirait désormais que de ça : survivre malgré les poursuites et les tentatives d'emprisonnement et peut-être même d'assassinat.

Ochoa demeurait distant. Il ne parlerait pas, mais son silence en dirait long. De toute façon, un seul chemin était possible et il descendait vers le fleuve où plus rien n'existait.

— Ils seront là avant midi, dit Ochoa.

Il le savait. Il avait dû apercevoir leur caravane punitive à travers les premiers brouillards, avant que le vent éclaircisse l'horizon sur la mer.

J'étais cuit.

Pas d'arme non plus, car Ochoa ne chassait pas. Il piégeait.

Un homme seul n'a jamais vaincu un troupeau de magistrats.

— Ne vous rendez pas, dit Ochoa. La prison est un enfer. Mieux vaut crever dans un combat.

Je voyais son œil qui me verrait succomber. Il y avait tant de violence dans ses souvenirs ! Ses mains en témoignaient. Elles s'étaient si souvent accrochées à la réalité pour ne pas suivre le corps dans l'enfer des illusions et peut-être même des hallucinations.

Je ne passerais pas le reste de mon existence en supplications. Pas au fond d'un trou alors que mes acquisitions m'avaient sauvé du peu d'héritage auquel la lignée m'avait pourtant condamné d'office.

Comprendre ce simple fait, monsieur, c'est me donner une chance de sauver ma peau. Oublions le deuil.

Mon corps était entré dans un carcan alors même que mon esprit s'adonnait à ces calculs improbables.

Le corps sait d'avance ce que l'esprit découvre quand il est trop tard.

J'ai appris au moins ça, monsieur. Le corps est le premier enjeu et la dernière solution.

Alors Ochoa fit lentement pivoter sa grosse tête d'homme sans foi ni loi, n'ayant pas un seul instant cessé de tendre l'oreille au diapason des chiens qui bifurquaient sur la roche à proximité des pans d'herbe verte.

Ils arrivaient. Ils seraient bientôt là avec leurs questions et leur manière de douter de tout ce que vous leur dites, cherchant l'incohérence et les traces de fiction.

Ochoa redoutait ces rencontres. Il y avait longtemps qu'il avait renoncé à se sortir indemne de ces dialogues qui tournaient mal quelquefois.

Il ne proposa aucune solution. Il ne parut même pas désolé de n'en avoir pas trouvé alors qu'il y réfléchissait intensément.

Dans son esprit, je devais me soumettre sans le contraindre à participer à ma capture d'une manière ou d'une autre, qu'il se mît de mon côté ou au contraire du leur.

Me battre seul était pure folie. Je devais encore compter avec la chance. Je n'avais eu qu'une seule chance ces derniers temps et je ne l'avais pas laissé échapper. Je priais maintenant. Les mains jointes.

Les chiens entamèrent un concert assourdissant. Ochoa grogna pour les calmer, puis il sortit. Non, il n'avait rien vu. Don Ovidio ne venait jamais par ici, parce qu'il n'avait rien à y faire. Il préférait passer son temps libre sur la Côte avec des filles.

— Il n'y a pas de filles ici, conclut Ochoa.

— Pas de filles ? dit un garde en secouant sa poussière.

— Le vendredi seulement, dit Ochoa. Il y en a une qui monte. C'est dans mon contrat. Je ne descends pas à cause de ma jambe.

— C'est bon, fit le garde.

Il tourna le dos et rejoignit la troupe qui attendait sur le chemin, surveillée par les chiens d'Ochoa et trop occupée à retenir leurs propres chiens.

Ochoa avait laissé paraître sa déception, ce qui n'avait peut-être pas échappé au garde. Pas de trace de ruse de sa part, rien d'ingénieux dans ses questions, et Ochoa avait donné des signes de méfiance.

Je suais, froid et ignoble.

Ochoa dit encore quelque chose à propos des filles et le garde secoua la main en riant. Il s'en fichait. Il n'avait pas besoin de payer pour prendre ce genre de plaisir. Il payait un tas de choses, mais pas ça.

Ochoa grogna, ce qui inquiéta les chiens.

Puis la troupe redescendit, emmenant sa poussière et son odeur acide et sucrée, suivie par tous les chiens, y compris ceux d'Ochoa qui ne les rappela pas.

J'étais si froid que je crus à un cauchemar dont je ne pouvais plus m'éveiller.

— Ils ne m'ont pas cru, dit Ochoa. Ils vont se diviser pour nous faire croire qu'ils s'en vont, à cause de la poussière. Mais la moitié d'entre eux est déjà en train d'escalader les hauteurs.

— Les chiens les trahiront !

— Les chiens ne vous connaissent pas. Vous sentez la peur d'être pris et d'avoir à expliquer ce que vous avez fait à cet homme qui ne vous avait rien fait de mal. Pauvre femme. Elle est sortie du poste de police une cigarette aux lèvres, marmonnant on ne savait quelles paroles qui semblaient la faire souffrir. Personne ne peut souffrir à sa place maintenant, don Ovidio.

— Je l'ai tué parce que... J'ai mes raisons !

— Vous n'en avez pas, don Ovidio. Elle voudrait comprendre et vous n'êtes pas là pour lui expliquer. Je connais cette femme. Quelqu'un est venu chercher son enfant pour l'éloigner de ce sang. Il faut lui expliquer ce que vous avez fait, don Ovidio. Elle a besoin de comprendre. Pas moi.

— Vous songez à un procès ?

Je devais avoir l'air furieux, une fois de plus. Mais on ne tue pas Ochoa.

— J'irais lui parler !

— Vous ne pouvez pas faire ça non plus, don Ovidio. Il faut partir maintenant. Ils vont arriver dans moins d'une heure. Il faudra se montrer discret. De là haut, ils peuvent voir à peu près tout ce qui se passe ici. Ils ne veulent pas se battre, juste vous prendre et ensuite rentrer chez eux sans une égratignure.

— C'est ce qui se passera, mais je ne serai pas pris ! Pas de sitôt en tout cas ! Montrez-moi le chemin.

Nous nous postâmes derrière la fenêtre, soulevant à peine le rideau. Pas de reflets, car pas de vitres. Deux barreaux projetaient leurs ombres sur le visage crispé d'Ochoa.

— Ils vont se douter de quelque chose s'ils me voient comme ça, dit-il, rectifiant l'expression qui devint presque joviale. C'est par ici qu'elle arrive chaque vendredi.

— Je vois...

— On est vendredi, don Ovidio. Elle ne va pas tarder. À mon avis, ils la retiennent pour lui poser des questions, mais quelles questions pourraient lui faire dire ce qu'elle ne sait pas...

Nous attendîmes. Ochoa se mit à rêver, exactement comme il le faisait chaque vendredi à cette heure. Là-haut, ils surveillaient ses moindres gestes, mais ne devaient pas percevoir cette lubricité, laquelle n'était pas jouée pour la circonstance, mais parce qu'Ochoa ne cachait pas son désir.

Moi aussi je bandais. C'était nouveau pour moi. Non pas l'érection, mais les circonstances qui la justifiait.

Elle arriva enfin. Ochoa estima que j'avais une minute pour prendre la tangente de cette scène d'amour. Je filai exactement comme il me l'avait dit. Ils n'y virent que du feu.

J'entendis la porte se refermer alors que j'avais pris soin de ne faire aucun bruit en l'ouvrant. Il manquait un bruit à leur observation, mais ils ne s'en inquiétèrent pas le moins du monde. Le rideau retomba. J'étais loin.

Quelle confusion ! Ma queue avait appris à bander pour d'autres raisons que celles que je connaissais par habitude du spectacle de la femme.

N'ayant aucune chance de trouver un endroit tranquille, j'imaginai que j'étais en train de vivre les derniers moments d'une existence conclue assez bêtement par un crime de sang et la fuite qui s'ensuivait au fil d'une espèce de redécouverte du plaisir d'éjaculer, si tant est que l'érection inspirée par tout autre chose que la femme annonçait des heures, voire des jours d'une nature insoupçonnée.

Je ne devenais pas fou, ni même idiot.

J'étais encerclé, sur le point de devenir prisonnier, mais les mains libres et l'esprit assez vif pour inventer de nouvelles raisons de prendre plaisir.

Le vieillard qui arrive au bout du rouleau n'a pas ce choix. Il s'abandonne au gré d'un désespoir que seule la foi peut adoucir, si la douceur a quelque chose à voir avec l'angoisse.

Moi, je vivais peut-être mes derniers instants de liberté, mais j'en connaissais maintenant les raisons et je ne doutais pas d'avoir la force d'en finir avec la vie dès que cette liberté d'action me serait interdite.

La vie, si elle vaut le coup d'être vécue (comme je le crois), se termine toujours mieux dans l'action que dans la connaissance.

Mais je conçois que les idées de morale avec lesquelles on termine le plus souvent son séjour dans le monde ont tout de même plus de pertinence sociale que toutes les érections prenant la forme d'œuvres d'art, lesquelles sont difficilement à conseiller aux enfants qui posséderont finalement tout ce qui nous appartient aujourd'hui. Je parle comme un notaire.

Mais dès qu'il s'agit de sauver sa peau le plus longtemps possible et avec un maximum de jouissance, tous ces discours ne valent plus rien et c'est alors le corps qui prend toute la place.

À condition d'avoir un corps à la hauteur des circonstances, ce qui, je l'ai déjà dit, est mon cas.

Fort de mon héritage physique et de mes acquisitions vénales, j'aurais pu continuer de croître sans me soucier des autres.

Mais après ce qui m'arrivait relativement à la justice des hommes et au deuil des victimes, il ne me restait plus que mon corps, nouveau et fidèle à la fois, et quelques secrètes réserves financières qui augmentaient sensiblement mes chances de m'en sortir.

En fait, j'étais sûr de m'en sortir finalement.

Je retournais à Polopos dans cet état d'esprit.

Télévision !

Personne n'avait pensé que je pourrais revenir chez moi le lendemain du jour où ma colère avait été apaisée par l'expérience du meurtre.

Ils regardaient la télévision au lieu de bavarder comme d'habitude sous les porches ou aux alentours de la fontaine que des enfants troublaient de leurs jeux équivoques.

Je vis que la façade de ma maison était éclairée par un projecteur accroché de l'autre côté de la rue, comme pendant les jours de fête où j'apparais au balcon pour saluer une *copla*.

Ce silence de mort me parut comique.

Je n'ai pas le sens de la tragédie, même si je suis censé avoir vécu le massacre prodigieux de tout ce que j'avais créé de mes propres mains pour exister à bonne distance du bas de l'échelle sociale.

Nous ne rions jamais assez de ce qui nous arrive pour peut-être témoigner qu'autrement il ne nous arrive rien.

Sous les toits, les tourterelles secouaient leurs ailes.

L'eau formait un arc d'argent sous la lumière oblique, forcément oblique et comme figée par la nuit environnante.

Je suis resté là une bonne heure, non pas à me lamenter comme j'aurais mérité de le faire, mais à repenser le déroulement des faits tels qu'ils s'étaient produits en dehors de ceux que j'avais moi-même perpétrés.

L'homme que j'avais « sauvagement » assassiné venait de loin, d'aussi loin que j'étais moi-même capable de concevoir les lointains horizons de cette Andalousie engloutie.

On les voyait, lui et sa femme, chaque été à la même époque, au plus fort de la canicule.

Ils possédaient une maison qui avait appartenu à quelqu'un d'important qui n'a plus aucun pouvoir ici-bas maintenant que sa descendance s'est éteinte. Autre histoire, mais ce n'est pas la mienne.

L'homme et la femme avait un ou deux enfants. Deux, je crois, mais n'était-ce pas plutôt un ? Je ne saurais dire pourquoi.

Ils ouvraient toutes les fenêtres, laissant la lumière et la poussière les envahir le jour comme la nuit.

Mais d'ici, on ne voit pas cette maison. On ne voit pas même les arbres qui la bornent, couleur de cendres et oiseaux immobiles.

Pourquoi portait-il la même chemise, pourquoi les mêmes cheveux rouges et ces boucles que je reconnaissais toujours ? Je n'en sais rien.

Elle portait des robes blanches, jaunes vues de près, d'un jaune qui contenait le vert de son pays de fleuves et de montagnes peuplées d'autres oiseaux moins ostensibles.

Jamais je ne l'avais regardée comme on s'intéresse à une femme pour peut-être s'imaginer que son corps est une offrande facile.

Jamais on ne me vit lui parler pour lui dire autre chose que le bonjour ou pour la renseigner vaguement sur les mœurs et les pratiques locales.

Je traversai la nuit.

On arrive au-dessus de la maison, au milieu de la hauteur des arbres.

Les oiseaux se ressemblent.

Elles lisait, assise sur une marche de l'escalier qui monte vers l'entrée, une lampe éclairant le livre et une moitié de son visage.

J'ai tout de suite pensé à la faire souffrir.

Puis elle est rentrée, laissant la lampe s'éteindre. Cette fois, pas d'enfant pour s'attarder encore un peu au bord de la nuit.

Tout est devenu noir et transparent. Je ne pouvais pas rester là à attendre qu'on vienne me cueillir comme un fruit trop mûr pour être mordu par de belles dents.

ROG II

Six mois plus tard, en plein hiver dans un pays que je ne connaissais pas, j'avais pris pension dans un petit hôtel fréquenté par les pêcheurs de truite et les couples illégitimes, sans compter les évadés de la vie ordinaire en quête de quelque chose d'indéfinissable mais reconnu à la première rencontre.

J'avais traversé toute l'Espagne du Sud au Nord, puis les Pyrénées et, je crois, un fleuve qui charriait des arbres morts et des cadavres d'animaux.

Il pleuvait depuis un bon mois, sans autre interruption que les coups de vent qui emportaient les branches mortes dans la cour traversée deux fois par jour pour entreprendre de longues promenades.

Un médecin avait accepté de soigner mon mal, lequel consistait en une insuffisance organique et ses conséquences troublantes sur mon comportement social.

Je n'avais rien d'un fou, ni d'un paumé passant l'hiver loin de chez lui pour se remettre d'émotions restées secrètes pour tout le monde, ou plus exactement pour la petite société que je dérangeais à peine.

Ma chambre était douillette, chauffée à point, avec une fenêtre donnant sur les dépendances du château, lesquelles occultaient le château lui-même, mais sans m'en interdire l'accès quand la nuit était assez noire pour me permettre de voir à travers les arbres effeuillés.

La petite fille prenait le chemin pour se rendre à l'école.

Je ne voulais pas donner l'impression de la surveiller. Et puis, elle me reconnaîtrait peut-être, allez savoir avec les enfants.

J'avais changé d'aspect, mais à quel point ? La mémoire des enfants traverse les apparences. Je ne tenais pas à être démasqué aussi facilement.

La femme se souviendrait peut-être aussi de m'avoir vu quelque part, à Polopos ou ailleurs.

Chaque jour, j'affinais les changements radicaux de mon visage.

On me vit maintes fois tirer sur ma barbe pour en changer les boucles.

Je portais des lunettes à cause d'une prétendue fragilité qui m'eût tiré les larmes des yeux, ce que je ne souhaitais à personne.

Six mois de liberté que je savourais comme si six autres mois étaient encore à prendre.

Je jouissais à intervalle régulier, mais sans dépenses excessives, mesurant le plaisir à l'aune des promesses de mon projet.

J'eus plusieurs orgasmes derrière la fenêtre tandis que la petite fille sautillait sur le chemin, excitant mon imagination non pas parce que ma nature était mauvaise, mais parce qu'elle était la fille de l'homme que j'avais assassiné (par erreur, je sais) et aussi celle de la femme que je voulais approcher pour me confesser à elle.

Imagine-t-on assez de quelles confessions j'allais la combler si jamais je réussissais à la convaincre de ne pas crier ?

Le temps jouait en ma faveur.

De plus, j'étais soigné, fort bien d'ailleurs par un brave médecin qui devait avoir mon âge, mais qui en paraissait le double parce que, selon son aveu, il n'avait pas trouvé à se marier à temps.

Quel temps évoquait donc ces prémices ?

Je n'en savais pas plus et ne cherchais nullement à aller plus loin dans cette connaissance qui n'eût rien changé à ma joie de ne plus éprouver d'angoisses dans les moments d'égarements, comme cela arrivait si je m'aventurais trop près du château ou si je prenais le risque de tomber nez à nez avec la petite fille sur le chemin de l'école.

L'institutrice était une assez jolie femme, mariée à un fonctionnaire qui rentrait tard le soir, même le dimanche, car quand Monsieur ne travaillait pas, il chassait avec des amis dans la forêt voisine.

D'ailleurs, cette jeune enseignante ne m'en voulut pas de bander en sa présence, sous le couvert d'un pantalon que je n'avais pas quitté, car nous étions en compagnie pour le café d'une après-midi dominicale.

Je n'aurais vu aucun inconvénient à la sodomiser, ni elle non plus si j'avais bien compris ses intentions.

Mais cela ne devait pas arriver. Je tenais trop à mon projet. Si je devais vivre alors ma dernière érection, cela devait se passer comme j'avais prévu, dans le cul de cette femme qui portait un deuil dont elle m'était redevable.

Certes, monsieur, il m'est arrivé de douter de ma santé mentale.

Il est difficile de penser à ce genre de chose, et même de s'adonner à des pratiques douteuses du point de vue de la morale, sans penser quelquefois à une sorte de dérèglement affectant la matière cérébrale.

J'interrogeais régulièrement mon médecin, de façon parfaitement indirecte, sur ce sujet complexe qui dépassait ses connaissances et même son imagination. J'en tirais des conclusions inquiétantes surtout pour ceux que je réduirais un jour à l'état de cadavre ou de sujet à dépression.

Autrement, il m'eût pris pour un possédé.

J'avais découvert un observatoire à la fois discret et bien placé. J'y guettais les scènes d'une fenêtre. Elle s'y adonnait à la toilette, mais aussi peu intime que possible. Il s'agissait pour elle, je ne sais pour quelle raison, de parfaire des détails de son maquillage dans le reflet de la vitre.

Quelquefois, j'apercevais la tête rouge et bouclée de la petite fille.

Mon excitation me ravissait aussi intellectuellement, car je ne manquais pas d'idées dans ces moments rares.

Je sais bien, monsieur, que ces détails vous conduisent à penser que j'ai perdu la tête à un moment ou à un autre de mon existence et que cela a dû avoir lieu dès la mort de mon premier enfant qui fut, je vous le rappelle,

horriblement écrasé par un camion qui le fit littéralement exploser au beau milieu de la rue et des autres enfants. C'est possible.

Le chauffeur du camion a eu la bonne idée de s'enfuir, me frustrant ainsi d'une exécution qui eût sans doute pallié le défaut de justice que nous eûmes, ma femme et moi, à supporter ensuite sans possibilité de cracher sur la Couronne.

Comme vous dites, il faudra enquêter pour savoir (ou ne pas savoir) si j'ai procédé à l'élimination systématique du reste de ma famille (une femme et deux enfants).

Mais réfléchissez, monsieur, avant de vous égarer dans une investigation qui dépasse vos compétences en matière d'humanité.

Si j'avais exécuté ma famille (moins le premier enfant), je me serais immédiatement adonné aux activités criminelles que je vous décris à votre demande expresse.

Or, après ces disparitions tragiques, je n'ai commis aucun acte criminel, ni même immoral.

Il a fallu que cette autre femme entre dans ma vie, ou que je l'y fasse entrer, pour qu'il m'arrive enfin quelque chose hors du commun.

J'en étais donc à la veille de mon deuxième assassinat, sans que vous sachiez qui j'allais assassiner, votre incertitude reposant aussi sur le fait que le premier assassinat affecta une autre personne que celle dont la mort violente m'eût épargné bien des complications.

À cette époque, vous étiez bien loin de vous imaginer que je m'étais approché de la femme qui me devait le deuil comme une dette à payer tôt ou tard.

J'avais disparu, mais dans quelle nature ? Vous le sîtes plus tard, mais trop tard.

Le problème que j'avais à résoudre avant d'aller plus loin, c'était de m'assurer que la femme ni la fille de ma victime ne pouvaient me reconnaître comme moi je les avais identifiées sans aucune difficulté.

Ou alors, je me trompais encore et j'allais commettre le crime le plus comique jamais perpétré de mémoire d'homme que vous êtes.

Mais montrer mon visage à la petite fille, c'était prendre le risque d'un cri horrible et un départ tellement précipité que je n'irais sans doute pas plus loin que le prochain arrêt d'autobus.

Il fallait pourtant que j'en ai le cœur net si je voulais aller au bout de mon idée.

Vous comprenez, monsieur ?

Si je n'agissais pas maintenant, je me condamnais à ne plus agir du tout.

Mon foutre ne supporterait pas un tel désordre hormonal.

Et si j'étais démasqué, cela équivalait à me châtrer tous les jours jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Ce risque, monsieur, augmenta considérablement mon désir et du même coup, le diamètre et la longueur de ma queue d'homme.

Mes hurlements de bête traquée n'étaient rien en comparaison de mes cris d'amour.

Chaque matin, la femme de ménage essuyait mes traces pour ensuite les commenter en cuisine où ma réputation devenait (enfin) sulfureuse.

Mais affronter le regard de la petite fille, à qui pourtant je ne montrerais que mon visage (celui qu'elle reconnaîtrait ou pas), était au-dessus mes forces. J'étais à deux doigts d'y renoncer.

Je la croisai une première fois par un matin ensoleillé.

Le chemin renvoyait des reflets de glace.

Un petit animal, aussi roux que sa chevelure (dont je n'apercevais qu'une boucle), nous sépara un moment pendant que nous l'observions, car il ne nous avait pas vu.

Je remontai mon cache-nez et enfonçai mon béret, ne laissant à découvert que mon nez, les lunettes occultant mes yeux.

Elle ne reconnut pas mon nez !

Et nous nous croisâmes sur un salut de la main.

Je n'avais pas bandé.

Le lendemain, je lui offris à la fois le nez et la bouche, avec une partie du menton qui était à ce moment-là couvert de poils.

Elle me trouva amusant et en parla sans doute à sa mère. Comment n'en aurait-elle pas parlé ? C'est ce que j'aurais fait à sa place.

Puis, toujours plus audacieux, j'osais retirer mes lunettes, ce qui était comme ôter mon slip.

Elle ne me reconnaissait décidément pas !

Enfin, je sortis sans béret et rasé de frais.

Je n'étais toujours rien pour elle que cet homme étrange qui se livre à de bien étranges pratiques au passage d'une petite fille qui, tout bien réfléchi, n'en avait pas parlé à sa mère, car elle comptait bien garder tout ça pour elle.

Je n'avais jamais autant bandé de ma vie, sachant que ce n'était absolument pas par pure pédophilie, mais parce que la perspective d'une rencontre avec la femme de ma victime me rendait sensible à ses ressemblances.

Je renouvelais l'expérience autant de fois que nécessaire pour me convaincre que j'étais dans le vrai.

La petite fille, qui s'appelait Aliz (avec un z), m'adressa même la parole pour me demander le nom du petit animal roux qui lui ressemblait aussi et qui s'était habitué à nous.

— Une ardille, lui appris-je.

Elle reconnut cependant que j'avais l'accent espagnol, ce qui m'inquiéta un peu tout de même, mais elle n'irait plus en Espagne parce qu'un Espagnol avait tué son papa.

Comme elle me cassait les pieds, je lui dis que mon propre papa, qui était espagnol, avait été tué par un Français.

Elle n'allait pas manquer de raconter ça à sa mère, compliquant mon existence d'une précarité qui pourrait bien lui coûter la vie. Mais comment lui enlever ça de la tête sans la briser à coups de pierre ?

— Ne parle jamais de ce genre de chose avec une mère, lui conseillai-je.

— Pourquoi ?

— Parce que les mères n'aiment pas ça. Tu verras quand tu en seras une.

— Je ferai comme toi. Je retournerai sur les lieux du crime.

— Ça te servira à quoi ?

Je déteste discuter avec les enfants. J'ai peut-être tué les miens à la suite d'une conversation de ce genre... (brome).

En tout cas, elle ignorait qui j'étais pour elle et c'était sacrément positif.

Il ne restait plus qu'à soumettre les mêmes données à la mère pour pouvoir enfin commencer à entrer dans le vif du sujet.

— Mieux vaut ne pas lui parler d'un Espagnol, continuai-je, car je souhaitais introduire une dose de perfection dans mes travaux d'approche. Elle doit les détester.

— Elle n'aime personne !

Nous nous quittâmes sur cette déclaration sans poésie.

Je n'avais résolu que la moitié de mon problème. Et peut-être même seulement le quart si je considérais que je n'avais aucune chance de me faire aimer de cette femme.

J'eus une panne ce soir-là.

Mais j'en étais le seul témoin, ce qui me rassura.

Vous pensez, monsieur, qu'on ne doit pas plaisanter avec ces choses. Ce sont des choses délicates en effet. Mais ce n'est pas votre rire que je recherche, ni même votre sourire.

J'aurais gagné quand vous accepterez de verser au moins une larme sur mon sort.

Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de se sentir différent des autres, les autres comme vous, à qui il n'arrive rien qui puisse faire l'objet d'un rapport ou d'une considération assez grande pour inspirer un roman ou un film.

Vous haussez les épaules.

Je serai triste quand je quitterai ce monde. Je ne veux rien laisser d'autre. Et vous ne laisserez que votre incapacité à comprendre les gens de mon espèce.

Le printemps s'annonçait. Je cueillis du mimosa que j'offris à la maîtresse d'école pour l'inviter à continuer de m'exciter.

Puis, sans doute parce que c'était écrit, ce fut la femme de ma victime qui nous sépara tandis que nous nous disputions à propos d'un rien et à l'abri des regards.

Je ne vous raconte pas toute l'histoire, car elle est longue (un hiver) et sans intérêt (pour celle-ci).

Vous connaissez ma violence native.

Il fallut de l'autorité pour m'arrêter. La maîtresse était par terre, assise sur son petit cul plein de sève. Elle pleurait sans faire l'effort de se relever pour me donner raison.

— On a toujours tort de frapper une femme, me dit la femme.

— Mais jamais de les enculer à tous bouts de champs !

Son regard était doux, au fond. Elle ne comprenait pas, dit-elle, qu'un homme aussi charmant se mette dans un tel état à cause d'une fille qui ne valait pas grand-chose.

Je rougis.

— Ma fille m'a parlé de vous, continua-t-elle. Nous allions en Espagne autrefois. Mais elle vous a raconté...

Pourquoi ne me reconnaissait-elle pas ? Je me reconnaissais tellement dans ses yeux !

— Relevez-vous, jeune fille ! Ce n'est pas le bon endroit pour ce genre d'activité. Vous devriez le savoir, monsieur.

Elle s'amusait. La maîtresse se releva, secouant le cucul que je venais de remplir.

— Des enfants pourraient passer !

Il n'en passait jamais à cet endroit. Raison pour laquelle nous nous livrions à cet acte contre nature qui dégoûte les gens honnêtes.

— Ce n'est pas une question de dégoût, monsieur. Revoyons-nous si vous trouvez la force de laisser cette fille tranquille.

— Je ne suis pas une fille !

— Vous êtes une putain, en effet !

Elles allaient s'étriper.

— Il bande encore, ce salaud !

— Calmez-vous, voyons !

Nous nous revîmes deux jours plus tard, en bordure d'un pré où sa petite fille faisait des cabrioles.

— Vous reconnaître, monsieur ? Comment ne pas vous reconnaître ? Vous avez toujours été un bel homme. Ovidio, je crois. Don Ovidio.

— Le notaire, dit la petite fille en arrivant après une pirouette culottée.

J'étais fait comme un rat, comme on dit dans les nouvelles policières. D'une manière ou d'une autre, je ne maîtrisais plus rien. J'en conçus une impuissance lamentable.

De la fenêtre où j'attendais presque chaque matin qu'elle me donne des raisons d'espérer encore, je saluais la petite fille, Aliz, en lui montrant toutes mes dents, secouant la blanche agonie de ma queue qui ne promettait plus rien.

— Fabrice utilisait un onguent, dit sa femme, qui s'appelait Gisèle. Je ne sais plus quelle vieille recette qui m'est sortie de l'esprit.

— Vous me dénoncerez.

— Non. Pas encore. Plus tard. Vous êtes un monstre.

Elle me haïssait et je n'en tirais aucun plaisir. Nous dînions quelquefois en attendant le printemps qui s'annoncerait aussi par une dernière neige.

Elle aimait les signes. Quelquefois, sans raison, elle pleurait.

— Ne faites pas de mal à Aliz.

— Je ne suis pas venu pour faire le mal. J'ai besoin de vous, de vous parler, de vous aider à me trancher la gorge comme on fait à un porc !

Drôle de drame ! Je ne retournais pas à l'hôtel sans appréhension. Je m'attendais à y être reçu par une cohorte de flics en armes jusqu'aux dents.

Ou bien cela se passerait-il le matin, après le dernier cauchemar.

Je n'en savais rien.

J'avais mal joué avec le hasard. Elle me haïssait ou je n'avais rien compris à la douleur, comme vous, monsieur, ne comprenez rien à l'angoisse.

— Que va-t-il nous arriver maintenant ? gémis-je.

— Il ne m'arrivera rien.

— Aliz tiendra-t-elle sa langue ?

— Vous pouvez compter sur elle. Et sur moi pour aller au bout de cet enfer.

Elle semblait joyeuse dans ces moments de déclaration.

— C'était déjà l'enfer avant vous, dit-elle.

Je me souvenais d'un autre enfant.

— Un petit diable qui s'est noyé par accident.

Ils chantaient quelquefois, je me souviens de ces chansons qui interrompaient les nôtres. L'homme (Fabrice) les appelait du bout de la rue où il s'était arrêté, tenant un cheval par le mors.

— Il a tué le cheval.

La nuit, je sortais de ma chambre avec l'idée de m'enfuir une bonne fois pour toutes. J'irais en Amérique où j'avais des cousins. J'oublierais. C'était ce qui pouvait m'arriver encore, oublier, si jamais il devait m'arriver quelque chose.

— Il ne vous reste rien, me dit-elle. Pas même la liberté. Ma fille témoignera toujours de moi, et cette propriété qui lui ressemble. Je ne vous hais pas.

— Vous m'avez rendu impuissant parce que je ne trouve pas la force de vous tuer vous aussi !

— Quelle colère vous inspirerait, mon pauvre ?

Elle parut effrayé pendant un instant, une seconde que je consacrais à la mort d'Aliz, mais ma queue demeurait inerte comme celle d'un chien crevé.

— Nous n'irons pas loin, ni vous, ni moi, dis-je.

— Vous irez où je vous conduis.

De quoi parlait-elle ? Nous étions peut-être fous. Elle folle de rage et moi, fou de demeurer à sa merci.

Aliz confectionnait des guirlandes de fleurs pour la fête. Elle en accrocha une à mes couilles.

— *Nous n'irons plus au bois... !*

Je ne trouvais même pas la force de ne plus sortir de ma chambre pour leur rendre visite.

Dès le matin, l'idée de les toucher sans éprouver de plaisir me remplissait d'horreur et de dégoût.

Mais Aliz allait à l'école et je ne pouvais plus enculer sa maîtresse.

Et à peine une heure plus tard, je reprenais le sujet de la veille avec cette femme qui ne se donnait pas aussi facilement que je l'avais espéré.

J'eus la nostalgie du désert.

Mais aucun paysage ne me revenait entier.

Il manquait une femme, sans doute celle que j'avais abandonnée parce que je n'avais pas tué celui qui me la ravissait.

Histoire ordinaire et incroyable de l'homme qui a perdu le sens de la mesure, et pourtant elle est arrivée et cette autre femme me croit.

Le monde est traversé d'histoires improbables. Elles conduisent toutes au meurtre. Et finalement à l'errance.

On ne peut pas aller au bout de la colère et ensuite se contenter de demander une explication.

Il faut autre chose pour changer le cours des évènements qui ont cessé d'avoir un sens.

Je me mettais à végéter, prisonnier d'une femme en deuil et de sa fille qui n'agissait que par pure curiosité.

L'une interposait ses miroirs et l'autre secouait des guirlandes entre mes jambes.

Un jour, tout se finirait entre les mains de la justice appelée à la rescousse.

Peut-être dans le petit hall de l'hôtel où j'avais mes habitudes et mes reconnaissances.

Une fois, j'ai supplié la maîtresse d'école de m'enculer avec le trou que la nature lui a confié pour ajouter son sang au sang versé.

Elle m'a ri au nez.

Je craignais que la rumeur finisse par alimenter ce rire de garce.

Mais je ne trouvais pas la force de m'enfuir.

Il me faudrait une force titanesque pour quitter ces lieux où mon existence commençait à prendre un sens.

Mon médecin injecta une substance dans mes veines.

Ce simple geste d'amitié me tranquillisa quelques jours.

J'eus même une érection en reluquant des femmes qui revenaient de l'école en se bousculant comme des gamines.

Il m'eût été facile de me jeter par la fenêtre la tête la première pour être sûr de ne pas survivre à une simple fracture du fémur.

Mais je ne voulais pas mourir sans connaître le bonheur, même un bonheur de pacotille comme celui qu'on invente en tuant son prochain.

Tuer Gisèle était facile. Tuer Gisèle et Aliz ne semblait pas poser de problèmes particuliers si je survivais à une pareille violence.

— Revenez la semaine prochaine pour une nouvelle injection.

Il pleuvait. Il pleut rarement dans mon pays. Je vis la maîtresse à travers les hautes fenêtres de son école. Elle tirait les cheveux d'Aliz, ce qui ne m'inspira pas.

— Un jour, m'avait dit mon père, le monde s'écroulera sur toi et c'en sera fini de ton existence. Sauf si tu épouses une bonne femme et si elle te donne des enfants travailleurs comme l'est ton père, fils !

Alors, monsieur, vous demanderez un supplément d'enquête pour vous assurer que je n'ai tué personne avant d'être reconnu comme l'assassin de cet homme dont je ne désirais pas la femme.

Et vous me donnerez des nouvelles de celle qui n'a pas eu cette chance.

À moins que vous ne sachiez déjà tout cela.

Je vous ai vu pour la première fois aux Fêtes du printemps.

Vous receviez une fleur de la main d'une jeune fille presque nue.

Ses yeux verts vont ont fasciné. Et son bras fin comme du verre, presque transparent dans le contre-jour qu'elle imposait à ses voyeurs, penchée dans le bouquet avec d'autres fleurs envoûtantes.

À cet âge, monsieur, on promet. Vous devriez le savoir. Mais la musique vous déroutait. Et on ne vous reconnaissait pas. Ce que j'ai tout de suite remarqué, vous et votre sbire, et cette autre femme que j'avais rencontrée pendant le voyage ou plutôt ma fuite.

En un instant, j'ai compris ce qui se passait.

Vous, Anaïs, Gisèle, Aliz et votre argousin qui a l'air d'une femme.

L'air m'a manqué, monsieur. J'ai eu chaud et froid. Mes yeux pleuraient. J'eus des idées noires. J'étais piégé comme une mouche au fond d'une bouteille, courant dans tous les sens à la surface du miel qui avait, et c'est cela le plus étrange et peut-être le plus insensé, encore la saveur d'une giclée de sperme sur des lèvres innocentes.

Je bandais.

Vous m'inspiriez, monsieur, vous et votre passion des complots contre l'homme qui s'est écarté des modèles exemplaires.

Si j'ai passé sous silence les modalités du voyage qui m'avait finalement conduit où je voulais aller, c'est-à-dire le plus près possible de Gisèle de Vermort, et j'y étais ! la raison est purement romanesque, car je voulais que l'auditeur (cette conversation est enregistrée) mesure mon émotion au moment où j'ai pris conscience que je m'étais pris dans un piège dont vous étiez le maître d'œuvre en compagnie de ces femmes (y compris votre chien) et de cette enfant qui m'inspirait maintenant une vengeance parfaitement étudiée du point de vue de la souffrance à infliger à son petit corps en fleur.

Je n'ai pas raconté mon voyage ou ma fuite si vous voulez appeler ça comme ça.

Il y a loin entre le désert et ses crevasses profondes comme des plaies et cet endroit que l'homme, fort différent de ce que je suis, jardine au gré de ses exigences et réussit à s'en nourrir sans la moindre trace de soif ou de malnutrition.

Entre vous et moi, monsieur, s'étire la longue route des vacances, ses plages festives à souhait, ces lumières qui chantent pendant que des esclaves s'échinent dans l'espoir et le rêve.

Je n'ai pas trouvé étrange de me sauver facilement du pétrin où je m'étais mis pour donner un sens à ma colère.

Le cadavre devait être encore chaud.

J'étais descendu de la montagne, ayant atteint son sommet et n'y ayant pas trouvé d'autre sens que celui que le ciel peut inspirer à un homme ordinaire pour qui l'infini se trouve déjà sur terre parmi les décombres et les folies de l'humanité.

J'avais passé une partie de la nuit à veiller, assis à califourchon sur la branche d'un eucalyptus, devant la fenêtre qui s'était éteinte comme une lampe au bord du lit.

Les nuits peuvent être froides à Polopos.

Je ne dormis pas.

Il était peu probable que je me sauve. Je serais abattu avant même d'avoir atteint la limite connue de ce monde qui m'apparut alors comme recroquevillé avec moi.

Ces paralysies sont douloureuses, monsieur. On y survit, selon mon expérience du malheur, mais la douleur laisse des traces qui agissent comme le ferment.

Je ne pouvais pas me résoudre au suicide.

Je voulais survivre, mais sans avoir à m'expliquer devant les hommes et surtout devant cette femme que je ne connaissais pas et qui ne m'inspirait rien, ni compassion ni vertige de l'inconnu.

Au matin, j'étais à dix kilomètres de là, mangeant des insectes à l'abri d'une ruine que personne n'avait visitée depuis longtemps.

Je creusai un trou dans un trou.

Seul un chien saurait me dénicher.

Mais je les entendrai arriver de si loin qu'ils n'auraient même pas le temps de trouver mes traces emportées par le vent.

Ils me cherchèrent pendant plus de dix jours, mais ailleurs.

Ainsi, je finis par trouver assez de courage pour revenir, non pas sur les lieux du crime et ses annexes touristiques, mais, disons, à la civilisation.

On réfléchit intensément dans les trous.

On s'y cultive comme jamais on s'est aimé.

On y trouve des idées et on a le temps et l'espace pour les soumettre à des expériences certes virtuelles, mais organisées pour ne rien oublier dans le flot des contradictions et des risques.

J'ai assommé un Anglais de mon âge à proximité d'une plage tranquille où il se déshabillait.

Il avait l'avantage d'être seul, de ma taille approximativement et de posséder une voiture discrète.

De plus, il me tournait le dos.

Ma furtivité est connue de tous ceux qui ont joué avec moi.

Je lui assénai tout le poids d'une pierre sans briser l'os. Il s'écroula comme un sac qu'on vient de vider d'un coup !

Je le dépouillai, conscient que je laissais des traces, mais qui songerait à les relever à une telle distance des lieux où j'avais commis un crime ?

Ses habits me donnèrent l'allure d'un Espagnol déguisé en Anglais. Un Américain ?

Il y avait de l'argent dans la boîte à gants, un tire-bouchon et de l'aspirine.
Pas de traces de femme.

Je mis le moteur en marche et avançai prudemment sur la piste de sable.

La position du volant me déroutait un peu, c'est vrai. J'atteignis la route cinq minutes plus tard et une minute plus tard encore, je parcourai toute la longueur d'un boulevard bordé de dattiers, avec d'un côté les murettes fleuries des maisons de vacances et de l'autre le parapet de marbre d'une plage où fleurissaient déjà quelques parasols.

Je me sentais presque joyeux, la queue posée sur l'arc du volant au passage des filles en maillot.

Mais je ne m'étais pas encore posé la question de l'endroit où il serait judicieux d'aller pour me mettre à l'abri des foudres de la justice.

J'avais prévu de récupérer de l'argent. J'aurais énormément besoin d'argent. Comme il était inutile de laisser ma trace dans les réseaux bancaires, il fallait emprunter cet argent à un ami. Il n'y avait pas d'autre solution.

Attention à la télévision ! me dis-je, frémissant comme si j'étais en équilibre sur une corde à cent mètres au-dessus des hommes.

Sans argent m'appartenant, même par l'intermédiaire d'un ami, j'étais foutu comme jamais je ne l'avais été.

L'Anglais ne m'avait pas laissé grand-chose. Il mangeait des cochonneries que j'ai jetées dans une poubelle.

Il écoutait des valses musettes à la sauce techno. Le slip d'une femme était coincé dans la banquette arrière entre deux coussins. Je l'ai jeté aussi.

J'ai jeté toutes ses pièces à conviction, ne conservant que les miennes, par exemple en répandant mon sperme dans la voiture.

Par intermittences, je ne parvenais plus à réfléchir, je ne voyais même plus rien et j'arrêtai la voiture sans me soucier de la circulation.

Au fond, j'avais terriblement mal.

C'était le basculement qui me rendait imprévisible.

Certes, il y avait longtemps que je filais du mauvais coton. Et j'avais commis d'autres méfaits, mais rien d'aussi définitif que la mort d'un homme, rien de problématique à ce point.

Je crois que je m'étais contenté de m'en prendre uniquement à mon corps et à ce qu'il pouvait contenir de sentiments et d'idées, rien de plus, ce qui alimentait la rumeur publique, mais sans me contraindre à expliquer ou à écouter des explications comme cela se passe dans un procès ou à la télévision.

Une éjaculation n'a jamais troublé l'ordre public ni les bonnes mœurs.

Remplir le cul d'une collégienne n'est plus aussi anodin.

Et la tuer pour la réduire au silence n'est pas non plus le début d'une œuvre d'art que tout le monde a envie d'accrocher sur le mur de sa salle à

manger qui est l'endroit où on reçoit ses amis et ses connaissances, où on se socialise peut-être plus et mieux qu'au travail ou à la plage.

Je ne jouais plus.

Je profitai du matin pour me raser devant un miroir. L'Anglais utilisait des lames à vif, peut-être avec de l'eau chaude, mais le camping où j'avais pénétré sans autorisation n'avait pas l'eau chaude.

Sans ma barbe, j'avais l'air d'un livreur matinal. Je me mis à tourner en rond à bord de la bagnole parce que j'avais un mal de crâne atroce et que ça me rend désagréable si on me demande quelque chose.

Je pleurais.

J'ai retrouvé mon calme sur une autre piste conduisant à une autre plage.

Des baigneurs avaient l'air de s'ennuyer. Virgules lentes dans l'écume, ils ramassaient des coquillages, l'index fouillant dans le sable après les vaguelettes. Je les rejoignis.

Nous nous regardions sans nous voir, comme cela arrive quand on veut être seul.

La queue plantée dans le sable, je réfléchissais encore, pensant à ce que je répondrais aux questions si on me les posait.

Préméditation. Folie. Inaptitude. Deuil. Regret. Orgueil... je n'arrêtais pas de penser aux mêmes choses sans arriver à me raisonner.

Il fallait que je retrouve au moins un peu de cette raison qui organise les fuites le plus longtemps possible, sachant que ça se termine tôt ou tard, dans le ruisseau si on a de la chance ou avec une balle dans le ventre si on continue d'en manquer.

Dans ces moments, on a besoin de rencontrer quelqu'un ou de revenir chez quelqu'un.

Dans le premier cas, on peut mentir et aller au bout d'une fiction qui vous sauve ou pas selon le degré de la chance qui est la vôtre.

Dans le deuxième, la télévision a diffusé l'information qui vous concerne et vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça produit chez celui ou celle qui a pourtant les moyens de vous sauver au moins pendant un temps.

Si ça vous arrive, choisissez la première solution, même si ce n'est pas une solution. C'est une possibilité.

Mais rencontrer qui quand le corps ni l'esprit ne favorisent les liaisons, amoureuses ou simplement amicales ?

Tout compte fait, c'est une femme qu'il faut trouver, et vite !

À moins que ce soit elle qui vous trouve.

Le problème, quand elle vous a trouvé, c'est de savoir pourquoi elle vous a cherché.

Au bout de dix autres jours d'errance, je me suis posé cette question et je ne pouvais pas la regarder sans lui inspirer une peur qu'elle s'efforçait de diluer pour je ne savais quelle autre raison qui avait son importance.

Elle s'appelait Anaïs.

Elle m'est tombée dessus, sans raison apparente, sauf que j'étais en chasse et que j'avais des exigences relativement à ma condition d'évadé.

Pendant plusieurs jours, j'ai évalué son importance, mettant de côté les questions de sexe, d'amour, de relation, etc.

Elle me trouvait beau.

De ma part, pas un mot sur le sujet.

Je voulais savoir si elle pouvait m'emmener loin. Quitter le pays. Ne plus avoir à répondre moi-même à des questions que plus personne ne pourrait me poser.

Même ma queue était au repos. Je ne dis pas que j'étais devenu impuissant à force de penser à autre chose, mais il fallait que j'y pense avant de me donner et prendre le risque des confidences sur l'oreiller.

Voilà où j'en étais, monsieur, pendant que la justice cherchait à me mettre la main dessus pour m'envoyer finalement pourrir au fond d'un cachot.

Elle était gentille, monsieur, à part ces moments où elle me faisait croire qu'elle avait peur de moi sans me le dire clairement, moments que j'avais du mal à vivre avec elle, craignant de retrouver la colère qui, comme vous le savez, fait partie de ma personnalité à la fois de tueur et d'homme de bien.

Comme elle était en vacances, elle me proposa de les partager avec elle.

Elle les passait depuis peu dans une petite maison au bord de la plage, ce qui en disait long sur ses moyens.

Elle avait aussi une voiture. J'ai garé celle de l'Anglais sous les arbres, n'expliquant rien parce qu'elle ne me demandait rien.

Rien non plus à propos de ma nature clairement espagnole.

Je ne parlais même pas l'anglais à cette époque. À peine le français qui était sa langue si j'avais bien compris.

Elle m'installa elle-même dans son nid, soucieuse de savoir ce que je mangeais et buvais et si j'utilisais des accessoires en amour.

Elle lisait de la poésie pour ne pas avoir à ouvrir les livres à une page précise comme on s'enquiert de l'heure qu'il est.

Elle s'abandonnait avec la même virtuosité dans la mer ou dans le lit.

Nageuse et amoureuse, elle ne se souhaitait pas d'autres natures.

Mais je demeurais secret comme une tombe qui ne dit rien d'autre que ce qui est écrit sur sa pierre.

Je finis par oublier qu'elle-même n'avait pas répondu à la question de savoir pourquoi elle m'avait cherché et comment elle savait que j'étais cet homme en particulier.

Cette négligence de la part d'un criminel en fuite s'explique par le fait que j'étais obsédé par la fuite elle-même, ses conditions et son objectif encore inconnu.

Où m'emmènerait-elle si elle m'emmenait quelque part ?

Je n'oubliais pas que de toute façon elle ne faisait pas partie de mon projet qui consistait à m'approcher le plus près possible de la femme de l'homme que j'avais envoyé au diable avec sa malchance.

Nous irions en France, au-delà des Pyrénées.

Je l'abandonnerais sans doute. Elle ne me chercherait pas.

J'étais dans la bonne direction. Avec assez de fric pour penser à moi et quelqu'un pour justifier mes voyages.

Ce fut sans doute par pure perversité que j'abandonnai la voiture de l'Anglais quand nous quittâmes les lieux à la date prévue par elle.

Les vacances se terminaient dans la morosité.

Je n'avais fait aucun effort pour qu'il en fût autrement, l'essentiel étant de passer les Pyrénées en compagnie d'une amie qui ne posait pas de questions.

Certes, elle ne répondait pas aux miennes. J'aurais mieux fait de les lui poser sans ménager sa tranquillité.

Je vous ai aperçu une première fois, monsieur, dans cet hôtel, peu avant la frontière, où elle avait choisi de reprendre, disait-elle, l'élan qui la ramenait chez elle comme si rien ne s'était passé.

Elle était triste ou feignait de l'être.

Je consultais souvent la carte, passant du temps à ouvrir et refermer la boîte à gants et à déplier cette surface où j'avais repéré les lieux de ma destination, ce qui ne la concernait pas.

Nous nous étions arrêtés dans cet hôtel pour nous coucher ensemble une dernière fois et j'étais effectivement couché, seul dans le lit, quand j'ai entendu, monsieur, votre voix pour la première fois. Vous répondiez à ses questions. Ou l'inverse.

Je me suis levé pour vous épier. Vous vous connaissiez. À travers un rideau, j'ai bien compris que votre conversation ne venait pas de commencer. J'ai haussé les épaules et je suis retourné me coucher, m'endormant presque aussitôt.

Elle m'a réveillé au milieu de la nuit. Elle se glissait doucement dans le lit. Je n'ai rien dit. Je n'avais rien à dire. On se quittait le lendemain. Vous me paraissiez trop âgé pour elle. Je n'y ai pas pensé longtemps.

Le lendemain matin, elle vous a salué discrètement dans le hall de l'hôtel. Je vous ai trouvé passablement ordinaire. Vous portiez ce même costume gris qui vous donne un air de professeur.

Je la quittais dans une heure environ, selon mes calculs.

Il pleuvait à la frontière.

Puis la route s'ensoleilla et la vitesse nous grisa. Elle retrouvait des parfums.

Mais sa joie était feinte.

Ses yeux trahissaient un complot dont je ne savais rien. Je ne pouvais pas savoir non plus que vous nous suiviez, vous et votre bras droit.

Elle me déposa sans plus de mystère, me conseilla les routes de montagnes qu'elle connaissait un peu et disparut sur l'autoroute, à jamais croyais-je.

C'est dans ces conditions que j'arrivais à Castelpu. D'emblée, je prétextais une maladie chronique. On me conseilla l'hôtel tranquille où je me suis fixé depuis.

Il y avait de la boue chaude quelque part, mais je n'y allais jamais.

Je ne buvais pas non plus de cette eau.

Je me contentais de visiter mon médecin une fois par semaine pour mes injections.

À la fin de l'hiver, j'ai enfin réussi à approcher Gisèle de Vermort pour les raisons que vous savez.

Vous ne pouvez pas les ignorer puisque je vous ai tout expliqué en détail.

Elle m'a reconnu, ce qui est étrange. Plus inquiétant est le rapport qu'elle m'a imposé. Elle est distante et proche à la fois. Distante parce qu'elle s'éloigne du sujet et proche parce qu'elle ne semble pas m'en vouloir.

Même Aliz ne se recueille jamais devant la tombe de son père.

Vous connaissez la tombe ?

Je passe devant sans m'arrêter.

Dire que je suis l'auteur de cette mort et qu'elle ne m'a conduit que jusqu'ici où j'ai le sentiment de n'avoir rien à faire.

La Fête du printemps s'annonça par un bouquet de feu d'artifice qui éclaira la fenêtre de ma chambre pendant quelques minutes que je vécus en effet comme un jour nouveau. Il était minuit.

Je vous ai alors revu, l'espace d'une lueur métallique qui se déposait lentement sur la cime des ormes.

La fleur que vous respiriez venait de quitter les bras chargés d'une jeune fille que j'ai cru nue alors qu'elle apparaissait dans des voiles.

Dans votre dos, Anaïs avait ce sourire inexplicable qui annonce sa tristesse.

Gisèle de Vermort accepta elle aussi une fleur et la donna à son enfant qui se dressait sur ses petits pieds roses sans toutefois s'agiter.

Votre sbire fumait la pipe.

J'ai compris que je m'étais fourré dans un autre piège.

J'ai mesuré cette attente, le long hiver que je venais de passer à me demander comment je prendrais plaisir à tuer Gisèle de Vermort sans autre bénéfice qu'une jouissance dont la nature restait à définir.

J'ai compris qu'Anaïs m'avait aidé à fuir la justice de mon pays que pour me livrer à la justice des Vermort.

Vous étiez le maître d'œuvre de cette forme de procès qui dépassait mon imagination alors même que j'en percevais les modalités.

Mais pourquoi n'éprouviez-vous plus la nécessité de cacher votre jeu ?

Pourquoi vous donner en spectacle devant ma fenêtre sous les feux d'artifice d'une fête que vous renouveliez avec les gens de votre race ?

Quel sort me réserviez-vous ?

Je descendis.

Dans le hall, quelques curistes avaient troqué leur timbale contre un verre.

Leur regard vitreux témoignait du désir.

Je me laissai caresser au passage par une main hideuse.

Quand je sortis enfin, la fumée irrita mes yeux et je dus accepter le mouchoir d'une compagne qui regrettait sans pudeur de ne pas me voir plus souvent.

Le char fleuri s'éloignait, emportant son bouquet de bras et de jambes nus.

Par terre, fleurissaient les pétales qu'il me suffisait de piétiner pour vous rejoindre et vous demander de vous expliquer.

Quel vertige ! Et quelle phobie !

Je voulais m'effondrer enfin dans vos bras, les vôtres, ceux d'Anaïs ou de Gisèle, même ceux d'Aliz me parurent infiniment reposants.

Mais Agnès (la maîtresse d'école) m'enveloppa dans les voiles de la nymphe qu'elle jouait pour clore le défilé.

Elle m'entraîna loin de tout.

— Tu me dois une explication ! grognait-elle.

Nous chutâmes ensemble derrière les fagots d'un bûcher où des enfants excités remplissaient de paille une vieille salopette surmontée d'une baudruche au cri horriblement symbolisé par un cercle tracé au doigt.

— Tu ne dis jamais rien, fit-elle en m'embrassant.

Elle secouait ma queue sans ménagement.

— Le bruit court que tu n'es plus capable de faire l'amour à une femme !
Le feras-tu à l'homme que je suis devenu pour toi, *caracol* !

Quel plaisir soudain !

Je compris qu'il ne pouvait plus être complet sans la mort.

J'ai désiré cette mort pendant que ma queue explorait les tréfonds de mon âme.

Je réfléchissais en les râles.

Elle devait m'accompagner au fond de cet enfer nouveau pour moi.

Je lui dis même que je l'aimais, ce qui intensifia ses efforts pour m'arracher le plaisir.

Elle voulait rire en même temps.

Et je me gardais bien de la faire souffrir, car alors elle eût douté de mes intentions et interrompu ses propres recherches.

Poussant sur mes jambes, je l'entraînais sous le bûcher. La paille nous fit tousser. Nous nous amusions aussi.

Elle ne devait pas cesser sa caresse et je ne devais à aucun prix lui donner ce qu'elle voulait.

Je l'étranglai en moins d'une minute. Je n'avais pas joui. Sa main se dénoua d'un coup.

Puis, au bord de l'orgasme, je sortis du bûcher pour me glisser dans l'ombre des tréteaux qui le jouxtaient.

Au-dessus de moi, les jambes trépignaient en attendant la fin du feu d'artifice.

Je ne vous voyais plus, monsieur. Vous aviez disparu dans la foule, vous et vos compagnes. Il est vrai que je ne me souciais plus de vous.

Je retenais la mort, serrant aussi fort que je pouvais cette queue qui revenait au monde pour me donner des preuves d'existence et non plus de vie ordinaire.

Une dernière fusée éclata, coulures d'or qui retombèrent si lentement que je crus en finir avant d'avoir atteint le sommet de mon art.

Enfin, les enfants balancèrent des brandons sur le bûcher.

Il s'embrasa d'un coup.

Le pantin qu'ils avaient confectionné illumina un instant leurs visages joyeux et émerveillés.

Mon cerveau s'embrouilla.

Puis, au moment où le corps noir et rouge d'Agnès monta enfin au-dessus des flammes, comme s'il cherchait à s'en dépêtrer, je me livrai sans retenue au plus formidable orgasme que j'avais jamais imaginé.

Le monde sombra avec moi.

J'entendis à peine les cris.

Le corps était debout et une flamme s'étirait au-dessus de ce qui n'était plus une tête.

Ses bras s'agitèrent pendant que sa chair pétillait, éclatant même en dure cloques de graisse qui s'enflammaient comme des têtes d'allumette.

Je retombai moi-même lourdement sur le sol, vaincu par un épuisement total en même temps que par une lassitude qui m'arracha un cri de terreur.

Les pompiers, appelés à la rescousse, inondèrent le bûcher qui s'éteignit rapidement.

Le corps parut se scinder.

La foule avait reculé sous les lampions, laissant tout le champ à une scène dévastée par les flaques d'eau et les braises encore sautillantes.

J'applaudis enfin, sortant de sous les tréteaux, la queue encore agitée de spasmes, couvert de cendres froides et de confetti multicolores.

Le personnel de l'hôtel courait dans tous les sens, proposant des couvertures et des verres d'eau.

Il était temps pour moi de quitter les lieux.

Ayant remplacé heureusement la colère par le plaisir, j'étais encore allé trop loin et je ne tenais toujours pas à payer pour mes crimes, deux à cette date.

Comme il n'était pas question de retourner à l'hôtel où vous ne manqueriez pas, monsieur, de me poser des questions, je me débarrassai de mes vêtements et c'est entièrement nu que j'entrepris de traverser une forêt dont je ne connaissais que les abords romantiques.

Ainsi, monsieur, après avoir vécu la tragédie somme toute assez ordinaire de l'homme qui en tue un autre (je fais abstraction de l'erreur de cible), j'ai vécu l'histoire extraordinaire du même homme autour de qui le monde est devenu fou.

L'eau d'une rivière me parut assez propre et tempérée pour que je m'y baignasse. L'odeur du bûcher avait envahi jusqu'à mon esprit.

Je raconterai peut-être plus tard comment je suis arrivé en Amérique. Il faudra m'en donner le prétexte.

ROG III

Vous voilà de nouveau, monsieur.

Vous êtes venu troubler plus de dix ans d'une existence paisible consacrée à un travail utile et reconnu.

Je n'ai plus assassiné depuis que je vous ai quitté, vous laissant, vous et vos sinistres compagnes, dans cet endroit médiocre où j'ai, certes, connu un plaisir qu'il ne m'a plus été donné de revivre, mais dont je me passe aisément, ce qui fait de moi un honnête homme.

Or, vous vous êtes remis sur ma trace, je ne sais comment d'ailleurs. Vous nous parlerez peut-être prochainement de votre enquête, je n'en doute pas.

Le problème, monsieur, c'est que je n'ai pas l'intention de me laisser faire et que le procès s'annonce mal pour vous et celles qui prétendent faire le deuil d'un homme qui n'a jamais eu une telle importance à leurs yeux.

Vous ne pensez tout de même pas que je vais accepter de conclure toute mon existence, et particulièrement ces dernières années passées dans ce beau pays américain, par une condamnation dont le principe serait de m'ôter la vie qui est, je ne vous l'apprends pas, le bien auquel je tiens le plus et le plus strictement.

Passées les noires tragédies du désert andalou et les folies gothiques du terroir médiéval, j'ai suffisamment apprécié ma nouvelle existence pour désirer la continuer sans avoir à me soumettre à vos prérogatives.

J'ai tué par pure colère, mais avouez, monsieur, qu'il y avait de quoi. J'ai aussi tué par plaisir, mais l'ambiance ne s'y prêtait-elle pas ?

Je n'ai plus tué depuis.

Est-ce à dire que la colère m'est passée ?

Il doit bien en rester quelque chose, mais je n'ai pas la nostalgie de cette existence maintenant lointaine et floue.

Ai-je renoncé au plaisir extrême comme je ne l'ai connu qu'une seule fois ?

Justement, monsieur, il s'agit là d'un plaisir unique et j'ai bien conscience que, si je m'avisais de chercher à le renouveler, il ne se reproduirait évidemment pas.

Le plaisir, comme vous dites, je le connais encore et je m'en satisfais pleinement.

Ce qui n'a pas changé en moi, c'est mon exigence de vivre éternellement sans jamais connaître l'horreur de la mort, qu'elle me frappe par hasard, suite à un lent déclin ou autrement.

Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je vais mourir un jour et je me demande si cet état somme toute extraordinaire n'est pas la cause que je demeure très probablement un assassin en puissance.

J'ai déjà évoqué devant vous un troisième assassinat commis par nécessité, ce qui ne manque pas de m'étonner, car je suis un rêveur.

Il faut que je vous raconte cela.

Le style a changé, monsieur, car nous sommes en Amérique et ici, monsieur, je ne connais pas la colère ni ne recherche à n'importe quel prix cet état du plaisir qui me condamna à assassiner un corps mieux fait pour l'amour et ses contingences.

Pauvre Agnès ! Elle eût mieux fait de ne pas m'inspirer un tel crime ou de me procurer son objet réel. Elle eût été encore de ce monde et je l'aurais peut-être épousée.

Pauvre monsieur de Vermort aussi, qui n'eut que le tort de ressembler physiquement à celui que je daignais envoyer au ciel pour qu'il n'en revînt jamais et n'eût plus d'autorité sur celle qui provoquait en moi des désirs d'ailleurs annonciateurs de ce qu'allait devenir mon plaisir une fois assumé tout ce qui devait le précéder pour le faire exister enfin.

Après la mort étonnante d'Agnès, je vous ai échappé et cette fois il n'y eut aucune Anaïs pour me conduire exactement où vous vouliez m'achever selon vos méthodes qui datent un peu, monsieur, car, dans votre saint pays qui joue à être une république, vous semblez cumuler les retards dans tous les domaines qui réussissent si bien aux Amériques, du Sud comme du Nord. Passons.

Nu et propre, parfaitement enclin à ne plus recommencer ce qui avait atteint la perfection et donc l'éternité, j'ai voyagé quelques jours dans la nature avant de me décider à revenir parmi les hommes.

Cette fois, il n'y eut pas un Anglais sur une plage, avec papiers en règle et voiture en état de marche, mais un paisible voyageur de la SNCF qui attendait son TER sur le quai d'une gare déserte.

Vu sa taille (il était de la mienne bien sûr), je n'ai pas osé l'affronter, d'autant que la nudité me mettait dans un état d'infériorité reconnu par la science.

Craignant d'arriver après le train qu'il attendait, je me suis hâté de l'assommer pour lui piquer ses biens vestimentaires et les quelques accessoires qu'il emportait avec lui pour un voyage qui me sembla, tandis que je déballais ses affaires, long et définitif.

Comme je ne le tuais pas, et que je ne lui supprimais aucune chose essentielle à sa survie, je le laissais exactement nu, à peine conscient de ce qui lui arrivait malgré lui et passablement désorienté, car il rata son train.

J'étais déjà loin.

Ce qui se passa ensuite n'a pas vraiment d'intérêt, mais pas une seule fois je ne cherchais à m'informer en regardant la télévision des chambres que j'ai occupées.

Je ne retournais pas chez moi.

Il n'en était pas question.

Mes chances de liberté étant conditionnées par les entorses que j'avais faites à la Loi, il ne me restait plus que le voyage, peut-être les voyages, car rien ne me disait que je trouverais le bon pays avant d'avoir exploré la totalité du territoire africain, les profondeurs de l'Asie et les immensités américaines.

J'ai donc voyagé, me livrant à des activités de survie, mais jamais à la prostitution ni à l'assassinat.

Je n'ai jamais été plus loin dans la violence que l'étourdissement ou, à la limite, la perte de connaissance, deux états de la conscience qui m'étaient utiles pour dépouiller mes victimes.

Avant d'être honnête et sans reproche, je ne l'ai pas été, ce qui est arrivé à bien des hommes sur cette terre et personne ne s'en offusque vraiment si j'en juge par les annales des pratiques démocratiques que j'ai pu consulter pour mes suppléments d'éducation.

De port en port, je me suis retrouvé un beau jour d'été à San Antonio du Chili et de là, j'ai croisé vers San Francisco de Californie où vous êtes venu me rejoindre dix ans plus tard pour me chercher des poux dans la tête.

Aliz avait dix de plus, les mêmes cheveux rouges et des jambes de rêve.

Comment me serais-je douté qu'il s'agissait d'elle quand j'ai entrepris de lui faire la cour ?

Le hasard faisait se rencontrer une touriste qui voulait être là et un habitant de la région qui n'allait jamais plus loin.

Comme j'avais abandonné toute velléité de violence faite aux objets du désir, j'en étais encore à chercher l'âme sœur, et comme j'avais moi aussi dix ans de plus, je n'avais plus vraiment le physique de l'emploi.

Elle me trouva donc bien entreprenant pour un type de mon âge et m'envoya paître au beau milieu d'un attroupement formé pour la circonstance, car elle prétextait des attouchements hostiles à la dignité ou à je ne sais quel critère admis en justice.

Ce qui attira un policier.

Il me demanda qui j'étais et ce que je faisais « là ».

Je le lui dis.

Il me demanda alors ce que je faisais quand je n'étais pas « là ».

Je lui dis que j'étais libraire et que je partageais ce métier lucratif avec un compagnon de route.

À sa tête, je vis qu'il m'avait mal compris et je rectifiais en disant que j'avais un associé.

Il se retourna alors vers Aliz, qui n'était encore rien pour moi puisque je ne l'avais pas reconnue.

Elle m'accusa de mauvais attouchements.

Je rétorquai que, premièrement, ce n'était en rien des attouchements, et que, deuxièmement, ils n'étaient pas si mauvais puisqu'elle n'en conservait pas les traces que prévoit la Loi.

Le policier en convint, à moins qu'elle eût mal quelque part, ce qui eût témoigné de la violence des faits.

Elle avait mal d'une manière générale et me traita de « Français ».

Ce mot, lancé comme une insulte devant un parterre choisi d'Américains, s'associa enfin à la couleur de ses cheveux et mon cerveau se mit en ébullition, ce qui me priva pendant un moment de la parole et peut-être aussi d'un regard clair comme il sied à ceux qu'on accuse sans preuves.

La rousseur, à part celle qui jonche les automnes comme en poésie, ne pouvait avoir qu'un sens pour moi et je retrouvais ma jovialité en lui parlant en français, ce qui est interdit quand un policier américain se casse la tête à essayer d'arranger les choses entre deux antagonistes.

Il secoua son doigt devant mon nez, chose que je ne conseille pas s'il s'agit du nez d'un Andalou.

Je ne tuais plus sous l'effet de la colère, c'était un fait, mais les taches de rousseur que la jeune fille agitait devant mes yeux m'inspirèrent des idées que je n'avais pas eues depuis longtemps, et on sait comment cela s'était terminé.

Pour faire taire le policier qui perdait patience et ne laissait plus parler personne, je ne pouvais pas crier « Gisèle » comme j'en avais envie (n'oubliez pas que je ne l'ai pas tuée comme j'en avais le projet). Je criai donc « Aliz », ce qui fit l'effet d'une bombe dans un pays qui en fabrique beaucoup sans en apprécier pour autant toutes les considérations.

Elle dut alors me reconnaître sans me donner un nom précis.

Mes yeux, sans doute. Ce noir qui reste une fois que je ne suis plus là.

Elle hésitait, semblait même souffrir, tenant le bras du policier comme pour l'arrêter avant qu'il ne commît une bêtise irréparable.

— Ovide ?

Elle disait mon nom en français, Ovid en anglais, mais cela n'eût pas parlé plus clairement au policier.

J'écartai les bras comme pour recevoir son petit corps rougeoyant.

Le policier s'interposa sans donner trop de force à son geste. Il avait à moitié compris, ce qui n'est déjà pas si mal pour un travailleur du secteur primaire.

— Je n'en crois pas mes yeux ! s'exclama-t-elle, traduisant aussitôt son propos, ce qui fit hocher la tête du flic.

Elle compta sur ses doigts, se trompant certainement, car j'étais resté très mythomane malgré les voyages.

Le policier compris qu'il avait fait son travail et nous attendîmes qu'il disparaisse dans une autre série avant de nous regarder de nouveau.

J'étais si heureux de la revoir que, sur le coup, je ne mesurai pas à quel point cela allait changer ma vie qui n'en avait pas besoin.

— Je suis... Américain, dis-je.

Là, je perçus dans son regard les premières évidences de son calcul en cours de résolution.

— Je suis... étudiante, dit-elle comme si elle prononçait une menace.

J'ai alors pensé à un assassinat par nécessité. Je n'avais aucune raison de la tuer. Je ne l'avais pas fait par plaisir quand j'en avais eu l'occasion. Et jamais je n'aurais assassiné une enfant sous l'effet inadmissible de la colère, moi à qui trois d'entre eux avaient été arrachés sans la moindre compassion par un employé de la Couronne qui transportait du minerai de cet or maudit à jamais.

— Aliz... pour votre père... il faut que je vous dise. J'ai été accusé à tort.

Qu'est-ce que je racontais maintenant ?

— Vous avez été accusé à tort et condamné par contumace.

Elle répétait ce qu'on lui avait dit et ne laissait paraître aucun sentiment particulier. Je dis :

— J'ai changé de vie...

— Vous vendez des livres.

— Je les aime aussi !

Elle reculait imperceptiblement. Le policier n'était pas loin.

— Je suis désolé... balbutiai-je.

Je l'étais vraiment. J'étais désolé d'être tombé sur elle par hasard, ce qui ne serait jamais arrivé au fin fond de l'Afrique ou du Missouri.

— Je vous mets en danger et vous êtes un danger pour moi.

— On peut résumer ça comme ça, Aliz.

Je réfléchissais vite et je savais que c'est le propre des tueurs. Si on se quittait « bons amis », elle détenait le pouvoir de me trahir à tout moment et je conservais celui de la détruire avant ou après qu'elle ait parlé.

Je perdais le fil de l'histoire au fur et à mesure que je me convainquais qu'elle n'était pas là par hasard. Je n'y étais pas non plus par hasard, ayant régulièrement à faire dans les parages.

Ces moments d'incertitude noire sont atroces.

Je ne savais plus comment résoudre ce qui n'était plus un problème et qui le devenait à nouveau avec une acuité démentielle.

Je suis peut-être fou après tout comme le disait ma sœur avant que le vent l'emporte et que je sois capable de mémoriser les événements cruciaux de l'enfance, les traumatiques comme les autres.

Tu ne m'échapperas pas ! pensai-je malgré moi, malgré le petit ange tout blanc qui avait pris la place du petit ange tout rouge comme dans les

publicités de la télévision à propos des non-livres qui plaisent tant à la majorité d'entre nous, les non-lecteurs.

Elle m'échappa pourtant à la faveur d'un mouvement de foule, car nous étions le 4 juillet et j'étais justement venu ici pour satisfaire mon goût pour la musique populaire.

Un défilé de majorettes nous sépara.

Il faut maintenant, monsieur, que je vous présente Frankie.

Frankie et moi sommes les gardiens d'une librairie.

« Télémaque »

J'ai voyagé pendant sept ans. Vous pouvez en déduire que Frankie et moi travaillons ensemble depuis trois ans au plus. Deux en réalité. Car avant d'être libraire à San Francisco, je me suis reposé pendant près d'un an de la fatigue des voyages.

Nous nous sommes rencontrés un soir de lecture.

Il lisait.

Il n'écrivait pas, mais il lisait, et il commentait. Il traduisait aussi. De l'espagnol. Il s'appelle Frank Chercos.

Chercos, pas si loin de Polopos.

Cette proximité géographique nous a rapprochés sur le plan amical.

C'est un Américain né en Californie. Son nom est un héritage et n'a pas le sens que le mien peut avoir.

Il traduisait des poètes, mais ne négligeait pas la narration, même la moins littéraire.

Je lisais peu. Des ouvrages techniques surtout.

Comme je lui demandais de qui il tenait son nom, je lui appris ce que j'en savais et comment mon propre père avait failli tuer un habitant de Chercos dont il (Frank) était peut-être cousin.

C'était compliqué, dit-il, et il n'y pensait en fait jamais. Sa mère était d'origine française ou canadienne, il ne le savait plus.

Il ne voulait même pas savoir pourquoi j'avais changé mon nom en devenant un citoyen américain, si je l'étais comme je le prétendais.

J'avais connu Marc Smith à Chicago.

Frank ne connaissait personne d'aussi important.

Il traînait encore à son âge. Il rencontrait rarement les gens parce qu'il avait des problèmes mentaux.

— Pas des compliqués comme dans les romans, dit-il. C'est juste que j'ai du mal à réfléchir autrement que tout seul. Sinon, ça va.

Il tirait les pointes de sa moustache, l'une après l'autre, avec une régularité d'horloge.

— J'aime pas trop ce qu'ils disent dans le slam, confia-t-il, mais j'aime bien la manière, si vous voyez ce que je veux dire. J'imagine qu'on peut dire un tas de choses qui m'intéressent même si c'est du slam.

Il ne slamait jamais. Il avait une voix de chanteur, mais ne chantait pas. Il aurait bien aimé chanter avec quelqu'un, mais...

Tout ce qu'il disait se terminait comme ça : mais... et il passait alors à un autre sujet, ce qui le rendait franchement pathétique.

Je lui confessais que j'avais beaucoup voyagé et que j'étais fatigué au point de ne plus avoir envie de rien faire.

Il trouvait ça inquiétant comme situation personnelle. Il n'aurait pas aimé être à ma place, dit-il.

Moi non plus je ne souhaitais pas le remplacer dans son rôle de pauvre type qui a encore de l'espoir. Il ne buvait pas. Rien.

Il ne connaissait personne d'aussi sympathique que moi, mais c'était sans doute parce qu'il se trompait à mon sujet (il rit, montrant des dents qui n'avaient jamais mordu personne).

Je me suis entiché de ce type. Pas sur le plan sexuel (vous connaissez mes goûts), mais parce que j'avais besoin d'un ami qui ne me fasse pas trop chier avec des opinions en tous genres sur les autres et sur les morts.

Il ne parlait que de lui et des fois de moi si je l'écoutais.

On se revoyait toujours avec le même plaisir, la même naïveté qui n'alimentait que des conversations fragiles.

C'est lui qui a trouvé le local. Dans une impasse, ce qui n'est pas vraiment une bonne idée, mais, comme il disait, ayant cette fois de la suite dans les idées, ça correspondait à ce que je pouvais honnêtement payer.

Il se chargerait du décor. Certains de ses amis avaient du goût pour ce genre de choses, la peinture des murs, les lumières et la bonne façon de présenter la marchandise.

Il me laissa acheter un stock de bouquins sans me conseiller comme il en avait terriblement envie, mais... il n'avait pas confiance dans son jugement en matière de commerce.

Voilà qui est Frankie. Un ami avec qui je travaille pour ne pas m'emmerder comme le font les rentiers de mon espèce. J'ai gagné pas mal d'argent loin d'ici. Et c'est ici que j'ai envie de le dépenser. Il ne manque qu'une femme à ce bonheur incertain comme nos conversations.

Cette femme, c'était maintenant Aliz et j'avais perdu sa trace, bordel de merde !

Ce soir-là, je suis rentré chez moi (c'était aussi chez Frankie) dans un état mental plutôt inquiétant. J'étais en colère à cause de ma stupidité, grognant son nom (Aliz) sans expliquer une seule fois de quoi je parlais. Frank a éteint la télé et il est sorti. Il valait mieux.

Comment la retrouver ? Ce n'était peut-être même pas la question si c'était elle qui m'avait retrouvé. Et comment s'y était-elle pris ?

Je ne pouvais pas penser à tant de questions à la fois. Le mieux était de laisser passer la colère et d'aller écouter Frank qui déclamait des poèmes dans la librairie devant une poignée d'illuminés qui pensaient avoir compris ce que la science est incapable d'expliquer.

Je ne suis pas vraiment ami avec les mystiques. En principe, je leur vends des bouquins et j'écoute leurs salades sans broncher.

Je suis sorti moi aussi. N'allez pas croire, monsieur, que le « hasard » romanesque va faire en sorte que je tombe nez à nez avec Aliz. Ce serait trop facile, pour vous comme pour moi. Dans la vraie vie, les ennuis ne commencent pas comme ça. Pour moi, ils prenaient l'allure d'un tas et ça commençait clairement par l'idée que je pouvais raisonnablement me faire de ce qui allait réellement arriver parce qu'Aliz reviendrait, seule ou accompagnée.

N'avais-je pas une dette envers les hommes et particulièrement envers cette famille que j'avais étêtée ?

Une fille orpheline à cause de moi. Elle ne m'avait même pas donné des nouvelles de sa mère. Que s'était imaginé la population de Castelpu à propos du brûlement de la pauvre Agnès qui n'était plus là pour me donner encore la preuve que le plaisir a des limites qu'on ne franchit qu'une fois si on ne veut pas devenir fou ?

Frank essayait d'émouvoir un parterre de latinos avec la poésie de Cernuda. Le soir, si le temps s'y prêtait, on installait le petit théâtre de Frank sur le trottoir devant la librairie. Ça n'attirait que les voisins. Il fallait donc se renouveler souvent, ce que Frank s'évertuait à faire avec une obstination que je croyais enfantine parce que je n'avais connu de pareils sentiments que dans mon enfance. À Polopos...

— Parle-leur de Polopos, dit Frank. De Chercos aussi.

Ça pouvait les passionner plus que la poésie de la génération de 27. Mais je vous ai alors vu pour la troisième fois de ma vie, monsieur. Vous entriez à peine dans l'impasse, suivi de votre parasite articulé, et tenant le bras de la rayonnante Aliz dont l'apparence gothique détonnait dans ce concert de matité. Exactement comme à Polopos, sa chevelure rouge dans nos mains noires et la fontaine où ses éphélides titillaient nos regards.

Mais pas de MIB dans l'ombre. L'aristocratique Aliz tenait à sa justice.

Évidemment, Frank tomba tout de suite amoureux d'elle.

Sa gorge se noua en plein Grenade d'Alberti.

Toutes les têtes pivotèrent dans la même direction, celle d'Aliz qui me saluait de sa petite main blanche. Son visage était simplement calme.

Frank descendit de la chaise qui lui servait de tréteaux. Il se précipita dans les marges de son petit théâtre pour en trouver une autre digne des petites fesses de la belle Aliz. Elle accepta l'offrande et se posa. Il gloussait en revenant à son micro.

Elle ne me regardait plus. Sans doute venait-elle de découvrir mon point faible, cet ami qu'elle venait de décider de m'arracher pour m'ouvrir toute

grandes les portes d'un enfer imaginaire peut-être, mais aussi réel que ses promesses d'extase.

— *Nous n'irons plus au bois... !*

Vous, monsieur, n'aviez pas cessé de me regarder, un peu en dessous du menton, ce qui me rendait vulnérable. Je ne vous avais jamais adressé la parole. Il était peut-être temps de le faire. À qui l'initiative de cet acte presque surnaturel en ce qui me concernait ?

Vous aviez l'air d'une gravure de roman d'épouvante.

Et votre valet ne me rassurait pas non plus.

Vous demeurâtes tous deux debout de chaque côté d'Aliz qui était assise le plus près possible de Frank, les genoux fermement joints comme il convient à une jeune femme de cette qualité. Frank était myope et refusait de corriger ce défaut.

Ma colère semblait s'être diluée dans cette abondance de détails.

Je songeais encore vaguement au plaisir, mais sans lui accorder toute l'importance que la sournoise Aliz voulait m'inspirer ou me communiquer.

Une érection incomplète la gratifia et je ne m'en cachai pas.

Frank acheva une *Invocación* dans un gloussement. Le public se leva sans précipitation. Aliz aussi se leva, mais Frank lui avait offert sa main et elle le remerciait dans des termes que je ne pus intercepter.

La rue se vida lentement. J'éteignis.

Frank parlait à Aliz. Je voulais lui dire qu'elle ne tiendrait pas ses promesses, car ce n'était qu'une enfant. Elle ne détenait qu'une partie de la vérité, tout le reste étant alors, du temps où cela arriva, intraduisible et de toute façon incompréhensible.

Mais Frank promettait lui aussi et elle acceptait de recevoir ces promesses quand elles se réaliseraient. Je n'osais, monsieur, vous approcher d'aussi près. Vous demeuriez impassible.

Ce fut votre chien qui rompit le silence :

— Nous pourrions peut-être en parler ce soir, je pense, dit-il d'une voix que je ne vous connaissais pas.

— Certes, fîtes-vous.

Frank ne s'étonna pas. Il guinchait déjà. Aliz lui tourna le dos cependant, pour me faire face :

— Je suppose que votre petit copain n'est pas au courant, dit-elle pour ne pas ménager la sensibilité de Frank qui entraînait dans le doute avec ses moyens habituels, la langue pointée hors d'une bouche qui ne dirait plus rien d'important à part :

— Que se passe-t-il, Rog ?

Aliz plissa les yeux.

— Rog ? dit-elle. Qui est Rog ?

— Qui est Frank ?

Allions nous régler ce vieux différend familial dans une obscure impasse de San Francisco ? Vous n'aviez pas, monsieur, l'air de facilement vous prêter aux bagarres de rue. Frank, oui. Et malgré tout le respect que lui inspirait Aliz dont il ne voyait plus que le dos.

— Certes non, dites-vous. Mais je ne vous conseille pas de vous échapper encore une fois, monsieur Russel, Roger Russel comme l'indique votre nouvel état civil. C'est bien ce que vous vouliez dire, monsieur Chercos ?

— Il n'a rien dit et vous allez la fermer !

Frank aurait parfaitement accepté que je vous brise le nez, monsieur, mais c'est Aliz que je tenais dans mes bras et le revolver que je pressais sur sa tempe n'était pas en bois.

— C'est incroyable ! fit Frank.

Ça l'était. D'autant que vous aviez tiré le fer de votre canne, monsieur, et que vous brandissiez cet objet malgré les conseils de prudence que vous prodiguait votre chienchien en peluche.

— Rog ! Tu es fou ! disait Frank avec une nuance d'amusement.

Il savait bien que je ne l'étais pas, sinon je lui aurais raconté tous mes voyages et ce qui les avait motivés.

— Nous ne vous livrerons pas à la police, si c'est ce que vous craignez, déclara votre toutou.

— Je suis l'exécuteur de la famille de Vermort, dites-vous sur le même ton, et vous ne m'empêcherez pas d'accomplir ma tâche.

Vous me menaciez avec votre pointe. Elle était assez passablement destinée à me traverser le cœur, mais le 38 que j'étreignais n'était pas un jouet de l'ancien temps.

— Vous êtes complètement dingue ! dit Aliz rageusement.

— Vous ne prétendez tout de même l'exécuter à mort avec ce... cette... bredouilla Frank.

Il secoua son doigt pour jouer à l'épée. Il s'amusait de plus en plus.

— C'est quoi, cette histoire, Rog ?

— Un remake du *Procès*, Frank !

— Sans blague !

— Je t'en prie ! Ne t'en mêle pas !

Il finirait par faire un pas de trop pour aller chercher les flics qui n'y comprendraient pas grand-chose non plus.

— Allez, mec, vous dis-je. Remettez votre lame dans son étui et parlons sérieusement.

Vous ne paraissiez pas convaincu par le pouvoir que j'exerçais pourtant clairement sur votre protégée. Frank se sentit réellement menacé. Il recula,

moins amusé par la situation et plus incertain quant à l'issue de cette rencontre complètement inattendue en ce qui le concernait.

Nous n'allions pas rester toute la nuit dans ces dispositions. J'avais un avantage sur vous, mais Frank finirait par commettre une erreur et je me retrouverais dans un pétrin inextricable. Je le sentais.

— On voit de tout en Amérique, dit Frank qui avait encore envie de rigoler, même des vieux Français qui n'ont pas besoin de la justice constitutionnelle pour régler leurs affaires de famille. Mais bon sang, Rog, qu'est-ce que tu fous dans cette galère ?

— J'ai assez de balles là-dedans pour vous envoyer tous ad patres, ricanai-je comme si c'était le moment de faire de l'humour. Un moment, j'ai cru que vous étiez un exécuteur testamentaire, monsieur.

— Ce n'est pas le cas.

— Vous êtes sûr que le FBI n'est pas dans le coup ? Si je ne vous descends pas tous les trois, il sera bien mis au courant à un moment ou à un autre de cette foutue histoire, non ?

— Vous oubliez Gisèle.

— Elle est vivante !

Gisèle vivait. Dix ans de plus ne l'avaient pas détruite comme je le pensais. Ce n'était pas une question d'âge, mais de poids à supporter sur des épaules forcément fragiles puisqu'elles appartenaient à une femme.

— Vous devriez venir avec nous, dites-vous, qu'on en finisse !

— Nous avons votre billet, précisa le cleps.

— Ah ! Oui ?

Je n'en revenais pas. Ces gens-là méritaient certainement de vivre au-dessus des autres. Je leur reconnaissais au moins ce droit.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Rog ? dit Frank.

Il ne s'amusait plus autant. Il commençait à paniquer. Oui, c'était un vrai flingue et j'avais l'intention de m'en servir. J'en aurais presque oublié Aliz qui se tenait raide comme un piquet dans mon bras replié.

— Je vous exterminerai tous, dis-je. Je n'aurai pas assez d'une vie, mais ça m'occupera ! Je ne risque pas de m'emmerder.

— Tu déconnes, Rog ? Ces messieurs-dames veulent sans doute qu'on s'arrange autrement...

— Tire-toi, Frank ! C'est pas ton affaire !

— Il se tire pas, dit le chien. Pas tant que vous n'aurez pas rendu sa liberté et son honneur à cette dame.

Frank jubilait :

— Liberté et honneur ? Ils veulent dire, Rog, qu'il te feront la peau dès que tu l'auras lâchée !

— C'est bien ce que je pense, Frank ! Tirons-nous !

— Et la librairie ?

Il était désespéré, Frank, comme il ne l'avait jamais été, mais il croyait encore en moi. Il avait foi dans mes voyages, n'ayant jamais mis en doute un seul de mes récits, et je ne lui avais pas tout raconté, loin de là !

— Je les flingue et on emporte la dame, voilà ce qu'on va faire, Frank.

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça maintenant que vous êtes mort, monsieur. Ça doit me faire du bien quelque part, comme on dit. Je n'avais tiré que deux coups, et vous êtes tombés en même temps, la tête fracassée, sans un cri de révolte ou d'angoisse.

Une première fois pour soulager ma colère. La seconde par plaisir. Et la troisième par nécessité.

Je vous ai tué, comme vous le voyez, par pure nécessité. Sans colère pour expliquer le geste et loin d'y avoir pris plaisir. Votre chien est mort en même temps que vous pour la même raison nécessaire. Je n'y peux rien changer. Il était votre ombre.

Maintenant que je suis seul à parler et que plus personne ne m'écoute, il ne me reste plus qu'à conclure cette histoire en vous racontant ce qui s'est finalement passé.

Frank conduisait, complètement excité par ce qui venait de se passer. À le croire, jamais il n'avait participé à un assassinat. Qu'est-ce qu'on allait faire de la fille ? C'était dingue comme histoire !

La route était déserte. Il la connaissait pour d'autres raisons moins ambiguës. Aliz se taisait. Elle ne tremblait pas, ni ne suait. J'entendais à peine sa respiration.

La nuit nous cernait. Je n'allais tout de même pas mouiller ma petite culotte en présence d'une fille qui aurait pu être la mienne. Sa jambe était prisonnière des miennes et je reluquais l'autre, nue jusqu'à mi-cuisse, laissant apparaître ce qui ressemblait à une jarretelle, un de ces objets secrets qu'on aperçoit furtivement au fond des armoires quand on n'a pas encore l'âge de les renifler.

Frank s'inquiétait pour Aliz parce que, disait-il, il ne la connaissait pas. Il fallait que je lui raconte tout, ânonnait-il. Ça lui paraissait étonnamment véridique, sauf que la fille demeurait un mystère pour lui. Il calculait son âge et se demandait ce qu'une gosse de dix ans pouvait bien fabriquer dans une histoire aussi sordidement ficelée. En fait, il n'y croyait toujours pas et me prenait encore pour le roi de la fiction. Tout ça parce qu'Aliz ne donnait aucun signe de peur. La garce ! Je l'avais connue moins femme.

J'espérais qu'il savait où il nous emmenait, loin de la civilisation et de ses contraintes liberticides.

— Tu ne la tueras pas, Rog ! Pas cette fille.

— Sans colère, sans perspective de plaisir et sans réelle nécessité, ça va être difficile en effet. Je vais peut-être l'épouser, Frank !

— Tu charries, Rog !

Elle ne desserrait pas les mâchoires. Pas une odeur, à part le fruité de son shampoing. Elle était douce et presque molle. Le genre de truc dont il faut se méfier parce qu'on a toujours tendance à relâcher l'attention quand plus rien ne résiste. Mais elle était plus dangereuse qu'un mort et je le savais. Le genre de truc que Frank ignore totalement. D'ailleurs, sans la librairie, qu'est-ce qu'il représentait pour moi maintenant ? Un fils comme celui que mon père avait voulu déshériter quand j'étais devenu clerc de notaire.

— Et Anaïs ? demandai-je.

— Anaïs ? fit Frank.

Il connaissait une Anaïs, mais c'était une transsexuelle.

— Tu charries ou quoi ? riait-il.

Aliz se taisait obstinément. C'était ce genre de garce qui vous le coupe si vous lui donnez votre truc à sucer. Voilà ce qu'elle était devenue. On devient tous quelque chose de contradictoire avec ce qu'on a été. Moi notaire, alors que le gosse que j'avais été ne savait même pas qu'on pouvait posséder quelque chose. Elle, castratrice alors que la petite fille que j'avais connue connaissait des ravissements sans fin rien qu'à la vision d'une queue à l'état de repos, ne l'ayant jamais observée devant le spectacle de l'érection que j'étais bien incapable de lui offrir.

— Qu'est-ce que tu dis, Rog ?

— Je dis que ça fait chier !

Il faisait froid maintenant. Je remontais la vitre. Allait-elle se mettre à suer, au moins un peu ? Il y avait un bleu à l'endroit où j'avais appuyé le canon de mon 38. Pas une plainte, rien. La haine peut-être. Qui sait ? On est en Amérique.

— T'en feras quoi si tu l'épouses, mec ?

Je n'en savais rien. Chaque fois que j'avais épousé quelqu'un (mais ça, Frank n'en savait rien), ça s'était terminé par une guerre et j'avais comme qui dirait été le seul à prendre une balle dans la peau. Ce n'était pas ce genre de réalité qui pouvait faire marrer Frank.

— Je lui ferai des enfants, mecs ! Qu'elle le veuille ou pas.

Ça c'est marrant pour Frank. Il riait alors qu'il était amoureux d'elle. J'aurais dû me méfier de cet amour. Elle ne disait plus rien et se laissait emporter uniquement parce qu'elle comptait sur cet amour.

On finit toujours par comploter contre moi. Si je comptais bien moi aussi, ça ferait quatre cadavres par nécessité. Sans colère et sans plaisir, deux états qui n'avait coûté que deux vies à l'humanité. Avec la nécessité, on en était déjà à quatre. Et ça ne faisait que commencer. Comment je m'étais débrouillé pour ne tuer personne pendant sept ans de voyages autour du monde ? Personne non plus depuis. Et voilà que j'en ajoute quatre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Bien sûr, avec Gisèle, ce ne serait pas par nécessité. Pour l'occasion, je m'offrirais une petite tranche de plaisir, sans doute rien à côté de ce qu'Agnès m'avait donné, mais du plaisir, ça oui ! Je ne m'en priverais pas.

Anaïs serait une bonne conclusion à cette aventure. Je l'emporterais autour du monde. J'ai été heureux avec elle, souvenez-vous. Mais avant, il faudrait que je lui arrache la langue !

Je ris, monsieur, alors que vous êtes mort et bien mort. Ce n'est pas le genre de choses auxquelles je pense en premier en présence des morts. Mais, que voulez-vous, j'ironise parce que je sais bien que je n'ai plus le choix. Il va bien falloir à un moment ou à un autre que je me fiche une balle dans la tête.

Je me rends compte d'ailleurs que je n'ai pas emporté de munition. Il reste quatre balles dans le barillet. Moins deux pour mes tourtereaux. Ça ne pèsera pas lourd si je dois me battre. Avec qui ?

Je ne pouvais même pas enculer cette gamine pour retrouver mon calme légendaire. Frank n'aurait pas apprécié. Il n'aurait pas aimé non plus que je zyeute si jamais ça lui prenait en cours de route, mais ce n'est pas le mec à forcer les filles. Je ne le connais pas sous ce jour-là et il n'a pas idée de ce que je peux entreprendre dans les moments de panique. Il ne sait rien de la peur, à part les babioles de l'enfance et quelques brouilles au moment de payer le loyer.

Frank proposa un quart d'heure de repos dans un coin tranquille. Il en connaissait un. C'était tellement tranquille que je pouvais continuer de résoudre mon problème par le vide. Mais on fait comment pour tuer un ami ? Une garce, je ne dis pas, mais un ami qui aurait pu être mon fils alors que si elle avait été ma fille, je ne lui aurais même pas donné un mari. Des enfants encore moins. Frank me taquina sur le sujet. Si je le ratais, il était assez naïf pour me demander des explications. Il n'y croirait pas.

— Voilà ce qu'on va faire, proposa-t-il. Je roule sans vous jusqu'à la prochaine station service, j'achète de quoi bouffer et de quoi boire, et tout ce que vous voulez, j'en profite pour faire le plein et je suis de retour dans moins d'une heure. OK, Rog ?

Il ne demandait rien à la fille, mais je voyais bien qu'il cherchait son approbation. Elle n'avait peut-être pas envie de rester seule avec moi.

— Avec qui elle resterait seule si tu t'en vas ?

La voiture disparut dans le premier virage. Je ne voyais plus le visage d'Aliz. Frank ne reviendrait pas. Il nous avait amenés assez loin, Aliz et moi, pour qu'on règle nos affaires en tête à tête. Vu la manière dont j'avais l'intention de les régler, ça ne durerait pas assez longtemps pour qu'il se retrouve entre les mains de la police et qu'il confesse sans douleur tout ce qu'il savait. Ça me laissait plus de deux heures. Pas bête, le Frank. Non seulement il échappait à la mort, mais il essayait de me sauver au moins un peu. Et je n'avais vraiment pas envie de disparaître une fois de plus. Pour faire quoi ? Voyager ? Vous ne savez rien de mes voyages !

FRANK I

Avant d'être libraire, j'étais flic. J'ai rempli après la disparition de Roger Russel, mon associé. Je voulais savoir, mais c'est pas comme ça qu'on redevient flic. Il a fallu l'intervention de mon papa pour qu'on m'associe à l'enquête. Rog n'aurait pas aimé ça (le piston).

J'ai donc pu écouter la bande dont vous venez de lire la transcription fidèle. Je sais que c'est pas une bonne manière de commencer une histoire, mais je voulais pas vous la raconter sans porter à votre connaissance cette première pièce à conviction. Pour moi, en tout cas, c'est la première.

Vous avez lu ? Il vous manque que la voix de Roger. Je vous jure que vous ratez quelque chose, mais le procureur a promis de me tirer les oreilles si je franchis cette limite qui paraît-il ne doit pas l'être avant le procès.

En fait, je suis revenu avec les flics. Je voulais sauver la fille. Elle m'avait tapé dans l'œil. Mais ce n'était pas la seule raison. Et elle le savait. Elle avait réussi à ne pas en parler pendant tout le trajet. Je n'en ramena pas large. Rog, quand il est en colère, faut garer son cul. Il nous aurait tués s'il avait su. Il m'aurait tué un bon mois avant cette escapade au milieu de nulle part. Ça faisait plus d'un mois qu'on se connaissait, la maman d'Aliz et moi. C'est ce type qui est venu le premier.

Il est pas venu comme ça, juste pour se renseigner. Je l'avais rencardé avant. Mais il vaut peut-être mieux que je commence par le début, sinon je vais encore m'embrouiller. Ça va déjà assez mal comme ça, les amis !

Rog et moi on fait les cons depuis deux ans. Je veux dire que la librairie n'est pas exactement un endroit où ranger des livres honnêtes comme ceux que vous avez l'habitude de lire. Des livres malhonnêtes non plus d'ailleurs. J'étais pas, et je le suis toujours pas, vraiment renseigné sur les activités interlopes de Rog qui m'avait seulement mis à moitié au parfum. Et encore. Ce qui rapporte de nos jours, comme par le passé, c'est d'abord tout ce qui tourne autour du trafic d'êtres humains. Ça a toujours été plus rentable que les chevaux ou n'importe quel genre d'animaux domestiques ou sauvages. Rog avait appris le métier pendant ses voyages. C'est comme ça qu'il appelait les allers et retours qu'il faisait d'un endroit à l'autre de ce foutu monde que j'ai pas le bonheur de connaître aussi bien que lui.

Ah ! J'en ai mal rien que d'en parler ! Oui, oui. dans le micro, monsieur.

J'avais pas trop fait le con jusque-là. Je suis un fils à papa, mais du genre que papa il aurait préféré en avoir un autre pas aussi ressemblant.

OK. Vous connaissez déjà tous ces détails. Je m'en tiens aux faits, monsieur. Rien que les faits que vous connaissez pas.

Bref, j'allais pas trop mal et je me conduisais assez bien, sauf selon papa qui avait une autre vision de ce que doit faire un fils dans son genre. Comme il m'avait coupé les vivres et que je m'étais fait virer de la police sans doute à sa demande, je travaillais ici ou là, mais sans me faire

d'illusion sur mes capacités. J'ai jamais su commander. C'est peut-être pour ça que Roger m'a trouvé. Il avait dû demander à un tas de gens : « Hé ! Vous connaissez pas un type qui obéit au doigt et à l'œil et qui est incapable de donner un ordre même à sa petite sœur ? »

Même qu'au début, j'avais l'impression qu'il se prenait pour mon papa. Ils avaient en commun la taille et le regard inquisiteur de ceux qui ne s'assoient jamais pour ne pas lever les yeux.

Il m'est tombé dessus un jour de pluie, comme un parapluie que je me serais pris en pleine gueule. Il courait après.

— Vous êtes Frank Chercos ? me dit-il.

— Ouais. Même que mon papa...

— Je suis de Polopos, mec !

Ça voulait dire quoi qu'il était de Polopos ? Moi j'étais pas de la pédale et je le lui dis, quitte à me prendre un pain.

Ça l'a fait rire. Il voyait bien que j'étais trop con pour comprendre de quoi il parlait alors qu'on se connaissait pas.

— On m'a mal renseigné, s'excusa-t-il.

— Vous vous renseignez sur moi ?

Il y avait du tremblement dans ma voix. Qu'est-ce qu'il me voulait ?

— Je parlais avec un type, rien sur vous, et comme il était de Grenade, je lui ai dit que j'étais de Polopos. Mais lui, ce n'était pas le bon Grenade.

— Et vous c'était le bon Polopos. Merde ! J'suis pas pédé !

Comme on dit, je suis dur, mais pas que de la feuille. J'ai fini par comprendre qu'il était né en Espagne (où c'est ?) dans un patelin nommé Polopos et que moi je portais le nom d'un village voisin. Même qu'ils étaient ennemis. Mais ça avait dû changer depuis, ajoutait-il, avec le tourisme. C'était qui, ce mec ? On m'a pas habitué à ce genre de conversation, moi.

— C'est marrant, dit-il.

Il avait l'air de trouver ça marrant. Ça m'amusait pas vraiment, mais j'avais un tas de trucs à vendre. Il avait l'air plutôt rupin. À part les mains, des pelles à tarte, mais du genre que j'aime pas recevoir quand je les mérite. Pour l'instant, je me conduisais en gentleman. Mais j'avais mal au slip et le moment était peut-être mal choisi pour en parler.

— Vous n'avez pas l'air en forme, me dit-il.

Comme si ça le regardait ! Des formes, j'en avais, même que j'étais pas reconnaissable depuis une semaine que j'avais pratiquement rien bouffé.

— C'est normal, dis-je. Je suis poète.

— Poète ? répéta-t-il.

Il avait l'air rêveur maintenant. Je corrigeai un peu ma déclaration :

— En fait, je lis de la poésie.

— Ce qui fait de vous un poète. Je n'en lis plus.

Il s'approchait pas trop de moi à cause de l'odeur, sinon il m'aurait embrassé sur la bouche, c'est du moins ce que j'ai pensé à ce moment-là. Je savais pas encore qu'on allait devenir bons amis, et même associés dans une affaire bidon qui en cachait une autre, je peux bien l'avouer maintenant que tout est foutu pour moi et qu'il est plus là (où il est ?) pour me rappeler à sa manière que trahir un ami est la pire des choses qui puisse arriver à un homme.

Je dégueule pas tous les jours. Excusez-moi.

C'était il y a deux ans, je vous l'ai dit, presque jour pour jour. Et c'était pas un dimanche parce que le dimanche je mangeais à la maison, chez papa si vous voulez. Et je me faisais enguirlander par la belle-mère.

On a continué de bavarder dans un bar, puis on a mangé et on s'est dit qu'on pouvait pas se quitter comme ça et prendre le risque de ne plus se revoir, surtout que lui il m'avait cherché et il avait sans doute payé pour ça.

Ah ! Il m'avait trouvé et j'étais pas dans mon meilleur jour. J'avais trop pris l'habitude de négliger les jours de semaines et d'accorder trop d'importance au dimanche. Au début, je veux dire au début que j'étais dans la rue, c'était le contraire. Je me souviens plus à quel moment ça a basculé. Il y a tellement de raisons ! Et un seul homme pour supporter tout le poids de ces mots, mec ! Enfin... monsieur.

(Non, non. Vous inquiétez pas. J'ai fait que péter. Ça pue, mais c'est que du gaz. Je me salis jamais. J'en suis pas encore là.)

— Justement, dit-il pendant que j'avalais du chili pour faire passer la crème aux noisettes, je cherche un intellectuel.

— Je peux jouer ça, mec. C'est dans mes cordes.

— J'ouvre une librairie...

— Ça m'arrive plus depuis longtemps.

— Je veux dire que c'est ma librairie et que j'ai besoin d'un libraire. Je ne m'y connais pas assez. Avant, j'étais notaire.

— Papa aussi trafique dans les Lois pour gagner sa croûte et la mienne.

— Je ne plaisante pas.

Il en avait pas l'air. Faut pas trop déconner avec Rog. Vous apprendrez ça, monsieur. Je pris un air intéressé, ou autre chose, je sais plus.

— J'ai pas envie de travailler pour les autres, dis-je pas trop fermement parce que le type avait vraiment besoin de quelqu'un et qu'apparemment je correspondais au profil recherché.

Il se renfrogna, le sourcil haut et les lèvres pincées par une mâchoire de gorille doué de la parole.

— Vous ne travaillerez pas, dit-il, mais vous pourrez continuer de lire de la poésie si vous voulez. J'ai connu Marc Smith à Chicago.

— Ah ! Ouais ? Mec !

Il avait une drôle d'idée de la poésie, mais j'ai pensé qu'il valait mieux commencer par être d'accord avant de se disputer pour rien.

— Le hic, dit-il, c'est que je n'ai pas encore décidé où on va l'installer, cette librairie. Vous avez une idée ?

Pas autant que papa, mais j'en avais envie. Voilà comment on le séduit, Frankie. On lui demande s'il a une idée et il répond illico que oui, il en a une, mais il sait pas ce qu'elle vaut.

— On peut voir, dit-il, et il paya la note sans broncher.

J'avais avalé toute la cuisine, ce soir-là. Un vrai dimanche, sans papa pour me casser les couilles avec sa morale de pionnier. Et je vous parle pas de cette connasse de belle-mère qui n'a même pas fait l'effort de se faire passer pour ma mère alors qu'à l'époque j'avais pas encore l'âge de faire la différence entre le vrai et le faux.

Ah ! C'est plus fort que moi, monsieur. Il faut que j'en parle sinon je me sens pas bien. Ma vie, c'est mon ombre. Je peux pas vivre sans. Mettons.

Je lui ai donc montré le local. De l'extérieur, parce que j'étais pas le proprio, enfin... pas encore. Fallait demander à papa. Il en faisait rien de cette boutique où un chinois avait vendu des fusées à ses concitoyens. À l'intérieur, si je me souvenais bien, on trouvait encore des masques avec des grimaces qui avaient halluciné mon enfance et j'en avais pas vraiment besoin à ce moment-là. J'ai changé depuis.

Rog examina la devanture en professionnel, piquant le bois avec la pointe d'un canif et le reniflant avec l'air pensif de celui qui s'y connaît et à qui on va pas la faire aussi facilement qu'on l'avait cru en abusant des consommations de luxe et des cigares trempés dans le café.

— C'est pourri, dit-il. Il faudra tout refaire.

Vous allez me dire, monsieur, que ces détails ne vous sont pas utiles et que je ferais mieux, pour ne pas risquer de vous faire perdre patience, de passer sous silence tout ce qui n'est pas en rapport avec notre affaire. J'essaie simplement de vous montrer ce qu'il était, Rog. Vous ne saviez jamais ce qu'il avait dans la tête, mais ça venait petit à petit, au fur et à mesure qu'il vous prenait dans ses filets. Il n'a jamais eu d'autre considération pour les autres. Ou vous êtes un poisson ou il vous sort du bain. Vous n'avez jamais le choix. Il me fichait une sacrée trouille, comme si je venais de rencontrer le type qui finirait par avoir ma peau. Je ne me trompais presque pas.

Mais la boutique lui plaisait, comme ça, de l'extérieur qui était une impasse avec d'autres boutiques aussi mal foutues et des détritiques de loin en loin comme des signaux d'avertissement. Vous la connaissez.

Mais j'avais pas la clé. Le type qui la possédait devait dormir à cette heure-ci.

— Mieux vaut pas le déranger, dis-je sans y croire.

Rog finissait un cigare. Il jeta une dernière cendre dans les feuilles mortes qui s'étaient accumulées sous la porte.

— On va lui rendre une petite visite à ton copain, dit-il.

Il savait ce qu'il faisait en adressant ce genre de proposition à un type comme moi. Je n'ai même pas essayé de lutter. Je ne lui avais pas précisé que le copain en question, c'était mon papa, et qu'à cette heure-ci, papa dort avec sa copine et ses hochets.

— Dis donc ! Il est verni ton pote !

Il disait ça parce que la porte derrière laquelle papa contrôle une partie de l'univers est l'œuvre d'un artiste du blindage à toute épreuve y compris les miennes. Je carillonnai.

— Monsieur dort, comme vous le savez, crissa le majordome.

— On vous demande pas de nous parler de sujets aussi délicats, fit Rog. On est venu parce que Frankie a des problèmes et que je suis pas vraiment un type à qui on les pose sans s'attirer d'autres problèmes encore plus délicats.

— Ah ! Et pis je parle pas à un larbin !

Je forçai l'entrée comme je m'étais jamais permis, bousculant le laquais de service que je connaissais même pas comme c'est l'usage dans les grandes familles où que les héritiers entretiennent des rapports quasi affectifs avec la valetaille. Rog s'excusa sans ménagement et se mit à attendre dans le petit salon réservé à cet effet.

— Papa me refuse jamais rien, sauf si c'est illicite.

— Demande lui de te laisser utiliser sa salle de bain, fiston.

Le valet revint avec un mot de papa écrit dans une carte pliée en diagonale. Rog s'en saisit. Le valet fit un saut sur place, mais ne dit rien. Je lui faisais des signes comme s'il était maintenant temps d'appeler les flics.

— Monsieur Frank dormira ici ce soir ?

J'avais plus envie de dormir. Je ne dormirais pas avant d'avoir résolu cette affaire. Sur la carte était écrit : « Va te faite foutre, crétin ! »

Rog me la tendit :

— C'est pour toi, Une écriture féminine.

— Ah ! La salope !

Le valet fit un pas en avant, feutré et précis.

— Madame ne dort pas. Je me suis permis de solliciter Madame.

Rog écrasa le cigare qui s'était éteint depuis longtemps.

— On t'avait dit « Monsieur » !

— Monsieur dort !

— S'il est pas mort, dites-lui que Frankie veut parler avec lui d'un problème qu'il est le seul à pouvoir résoudre.

— Madame ne sera pas contente. Monsieur prend des trucs pour dormir !

— Ça s'appelle des somnifères, conard ! Grouille !

— Qu'est-ce qu'on perd comme temps dans ces palais ! fit Rog.

Il alluma un autre cigare. La vieille devait nous épier, quelque part derrière un miroir sans tain, mais elle n'intervenait jamais directement si la situation n'évoluait pas en faveur de ses crises d'autorité.

Le valet redescendit les marches, soufflant comme un athlète.

— Monsieur dit qu'il connaît monsieur et qu'il descend dans son bureau ! Je vais vous y conduire.

Ces caméras de vidéosurveillance ! Papa ne dormait que d'un œil.

— Vous connaissez mon papa ?

— Lui et moi on a fait l'amour dans un taudis à Valparaiso. Rien qu'une fois. Mais ça crée des liens.

Je m'assis parce que je me sentais mal. J'aurais mille fois préféré m'engueuler avec ma belle-mère qui a l'avantage de la franchise. Jamais une cachotterie avec elle, rien dans les manches, du pur sucre à se casser sur le dos sans voir venir la douleur. Papa entra.

— Roger ! Quand je t'ai vu...

— Les caméras de surveillance, fis-je.

Ils s'embrassèrent comme des filles qui viennent de gagner un match à la télé.

— Vous vous connaissez ?

— Roger et moi enseignions le latin dans un pays lointain.

— Je vois : Encolpe et Ascylte. Je suis qui, moi ? Giton ou Eumolpe ?

Il rirent de bon cœur à cette plaisanterie de collégien. Papa me flatta le cou et prit la main que Rog lui tendait en le félicitant d'avoir si bien réussi. Au bout d'une heure de flatteries et de félicitations, papa aborda enfin l'objet de notre visite.

— Alors comme ça, Frankie, tu veux devenir libraire ?

J'avais rougi comme si je venais de perdre ma virginité et que ça se voyait au milieu de mon visage à la place du nez.

— Et bien, c'est d'accord, Rog. Je te confie le destin de mon Télémaque.

— Chouette nom pour une librairie !

Je sais, je sais ! C'est long et pas forcément utile, mais ça me fait un bien fou de raconter tout ça. Ça ne m'empêchera pas de raconter le reste, ce que vous estimez important pour la suite de votre enquête sur Roger Russel, le fondateur de la Ligue des russeliens (la LR) et l'auteur de mes jours si papa avait voulu lui accorder ce privilège.

Ce que je me sentais mal ! J'avais pas vraiment envie de bosser dans ces conditions, je veux dire à deux doigts de me prendre le chou avec papa et

sa concubine à chaque jour que Rog faisait et défaisait comme si je devais jamais rien comprendre à ce qui se passait.

J'aime les livres, que voulez-vous. L'impasse où notre enseigne clignotait gaiement était plutôt calme, malgré des apparences trompeuses de piège à rats. La clientèle était assez rare pour ne pas m'angoisser et ma discrétion à l'égard de ce qui se passait dans l'arrière boutique était un exemple d'amour filial à mettre entre toutes les mains.

Ça m'a rapproché de papa, ce qui le réjouissait, surtout que maintenant on se voyait en semaine et pas seulement le dimanche. Mes rapports avec la belle-mère n'en furent pas changés, comme vous vous en doutez. Je sais que vous vous en fichez aussi, parce que ces considérations personnelles n'entrent pas dans le cadre de vos recherches. Mais permettez-moi de songer à ceux qui vous liront dans plusieurs siècles d'ici et qui seront sans doute beaucoup plus intéressés par mon personnage que par celui d'un maître à penser complètement oublié à leur époque.

Certains soirs, nous organisions des lectures sur le trottoir devant la librairie. Je lisais à peu près tout ce que je traduisais. Vous connaissez mon goût pour la poésie espagnole de la génération de 27. À ceux qui me prenaient pour un pédé, je répondais qu'Alberti n'en était pas un et que c'était le meilleur d'entre eux.

Ce que j'ai ignoré pendant longtemps, c'est qu'en fait j'étais chargé (par Rog lui-même) de faire du bruit pendant que lui et ses acolytes se livraient à des activités secrètes dans l'arrière boutique où, comme je vous le disais, je mettais mes pieds aussi rarement que possible. On avait même fini par ne plus rien y entreposer du tout, du moins qui concernât la librairie.

Qu'est-ce que j'y gagnais ? Ça ne vous intéresse pas non plus, je sais, mais il faut bien que je m'explique, sinon je vais sombrer dans la dépression de Judas, une maladie obsessionnelle qui se termine toujours mal et que j'ai pas vraiment envie de soigner.

La belle-mère avait aussi touché le fond, parce que Rog et papa n'étaient vraiment pas discret. Ils s'embrassaient sur la bouche devant elle et même devant les domestiques qui colportaient l'information jusque dans les journaux. Ça nous a rapproché aussi. Elle se plaignait à moi, chose que j'aurais pas imaginé en temps ordinaires. Papa avait acheté un pénis en résine synthétique haut de deux mètres et elle en rayait la surface avec une pièce de monnaie qu'elle m'avait piquée pour ne pas flamber un billet qui était la seule chose qu'elle connaissait de l'argent.

J'étais pas heureux, mais Rog m'avait rien promis. Il m'avait demandé de la fermer et de regarder ailleurs, ce que je faisais à la perfection, méritant alors les chauds baisers que mon papa déposait sur mon cou avant de se mettre à table et de se livrer dessous à des jeux de pieds et de queues qui m'excitaient sans que je puisse réfréner cette disposition génétique.

J'étais pas malheureux non plus. Je passais mon temps diurne dans la librairie et le reste dans mon lit avec personne pour tenir compagnie à mes fantômes. C'est dur, de passer comme ça tous les jours d'un abus manifeste de relations publiques à la solitude d'un lupanar certes exotique mais complètement déserté par le genre humain.

Et derrière la librairie, Rog organisait des trafics que j'avais pas la moindre idée de combien ça pouvait rapporter. Gros, très gros, sinon papa serait pas redevenu pédé. C'est un pragmatique, papa.

Je connaissais moins Rog. J'avais pas la prétention de le sonder aussi facilement avec mon esprit d'analyse que papa avec sa queue. Ou l'inverse, je sais plus.

Et j'en avais pas marre d'être con. C'est ça le plus marrant, monsieur. J'étais rien parce que je servais à quelque chose que je comprenais pas. Et j'avais pas la force d'en exiger plus. Rog m'aurait peut-être ri au nez et papa m'aurait parlé de sa collection de mouches à merde. Rien, pas une mission dangereuse, une idée subversive, je sais pas moi ! Une implication dans un attentat à la bombe. C'était des terroristes pacifiques, autrement dit des russeliens et les journaux racontaient n'importe quoi sur ce sujet.

Rarement, mais ça arrivait, Rog rouspétait en regardant la télé ou en fourrant son nez dans les pages puantes d'un quotidien en papier. On lui attribuait des mots qu'il n'avait jamais prononcés, sauf dans les moments d'extase. Comment ne pas soupçonner papa qui possédait un réseau de vidéosurveillance dernier cri ?

C'était des amants terribles. Et ça ne m'amusait pas vraiment, parce qu'un tas de pédés venaient me faire chier à la librairie pour me proposer de passer les vacances avec eux dans des pays que je savais même pas qu'ils existaient ailleurs que dans les livres.

Dans ces conditions à moitié humaines et à demi animales, je n'avais aucune chance de conserver une santé déjà fragile par définition. Ma mère, dont je ne garde aucun souvenir physique ni mental, souffrait d'un de ces trucs qui finit par vous pousser au suicide, que je sais plus comment ça s'appelle. Elle sentait la merde et papa se pinçait le nez au lieu de l'aider à se torcher le cul. Ce qui arrive souvent aux couples hétérosexuels, d'après lui.

Le temps passa, comme on dit dans les livres. Moi aussi je passais, mais comme le pain, mou puis dur et enfin moisi. J'avais cette douleur dans le bide et une autre qui me sciait le cerveau. Je passais le meilleur de mon temps dans la librairie à aspirer la poussière et les mauvaises odeurs. Je tenais pas les comptes parce qu'il valait mieux pas. J'avais pas faim et j'avais soif et je maigrissais à vue d'œil, histoire d'alimenter la chronique locale.

Dans l'impasse, la bagnole des flics, qui venaient tous les jours inspecter les poubelles, pouvait pas effectuer un demi tour sans casser quelque chose et c'était souvent mes présentoirs qui se cassaient la gueule, provoquant les commentaires des flics qui lisaient plus que des conneries parce que c'était leur métier. Ça me faisait plaisir de pas être le seul à pas faire ce qui m'aurait fait le plus plaisir avant de mourir comme font tous les animaux et particulièrement les hommes qui ajoutent toujours des cris à ce qui mérite qu'on la ferme.

J'avais remarqué votre petit costume gris et l'être qui vous suit comme une queue. Vous n'entriez jamais dans l'impasse et pourtant c'était bien mon enseigne que vous reluquiez : « Télémaque ». Vous demeuriez

immobile pendant une bonne minute à regarder voir si vous ne vous trompiez pas d'adresse et puis vous disparaissiez, traînant votre petit copain par la main. J'en ai pas parlé à Rog. L'instinct.

Il était évident que si quelqu'un venait vérifier une information les yeux rivés sur l'enseigne de la librairie, c'était pas pour les beaux yeux d'Homère ni pour les yeux du gardiens des lieux. Vous vous écartiez poliment quand les flics entraient en klaxonnant, mais aucun signe de connivence. J'ai commencé à avoir la trouille.

Si les flics ne se doutaient de rien et qu'un inconnu avait l'air d'en savoir plus, les ennuis allaient me tomber dessus comme la pluie qu'on voit arriver en constatant que le toit du voisin est déjà mouillé.

Ya pas comme la trouille pour encourager le cerveau à réfléchir au lieu de se raconter des histoires comme j'en ai l'habitude depuis que maman est morte.

Quand vous arriviez à l'entrée de l'impasse, presque toujours à la même heure, je sortais sur le trottoir au milieu des bacs à bouquins et je faisais semblant de mettre les présentoirs à l'abri avant l'arrivée des flics que vous précédiez en principe de quelques minutes à peine.

Je vous regardais ostensiblement, pas l'air de rien, et quelquefois j'envoyais un gosse vous poser une question qui vous agaçait. Vous secouiez alors votre petite main comme pour répandre des bonbons. Vous saviez que je vous avais repéré, mais vous n'alliez pas plus loin, m'invitant peut-être à faire le premier pas.

Je vous ai suivi et vous avez eu l'air satisfait, confiant même à votre sbire le soin d'appuyer sur le bouton des passages piétonniers. Je vous ai rattrapé dans le jardin public de votre choix.

— Vous voulez une glace ou quelque chose d'autre ? Vous pouvez choisir ce que vous voulez. Moi, j'apprécie particulièrement les cornets.

Vous teniez à ce que je vous remercie pour commencer. Ce qui fut fait. J'aime pas les glaces ni toutes ces cochonneries qui gâtent les dents.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? J'en ai marre de supporter votre présence et vos regards indiscrets.

— Je veux vous parler. En ami.

— Ah ! Ouais ? Et de quoi ?

Vous me prîtes par le bras. Je me laissais faire, même si j'aime pas le contact quand je connais pas.

— Rog a des yeux partout, dis-je sans vraiment me rendre compte que je couinaï comme un piaf.

— Il n'en saura rien si vous ne lui dites rien, Frank.

Vous m'avez alors expliqué un tas de choses que j'ignorais et que j'aurais même pas pu imaginer, comme si vous aviez l'intention de me donner la haine de cet homme pour qui j'éprouvais que des sentiments pas clairs et justement filiaux. Jamais je le haïrais. Vous vous trompiez sur ce point.

— Je vais vous présenter madame Gisèle de Vermort, ma cousine. Elle ne vous en dira pas plus, mais vous en saurez plus quand vous l'aurez vue.

Ah ! Ouais ? Et elle ferait comment si elle était pas capable elle non plus de remplacer la maman que j'avais pas eue assez longtemps pour l'aimer ?

On se donna rendez-vous dans un hôtel où jamais je n'aurais mis les pieds si j'avais su que c'était un hôtel. Le genre d'endroit qui vous fait passer du rêve américain au bonheur d'avoir de quoi s'en passer. J'étais jamais monté aussi haut et aussi vite. L'ascenseur débouchait directement sur une suite du genre princier avec les commodités de la démocratie avancée.

Je comprends qu'on ne tienne plus à la vie quand on a connu ce luxe et que la justice ou le chômage finissent par vous accorder un simple droit de regard sur ce qui n'a plus aucune chance de vous appartenir. J'ai jamais été un spectateur attentif de la vie quotidienne des rupins parce que je pensais que papa avait atteint le sommet de la hiérarchie. Pour le coup, j'étais sacrément bluffé. C'est quoi alors un fils à papa ?

J'ai à peine sursauté quand une fontaine s'est déclenchée à mon passage. Il faut dire que j'étais sur le point d'en avoir marre d'être ébloui. Faut pas abuser de ma tendance à apprécier les belles choses.

Et comme si ça ne suffisait pas à me donner des raisons de haïr les profiteurs qui font crever le reste de l'humanité à leur service, votre protégée est apparue au beau milieu d'un bouquet de roses vertes et blanches tellement ébouriffant que j'ai cru à une projection holographique.

La rousseur de sa tignasse s'élevait comme un flambeau au-dessus d'un corps qu'elle était en train de faire entrer dans ce qui pouvait aussi bien être une robe qu'un tapis.

— Je connais bien Chercos, lança-t-elle comme à l'opéra quand vient le moment de montrer qu'on a compris de quel art il s'agissait.

Des mains blanches se tendirent entre les miennes sans les toucher. Je savais vraiment pas ce qu'il convenait de faire pour ne pas recoller les morceaux de la glace qu'elle venait, si j'avais bien compris, de briser.

— Nous avons une propriété à Polopos où vivent des tonnes d'Anglais, mais nous ne sommes pas anglais comme vous le savez je crois.

Je savais que je n'étais pas au bon endroit et que ce n'était pas le moment d'en douter. Nous eûmes un contact furtif et parfumé à côté de quoi mon odeur de lavande me parut étrangement obscène. Les joues me brûlaient de l'intérieur, comme si je m'étais mordu pour cesser de rêver à n'importe quoi sous le prétexte que j'étais pas chez moi.

— Asseyez-vous, jeune homme. Asseyez-vous devant un verre. Nous allons parler vous et moi. Voulez-vous parler avec moi ?

— Ça dépend, m'dame, du sujet que vous avez choisi pour moi. J'ai pas l'habitude de parler aux femmes...

— Mais c'est moi qui vous parle ! Vous ne direz rien.

— Si je dois en sortir vivant... !

Elle éclata d'un rire qui me rappela le bruit que fait une bouteille quand on la brise parce qu'elle est vide. Mais j'étais pas encore beurré. Est-ce que je pouvais me shooter avec cet alcool bleu ? Combien de verres sont nécessaires quand on est un habitué des conversations à sens unique ?

Je l'amusais, mais j'étais pas venu pour qu'une femme d'un autre monde admire mes dispositions relatives au silence imposé par le sujet.

Elle me laissa m'enfiler trois ou quatre verres avant de poser une main sur mon verre en faisant : « Tss tss tss . »

Puis elle se mit à parler. Tout de suite, je compris qu'elle avait des raisons légitimes de haïr Roger et que ça faisait plus de dix ans que ça durait. Elle m'a raconté toute l'histoire. En gros, est-ce que ça posait un problème de participer à la vengeance qui était devenue sa seule raison de vivre ?

J'aime pas trop l'idée de vengeance. Même ma belle-mère ne m'inspire pas ce genre de sentiment. Je sais pas si on peut vraiment vivre en paix sans s'associer de temps en temps à des règlements de compte qui ont un début et une fin, mais il m'a toujours semblé que s'il est possible de dater le début d'une vengeance, on n'en voit rarement la fin sans se compromettre avec la justice. J'ai jamais eu besoin de vérifier cette hypothèse et voilà qu'une inconnue surgie de nulle part me poussait dans le cordes pour que je mette mes idées en pratique. Elle voyait bien que j'avais pas le caractère recherché pour satisfaire les désirs particuliers qui la motivaient de ce côté dangereux de l'humanité où on meurt plus facilement et plus douloureusement que de l'autre où je me trouvais encore avant de l'écouter me raconter des choses que j'aurais préféré offrir à ma concierge pour les étrennes. Mais j'ai jamais haï ma concierge à ce point et d'ailleurs j'ai même pas de concierge selon le bon vieux principe qui veut que je ne possède rien tant que papa sera aux commandes du vaisseau familial. Après, on verra et c'est pas demain.

— Qu'en pensez-vous ? me demandâtes-vous quand vous me raccompagnâtes hors de cet hôtel où j'étais invité à remettre les pieds si jamais je changeais d'avis.

— J'en pense, monsieur, que si j'ai perdu le chouette boulot qui me fait vivre à cause de vos conneries, vous pouvez bien vous la foutre où je pense, votre main !

Car il me la tendait soigneusement, l'ayant pliée au bon endroit pour que ça ait l'air de pas y toucher. On s'est quitté sur ce.

De retour à la librairie, j'ai mis un sacré bout de temps à en ouvrir la porte tellement j'étais nerveux et sans danger pour les autres. J'ai ressorti les bacs et les présentoirs, recollé les affiches sur les piliers et remis la statue de Pallas sur le banc où il est interdit de s'asseoir pendant les heures d'ouvertures. Jamais plus !

Je respirais comme une vieille pute qui grimpe les escaliers comme du temps de sa jeunesse où elle ne ménageait pas ses efforts pour mettre de l'argent de côté. Jamais je ne trahirais Rog, quoiqu'il ait fait, même à la plus belle et la plus riche des femmes qu'il m'avait jamais été donné

d'approcher d'aussi près que la bouteille qu'elle n'avait pas cessé de m'arracher des mains.

Papa non plus n'en saurait rien et comme ma belle-mère n'avait jamais songé à remplacer ma maman sur le plan affectif, il n'y avait aucune chance que je me mette à lui parler dans le cas où elle refuserait de me donner la clé de la cave.

De rage, je déchirai un volume. Un client me le reprocha gentiment, mais comme je suis pas pédé, j'ai pas apprécié le geste à sa juste valeur. Je vous l'ai dit, monsieur : je suis pas doué pour les relations, surtout quand je sais plus ce qui va me tomber dessus quand j'aurais fini de me lamenter.

Ce soir-là, papa a couché à la maison que je partage en tout bien tout honneur avec Rog. Ils se sont conduits eux aussi en gentlemen. On a grignoté des restes et on s'est couché. J'ai eu l'impression qu'ils en savaient plus que moi et pourtant, je m'étais approché de très près, de si près que je m'étais peut-être brûlé et que ça sentait le roussi.

Dans ces moments-là, je redeviens un enfant et je couche avec ma peluche. J'ai pas dormi de la nuit.

Rog n'avait pas dû dormir beaucoup, mais comme papa avait aussi l'air rétamé, je me suis dit qu'ils avaient passé la nuit à se vider mutuellement et que ça ne me regardait toujours pas, même si je suis pas pédé et que ça me donne envie de vomir.

On a bu nos cafés respectifs en silence. C'était à qui parlerait le premier. Mais de quoi ? Mon idée n'était peut-être pas la bonne.

— Ça va, dit enfin Rog. On a aucune idée de l'endroit où tu as passé la journée hier. Et on s'en fiche.

— Complètement, dit papa.

J'étais devenu paranoïaque en plus de complètement con. Je m'étais jamais vraiment amélioré en étudiant. J'avais aucune chance de me changer en gagneur si je continuais de fréquenter des gens que je connaissais pas. Même si Rog aurait pu m'expliquer ce qu'ils venaient fabriquer dans mon existence.

Une chose était sûre : jamais je ne le trahirais. Ça me fait bizarre de le dire maintenant que je l'ai trahi. Mais au moment où je le pensais en toute sincérité, je savais pas que ma vie allait être retournée comme une crêpe par une femme dont je n'avais pas, dont je ne pouvais pas avoir une idée comme celle que je me mords les doigts maintenant. Il était temps, parce que je brûlais d'un côté, mais de l'autre, que voulez-vous, j'étais pas prêt à me frotter avec le fond de la poêle.

Ah ! Le feu quand j'ai vu Aliz de Vermort pour la première fois.

Je crois que le plan était le suivant : la mère ne m'ayant pas totalement convaincu (un peu quand même !), on envoyait la fille au combat pour réduire à néant mes défenses et même ma puissance de feu.

Je sais pas de qui était l'idée, monsieur, de vous ou de madame votre cousine, mais je peux vous dire que c'était la meilleure idée qu'on ait jamais eue à ma place.

Elle est entrée dans la librairie. Il pleuvait. Elle agita son parapluie avant d'entrer et le rangea bien comme il faut dans le porte-parapluie que je réserve à cet effet. J'étais aux anges.

Je saurais jamais dire si c'était la plus belle fille ou l'une d'entre elles, ce qui ne diminue en rien ses mérites corporels et la douceur prometteuse de son regard. Elle se dirigea droit sur moi. Il faut dire que j'étais seul dans la librairie. Pas de pédés et pas de gosses morveux pour me faire chier. Le bon moment pour me faire changer d'avis sur n'importe quoi et elle était venue pour ça.

— Vous êtes Frankie ? demanda-t-elle d'une voix qui sortait d'un film. Est-ce que ce gros con d'Ovide est là ?

Elle me surprenait un peu, je l'avoue, mais j'en ai entendu d'autres quand j'étais dans la rue. Je savais même pas qui était Ovide. Elle avait pas l'air furieuse ni rien, peut-être un peu pressée.

— Ya personne d'autre que moi ici, réussis-je à baver. S'il y avait quelqu'un, je vous le dirais.

J'étais pas sûr de mon charme. J'étais même étonné qu'elle connaisse un « gros con » qui n'était pas moi, sinon elle m'aurait reconnu. Même moi je la connaissais pas.

— Et à part un gros con, vous cherchez un livre qui le soit pas trop ?

Un peu d'humour n'a jamais fait de mal aux rapports qu'un homme encore jeune peut entretenir avec une fille qui l'était encore trop. Elle ne sembla pas apprécier, mais j'en avais déçu d'autres.

— Vous vouliez voir Frankie ? dis-je puisqu'elle m'avait posé la question avant de me compliquer le cerveau en parlant d'un gros con que je connaissais pas, à part l'auteur des *Métamorphoses* bien sûr, qu'était pas si con que ça, faut dire.

— Vous n'avez pas l'air bien malin vous non plus, fit-elle. Vous avez déjà tué quelqu'un ?

Si elle était venue pour me séduire parce que j'étais un bon coup, elle était venue pour rien et c'était pas moi qui sortirais le premier.

— Ovide il a tué quelqu'un ? gloussai-je pour ne pas perdre pied dans le merdier qu'elle me chait sur le comptoir. J'étais pas au courant...

— Je suis sûre que vous ne savez pas qui est Ovide...

— Publius Ovidius Naso ? Vous prenez pour un ignare ou quoi ? Vous êtes dans une librairie, ici, mademoiselle ?

— Elle est à vous ?

— Papa... commençai-je.

J'étais plus exactement où j'étais quand elle était entrée. Comment s'y était-elle pris ? J'allais maintenant lui parler de mon papa. Et pourquoi pas de ma maman que j'avais pas connue pour des raisons que papa avait enveloppées dans du papier tue-mouche comme un tas d'autres choses que j'aurais bien aimé savoir moi aussi.

— Je m'appelle Aliz. Je suis la fille de Gisèle. Gisèle de Vermort tout droit sortie d'un roman de Gide.

Elle voulait que je sache que j'étais le seul con dans cette librairie. Mais de savoir qui elle était, ça a refroidi mes instincts prédateurs et je suis retombé comme une feuille qui a renoncé à roussir avant de quitter son arbre. Elle m'en parut mille fois plus belle. Je pouvais avoir la mère et la fille sans me dédoubler.

— Je m'appelle Chercos, Frank Chercos, comme à côté de Polopos, dis-je pour étaler ma toute nouvelle culture cosmopolite.

— Je sais, dit-elle. Ce que vous ne savez pas, c'est qu'à Polopos, et à Chercos aussi, votre Roger Russel s'appelle Ovidio. Ovidio Gálvez Cintas.

— *¡No me digas!*

— Et qu'il est le meurtrier de mon père, le comte Fabrice de Vermort.

— Geah ! C'est pas du tout ce que m'a raconté votre mère !

— Elle vous a menti. Vous me croyez ?

Je crois jamais les jolies filles, par principe. Les jolis garçons non plus, mais c'est génétique et ça n'a rien à voir avec le recul que j'ai toujours envie de prendre quand une gonzesse m'affirme des choses sans apporter la moindre preuve. Sa mère et Rog étaient des menteurs selon elle.

— Ma mère a eu tort de vous raconter des histoires. Ce n'est pas comme ça qu'on parle à quelqu'un qu'on souhaite mettre de son côté.

— Je suis de votre côté... ?

Elle remplit ses petits seins de l'air sucré qui fuitait de ma bouche.

— Pas encore, Frankie, mais je pense que c'est votre intérêt.

Et papa dans tout ça ? Pas un mot sur papa qui ferait pas long feu si les Vermort mettaient la main à la poche.

— Vous avez pas envie de vous venger ? dis-je.

J'étais au bout du rouleau. Il n'y avait plus rien à lire et elle n'arrêtait de parler. Elle ne s'interrompit que le temps pour moi d'expédier un client qui se trompait de genre.

— C'est plus grave que je ne pensais... fis-je en me pressant le front d'une main experte.

Si Rog était entré dans la librairie à ce moment-là, la chevelure rouge d'Aliz de Vermort l'aurait interloqué à la place du visage qu'il ne pouvait pas reconnaître, car Aliz, selon ce qu'elle disait, ressemblait à son père, sauf les tifs.

J'étais dingue d'accepter ça. J'avais aucun endroit où l'emmener pour continuer cette conversation qui me sembla constituer la suite de celle que j'avais eue avec sa mère, mais avec moins d'alcool et plus de turgescence pénienne.

Justement, elle me demandait si j'avais un endroit tranquille et discret pour me confier des secrets que quand je les saurais je serais maudit jusqu'à la fin de mes jours.

J'en avais pas à moi, mais je pouvais demander à mon ami chinois.

— Vous avez un ami chinois ?

— On a tous un ami chinois des fois qu'on soye obligé d'émigrer à cause de la dette. Il paraît que les nations sont des sangsues et c'est par les pauvres cons que ça commence, l'aspiration qui est comme qui dirait le contraire de l'inspiration qui fait la poésie.

— Vous en savez des choses !

— J'ai dix ans de plus que vous.

— Au moins !

J'aime pas trop qu'on me taquine, mais elle me tenait le coude pour m'amener sous la pluie.

— Vous oubliez le parapluie...

On s'est assis derrière la vitrine du *Cosi Cosa*, en tête à tête de chaque côté de la table. Je pouvais jeter un œil sur la librairie que j'avais laissée ouverte parce que par temps de pluie les pédés aimaient la lecture. Pasopini nous a servi son café ultravocal et je me suis mis à parler de moi, pour changer le cours d'une conversation qui éveillait ma curiosité, mais sans m'offrir les garanties que j'étais en droit d'exiger vu la dangerosité de Rog, enfin : du Roger Russel qu'elle m'avait décrit. Il avait tué son papa (voir la transcription de la confession enregistrée par Rog) et elle avait maintenant l'âge de le lui faire payer. Elle s'imaginait qu'il suffisait d'avoir plus de fric que lui pour le faire tomber de sa jument, laquelle n'était autre que mon papa, si j'avais bien compris, mais vous savez que je comprends toujours la partie la moins juteuse des explications.

J'avais du mal à respirer à cause de l'émotion qu'elle me causait au niveau de ce que j'appelle le pyramidion pour ne pas le nommer comme dans les films pornographiques. C'est dommage que le bon Dieu n'ait rien prévu pour qu'on se gratte le cerveau. Ça me démangeait comme quand je réfléchissais à des problèmes de survie du temps où j'habitais dans la rue avec plus d'idées philosophiques que de mises en pratique du phénomène reproducteur de la race.

— Si je vous ennuie, dites-le, dis-je, attendant une réponse du style : « Non. non. Faites, jeune homme. »

Au lieu de ça, elle consulta la montre minuscule qu'elle portait au poignet comme un grain de beauté. Elle avait sans doute un truc à faire et elle osait pas me le dire ou alors elle attendait que Rog se ramène et entre dans la librairie en gueulant comme une bête parce que j'avais laissé la clé sur le tiroir-caisse.

— Si vous voulez le voir en personne, dis-je, je peux arranger ça.

— Vous êtes fou !

Qu'est-ce qu'elle attendait de moi ? Sa mère m'avait promis du pognon. Qu'est-ce qu'elle proposait à mon imagination, Aliz ? Je touchai son genou par erreur. Elle n'eût qu'un petit réflexe et ma main s'envola comme un papillon pour se poser de nouveau sur mon entrejambe.

— Venez nous voir, dit-elle. Nous en reparlerons. Vous m'avez l'air d'être un type vachement sympathique. Ils le sont tous à Chercos.

Elle se faisait sauter à Chercos où j'habitais plus depuis que mes ancêtres avaient quitté l'Europe.

— Vous avez laissé votre parapluie dans la librairie, dis-je quand le moment arriva de se séparer.

J'ai traversé la rue sous la pluie. Dans la librairie, Rog attendait en buvant tranquillement un café. Il avait l'air parfaitement calme, comme si j'avais la clé du tiroir-caisse dans la poche.

— C'est son parapluie ? dit-il.

Elle attendait sous l'auvent de toile du *Cosi Cosa*, tentant de nouer un foulard qui se comportait comme un oiseau qu'elle aurait capturé pendant que j'assistais à ma propre décomposition, voyant que la clé était restée sur le tiroir-caisse et que j'avais encore une chance de changer de sujet si Rog était bien luné après une journée qu'il avait passée dans un endroit que je ne connaissais pas avec des gens dont j'ignorais la fonction.

— Elle est pas mal foutue, dit Rog. J'aurais dû la sauter quand elle avait dix ans. Elle aurait maintenant une bonne raison de m'en vouloir.

— Merde, Rog ! T'as tué son papa !

— J'ai pas fait exprès, Frankie. Tu me crois ?

J'étreignais le parapluie mouillé comme un bras avec personne au bout pour me conseiller la sagesse.

— Joue pas avec moi, Rog !

— Elle joue bien, elle.

— J'ai des sentiments, merde !

— Rends-lui son parapluie et si elle te demande pourquoi il colle aux doigts, tu lui expliques. Grouille !

Je retraversais la rue sous la pluie, ayant ouvert le parapluie. Un filet de sperme cristallisé s'interposa entre mon regard halluciné et les questions qu'elle se posait sans me les poser.

— Je suis pas dans le coup, dis-je, parlant d'autre chose.

Je voulais dire que j'étais simplement amoureux et que la raison de cet amour n'était autre qu'une énorme envie de baiser avec une fille comme j'en avais jamais possédé. Mais je me tus. C'était tout ce que je pouvais faire pour elle. Je ne comprenais pas grand chose, voire rien, à ce qui l'opposais à Rog, bien que je fusse en état, malgré la poussée hormonale, de saisir le sens que pouvait prendre l'assassinat d'un papa dans le cerveau d'un enfant dont le corps est devenu une femme de rêve.

Les affaires de Rog demeuraient pour moi un mystère et j'étais loin de m'imaginer qu'elles contrecarraient celles de Gisèle de Vermort. J'étais pas au parfum, monsieur. Et vous saviez comme moi qu'Aliz n'en savait pas plus. Pour elle comme pour moi, il s'agissait de la mort d'un papa assassiné par une brute immonde qui avait échappé aux foudres de la justice. Vous vous serviez d'elle comme Rog pouvait finalement détourner sa haine au profit de ses propres intérêts. Mais moi, j'étais dans les sentiments, beaucoup influencé par l'état de turgescence qui dura jusqu'au soir, quand Rog mit la table et me conseilla de manger avec joie comme si je recevais le dernier repas du condamné. J'allais pas dormir de la nuit.

J'ai pensé détourner ses soupçons en parlant de cul, et de celui d'Aliz en particulier, mais il devait être écrit sur mon visage que je n'étais nullement en train de bander sous la table. Pas un mot de sa part sur le cul de Gisèle, comme si rien ne s'était passé entre eux et qu'il s'agissait d'autre chose. J'étais à l'extérieur, mec. Je voyais que la surface et ça me faisait plus rien. Pas parce que j'étais crevé et que mon cerveau réclamait sa dose de sommeil, mais parce qu'au contraire je n'avais aucune chance de trouver le sommeil et que j'allais fatiguer mon cerveau comme jamais ça lui était arrivé de toute ma chienne de vie. Je sais même pas en quoi consiste les bonnes affaires de mon papa. Ma belle-mère n'arrête pas de répéter que je suis qu'un gros con et j'ose pas lui rétorquer que c'est exactement ce qu'Aliz pense de Rog.

De là à penser qu'il se passe quelque chose entre Rog et ma belle-mère, ce qui m'inspire instinctivement une relative prudence dans la conversation que j'entretiens avec elle quand papa est aux chiottes ou au lit, il y a un pas que je n'oserais pas franchir, même sous votre protection, monsieur.

J'aurais pu avoir une existence simplement compliquée, comme tout bon fils à papa qui se respecte, mais voilà qu'à cause de ces étranges étrangers je me retrouve dans la situation simplifiée à l'extrême du conneau qui ne compliquera rien avec les moyens qu'il a reçus de la nature et les avantages dont il dispose par filiation.

J'avais même pas noté l'heure du prochain rendez-vous.

J'ai quand même jeté un œil dans l'arrière-boutique. J'ai profité de ce matin gris que Rog voulait mettre à profit pour rendre visite à un client amateur de pornographie à l'ancienne. Il n'y avait plus un seul bouquin dans les rayons. Rien que des objets auquel je pouvais donner un nom sans me casser la tête. Il y avait aussi des chaises et des tables sans rien dessus, même pas de la poussière. Si Rog était entré à ce moment-là, je lui aurais dit quoi ? C'est toujours une mauvaise idée de pénétrer quelque part sans une bonne excuse pour en sortir vivant.

J'étais à l'extérieur, comme m'avait dit Rog la veille au soir. Je savais encore rien de ce qu'il a vous a raconté, monsieur, et que vous avez scrupuleusement enregistré dans votre appareil. Si j'avais su, je serais pas resté là à me poser les mauvaises questions en attendant que les bonnes y répondent. J'avais la trouille dans un certain sens et dans l'autre je

présentais les symptômes d'une inconscience qui finirait par s'exprimer à ma place.

J'ai rien trouvé, pas le moindre petit objet à mettre en relation avec ce que m'avaient inculqué les Vermort mère et fille. Même papa me disait rien pendant son absence, ce qui ne manqua pas de m'inquiéter.

Le vide. Nada. Rien pour me faire lever la queue. Et j'avais vraiment pas l'esprit à me faire couler un bain.

J'ai cherché sur Internet. Je suis tombé sur les annales de Polopos. On y parlait en effet de la mort du comte de Vermort et des accusations de sa femme, mais la justice andalouse n'avait pas statué. Ovidio Gálvez Cintas avait disparu au cours d'un voyage Norda (ou Wastels) qui devait le sauver d'une situation économique délicate en le mettant au service de l'industrie allemande. Rien sur Aliz.

À Castelpu, qui était le fief des Vermort, il n'était question que du Musée de la torture abrité dans le château des Vermort. Une photo montrait Gisèle devant un appareillage compliqué dans lequel un mannequin tirait la langue. J'ai pas pu traduire le commentaire.

Qui êtes-vous, vous qui vous comportez comme des monstres qui s'évertuent à séduire un fils à papa américain qui se rappelle plus à quoi il doit sa fortune ? Faudrait peut-être commencer à m'expliquer. À moins que ces explications me révèlent la véritable nature de mon papa et pourquoi ma maman n'a pas tenu le coup. Un an de mariage et elle s'est éteinte parce qu'elle s'est soufflé dessus, ne laissant pas un mot, pas à ma connaissance en tout cas, pour expliquer comment elle avait fait pour s'allumer ou qui c'était qui lui avait mis le feu.

On dit que tout finit pas se savoir. Même en présence d'une belle-mère qui dit pas que des conneries quand elle ouvre sa grande gueule, je dois le reconnaître.

J'ai refermé la grille de l'arrière-boutique et je suis retourné dans la librairie. Aliz consultait un catalogue d'images à ne pas mettre entre toutes les mains. À notre époque, on pense même plus à la pornographie quand on met les mains dans le cambouis. Jésus et Mahomet prennent toute la place dès qu'il s'agit d'interdire et de braver les interdits (ce qui n'interdit nullement d'interdire), mais là, entre ses mains j'allais dire innocentes bien que j'en suce rien, les mots qui giclaient comme du sperme n'avaient rien à voir avec les mensonges des religions. Elle se renseignait sur le Métal. Et je croyais tout savoir de l'Urine.

On était fait l'un pour l'autre.

Les religions, c'est con comme toutes les pratiques sectaires. Mais alors dès qu'il n'y a plus de secte, plus de juifs, plus de musulmans, plus de catholiques ou des autres, on sombre dans exactement la même connerie.

C'était le cas de la lutte à mort entre le Métal et l'Urine. J'en avais vaguement entendu parler et j'avais même vu, du temps où j'habitais dehors, des types fondre du métal et le couler sans procès dans la gueule ou le cul de pauvres types qui croyaient qu'inversement ils étaient capables d'éteindre ce feu infernal avec de la pisse. Ça m'avait fait marrer

à l'époque, mais pas plus que les matches de football ou les films à grand spectacle.

J'étais loin de m'imaginer que le maître à penser des Urinants était Rog lui-même et que mon chanteur préféré n'avait qu'un rêve, lui fourrer son métal encore en fusion dans le cul.

Gor Ur, le Gorille Urinant, versus K. K. Kronprinz, le noir métal.

J'ai même vendu des Marvels qui racontaient ces conneries sur le même ton que la Bible ou le Koran à des cons qui n'avaient qu'une envie : faire chier papa sans rien changer à ce monde qui a l'avantage de tout donner à ceux qui savent prendre et rien aux autres.

Pour moi, c'étaient des histoires telles que le monde ne serait plus capable de donner le jour à un nouveau Rabelais.

J'ai pas trop perdu mon temps à les lire, mais je me suis renseigné comme il convient à une personne intelligente qui veut pas qu'on la prenne pour une conasse.

J'ai même secoué mon popotin dans les concerts de K. K. Kronprinz et assisté aux conférences du Gorille Urinant sans savoir d'ailleurs que Roger Russel (Rog Ru) en était le maître à penser. J'ai d'autres chats à fouetter, surtout que je suis pas matheux question superstitions et convictions. En principe, je me laisse porter par les trouvailles que la poésie donne à penser et à retenir pour améliorer la capacité de mémoriser les meilleures choses qui arrivent à l'être humain.

Quand je suis arrivé sur le parvis de la Cathédrale (temple du métal), il y avait déjà du monde, et pas du beau, mais je m'attendais pas à rencontrer des modèles de paroissiens. Ça sentait le métal en fusion et la barbe à papa. Aliz apparut en habit de sorcière avec un balai dans le cul et un singe rasé de frais entre les seins. J'avais rien pris, mais ça ressemblait à une hallucination, d'autant qu'elle avait teint ses cheveux en noir. Elle me colla tout de suite des écouteurs sur les oreilles et j'ai cru devenir fou de douleur en écoutant le tout nouveau style du Prinz. Ça a beau tout prendre du rock et rien laisser du blues, c'est plutôt fait pour filer des maladies de l'audition qui sont non seulement incurables mais causent tellement de dégâts organiques qu'on se rend pas compte qu'on vieillit plus vite que les bourgeois qui écoutent du Mozart au rythme de leurs clochettes au lieu de les entendre se fracasser dans les slips du voisin de strapontin.

Aliz engloutit une barbe à papa qui mit du rouge sur le blanc sépulcral de ses joues et le singe en rajouta en lui barbouillant les seins parce qu'il voulait bouffer des saucisses à la moutarde. J'avais jamais vu une bête d'aussi près ni assisté au spectacle de la défiguration d'une fille que je savais belle comme un épisode d'Ulysse. Elle m'encouragea à remplacer le balai par ma queue. Je lui criai dans l'oreille que je bandais jamais avant le deuxième morceau que le Prinz entonnait pendant qu'un étudiant en haltérophilie lui ramonait le cul avec le manche d'un micro à double entrée. Ça m'inspirerait si elle m'obligeait pas avant à nourrir le singe.

— T'es chou, dit-elle en soulevant un des écouteurs.

Je l'étais, surtout des oreilles que j'avais héritées de maman.

— Le Prinz y parle souvent de sa maman à lui que même elle s'est ôté la vie le même jour que ma maman à moi...

— *¡No me digas !*

On fit le tour des boutiques.

— Si je trouve quelque chose, je te l'achète ! dit Aliz.

Le singe avait l'air de m'en vouloir. Il me lançait tout ce qui dépassait, le regard pointu comme l'acier qui le liait à Aliz. Il faut toujours que quelque chose s'interpose entre les filles et moi, comme si maman revenait pour me prodiguer ses conseils en matière d'amour et de plaisir.

Un type qui vendait des chaussettes me fit remarquer que j'en avais pas et que madame ferait bien de s'en inquiéter, parce que sans chaussettes à partager les jours de disette, on pouvait plus compter sur l'amour de l'autre pour nous tirer de la mouise.

— On a c'qu'y faut, dit Aliz, mais le type ne comprit jamais ce qu'elle avait voulu dire.

Elle tomba nez à nez avec ce qui pouvait faire de moi un adepte du Métal, dix mètres de chaîne d'acier gros calibre du genre qu'on accroche aux porte-avions les jours de Noël pour que ça clignote en pleine mer. C'était fabriqué en Chine et garanti contre les brûlures occasionnées par la surchauffe des lampes à arc. J'en ai essayé un pour lui montrer à quel point ça m'allait pas de faire le con avec les autres et avec les mêmes moyens. Elle était d'accord avec moi sur ce point. J'étais vraiment nase côté pile. Elle me retourna et m'emporta plus loin dans la boue d'un festival de cuir taillé à coup de tronches méconnaissables.

— Il faudra un jour qu'on échange notre peau, dit-elle. Tu verras. Ce sera possible un jour et ce sera avant qu'on soit trop vieux pour se reconnaître.

Je comprenais pas tout. J'avais seulement envie de la sauter après lui avoir arraché son déguisement et foutu le singe à la poubelle avec son sac plastique et ses circuits intégrés. Elle avait dû le raser avec une épée. Il saignait aux entournares et se grattait les croûtes du précédent concert qu'elle s'était payé à l'autre bout du monde en pensant à moi. Elle avait vu ma tronche sur Internet et me trouvait chou, comme je l'ai déjà dit. Et il y avait des types qui secouaient le balai, s'enfuyant comme des voleurs une fois que c'était fait et qu'elle avait ri un bon coup avec eux.

Du coup, j'avais pas un regard pour les autres filles et je me faisais enguirlander comme un gosse qui triche à la marelle pour avoir le privilège de coucher dans le foin avec la plus belle. J'avais l'anus à vif.

Une explosion illumina enfin le parvis. Le Prinz allait faire son entrée. Je lui avais envoyé un message pour lui dire que le type dont la maman s'était flinguée le même jour que la sienne était là une fois de plus pour écouter sa musique du tonnerre. Du haut de la scène, il avait toujours un regard pour moi, une seconde de complicité qui éclairait le mauvais côté de ma personnalité sans le trahir. J'aimais ça.

Aliz cherchait toujours à me faire un cadeau que je serais pas près d'oublier, même s'il était, comme elle disait, éphémère. Elle était pas obligée de me mettre quelque chose dessus ni dedans, mais les boutiquiers n'avaient rien d'autre à se mettre. Dans la lueur atomique de la deuxième explosion, je vis qu'elle était désespérée. Je fis comme si j'avais rien vu et j'attendis le troisième coup, celui qui précède le roulement de tambour imité par la voix tonitruante du Prinz.

Pour l'instant, j'avais rien dans l'anus et pas grand-chose en suspension au bout de la queue. Je pouvais encore m'exprimer malgré ce qui hurlait dans les écouteurs, la voix du Prinz saisie de tellement près que je pouvais en capter les nuances sans faire aucun effort pour me demander si j'avais raison ou tort de me livrer à cette cérémonie facultative.

Et le Prinz apparut, couvert d'or et de feu. La perle du Métal qu'on l'appelait quand on savait pas trop quoi lui dire, ce qui arrivait quand on avait la chance de l'approcher ou d'entrer en communication avec son réseau à travers un cordon de sécurité particulièrement vorace en énergie.

Aliz voulut crier plus fort que tout le monde et s'égosilla comme une poule qu'on égorge après l'avoir violée.

— Tu m'encules quand tu veux, Frankie !

Ce genre de propos attire toujours l'attention de ceux qui sont pas vraiment venus pour la musique, des MIB quelquefois, peints en bleu ou en transparent pour la circonstance. Je croisais des regards envieux et même des admiratifs. Rog m'aurait collé les couilles de chaque côté de l'anus s'il avait su que j'étais pas là en tant qu'observateur secret du camp adverse, les Urinants dont il était le Gorille. Quelle connerie, ces pratiques sociales qui n'arrivent pas par hasard dans une société capitaliste qui a tout vaincu, même ses démons !

Le premier morceau s'acheva dans le sang. Sur la scène, un type entièrement nu et équipé d'un membre visiblement postiche étripait faussement une fille sur un air arrangé de Bach. Aliz éleva son singe comme un trophée. Le Prinz lui lança un regard réprobateur sans cesser d'adresser son sourire de faux-cul à la foule avide de tripes et de nouvelles idées.

Comme le deuxième morceau allait commencer, je m'injectai directement l'ultrasildénafil sans attendre les prières préparatoires que l'entourage immédiat est censé prodiguer au mental du supplicié. J'adore ce moment. Je fais ça tout seul sans demander la permission à personne. Aliz me regarda faire comme si je remplissais un cornet de glace. La peau du singe me parut impropre à la consommation, je sais pas pourquoi. J'avais pas que des problèmes d'érection. J'avais pas non plus à imaginer la suite. Le moment était venu de supplier, ce que je faisais toujours avec conviction. Un type qui ressemblait au singe, mais en plus grand, m'encula dès la première mesure que le Prinz entonna avec tout le sentiment que la tonalité lui inspirait justement. Le singe retira le balai, savourant l'instant comme si c'était à lui de jouer maintenant.

Je ne sais pas pourquoi, monsieur qui enregistrez tout sans jamais tomber en panne de pile, je vous raconte tout ça ni pourquoi vous ne m'avez pas arrêté avant que ça devienne franchement immonde et même misérable.

La soirée avait été merveilleuse. À la fin, on a mangé le singe cuit à la broche et Aliz a vomi pour essayer de renouer avec une réalité qui demeurait au fond notre point de repère question sentimentalité encore possible malgré les coups du sort. On est revenu à son hôtel pour se faire engueuler une bonne fois par sa maman qui a voulu m'étriper pour s'empêcher d'arracher les yeux de sa fille unique.

Qu'est-ce qu'on s'était raconté comme connerie Aliz et moi. On avait tout essayé. Je crois même qu'on nous avait foutus dehors. Aliz n'avait jamais fait autant travailler ses méninges et jamais elle n'avait poussé la douleur au point où j'avais moi-même imaginé que c'était possible sans commettre l'irréparable.

Nous autres, êtres humains, n'avons guère le pouvoir de changer quoique ce soit à l'irréversibilité du temps et les situations irrémédiables sont notre pain quotidien. Pour forcer un peu la main du plaisir comme palliatif de l'angoisse, nous pouvons tenter l'irréparable sans atteindre jamais ses limites redoutables. Et si ça arrive malgré les précautions, on ne perdra pas de temps (encore lui !) à tenter de remettre à l'endroit ce qui est désormais à l'envers, ou de reprendre ce qui est dehors pour le rendre à son état d'origine.

Les filles ne devraient pas non plus rencontrer des connaisseurs dans mon genre. Ça les change, monsieur, définitivement. Et je me doutais que ce qui s'était passé entre Aliz et moi avait déjà dû arriver à Rog et à Gisèle en un temps dont il n'était plus possible que de parler. Aucune trace de ce passé, ni dans nos mémoires pourtant exercées à retenir les détails déterminants, ni dans ce que nous pouvions posséder de documentation sur une époque qui ne supportait pas, autant qu'on le sût, les adaptations romanesques.

Je suis rentré seul dans mon impasse, celle que j'habite pour toujours, monsieur, me limitant à une existence dont il faut toutefois soustraire les nuits qui ne m'ont jamais servi à rien pour améliorer mon triste quotidien, alors que les jours, clairs et sombres à la fois, m'ont aidé à traverser tous les récits, ceux des autres comme les miens.

Rog ne s'était pas couché. Il sirotait un alcool devant la télé. Il avait coupé le son et regardait des personnages, réels ou fictifs, se livrer à une mascarade de la réalité telle qu'on la perçoit dès qu'on ouvre les yeux pour ne plus les fermer comme on en a le désir fou.

J'avais pas envie de dormir moi non plus. Pas envie de parler. J'étais derrière lui, assis devant la table alors qu'il s'était un peu recroquevillé dans le canapé, et je pouvais facilement lui planter un couteau dans l'épaule gauche, coupant le cœur en deux et provoquant une mort sans doute instantanée et sans souffrance inutile. Ça ne servait à rien de provoquer la douleur. Aliz ne m'avait pourtant parlé que de ça pendant toute la soirée. Il n'en savait rien.

— Ça va, Frankie ?

— Bien, Rog.

J'avais vraiment pas envie de me mettre à rêver. J'avais assez fantasmé toute la soirée. Je crois que le singe était en guimauve et le balai en gélatine. Ma queue sentait la merde, c'était la seule chose de vraie dans mon slip qui ne contenait plus rien de chimique vu que je m'étais fait tabasser par des adeptes de la rafle anti-juive.

— J'ai fini mon site, dit Rog qui zappait de plus en plus vite. T'iras voir ça quand tu auras une minute. Je crois que c'est bon. Mais c'était du tout cuit. J'en ai marre de ces conards qui empoisonnent la musique avec leur merde. Tu me diras si tu as le temps.

Sinon, je la fermerais, comme d'habitude. Rog avait fait plusieurs tentatives d'infiltration de la toile, mais il n'avait jamais atteint le point de non retour, signe que c'était en-dessous de ses espérances. J'avais jamais rien dit. Lui non plus. Et on n'avait pas l'intention d'en dire plus si ça ne valait pas la peine de s'étriper. On avait remis ça à plus tard, peut-être aux calendes grecques. Quand est-ce qu'on finirait de s'amuser ? Ça, je peux vous le dire : quand on aurait cessé de s'ennuyer.

Dans la nuit, je suis sorti de nouveau pour vérifier que c'était bien avec Aliz que j'avais passé la soirée et pas avec une de ces poufiasses qui profitent de mes élans gothiques pour me sucer le sang jusqu'à ce que papa m'injecte un sédatif. Vous me suivez.

L'impasse était déserte, ce qui n'avait rien d'étonnant à cette heure de la nuit car le seul endroit où on peut consommer quelque chose de digeste est le *Cosi Cosa* que Pasopini ferme à minuit exactement même si on a encore faim et soif. Vu le calibre de la bête, on se tire en principe sans commentaire et on promet de revenir demain pour en parler sur un autre ton. Ah ! Les disputes de minuit sur la terrasse du *Cosi*. Je m'étais jamais fait casser la gueule de cette manière.

L'air était humide. Le vent tournoyait au-dessus des poubelles, comme s'il était habité par des sans-abris. Rien pour détruire l'angoisse qui en profite pour se métalliser jusqu'à ce que le désir vous prenne de passer directement à la fusion sans négocier avec les économies du ménage. J'avais pas ce problème, le ménage, même si Rog avait des principes. Je suis allé me coincer les doigts dans un couvercle pour m'arracher un cri et ne pas le pousser.

Qu'est-ce que j'aimais la musique du Prinz ! J'espérais qu'Aliz avait apprécié aussi. J'avais tout fait pour. Barbe à papa et menottes dans le dos. Pour le balai, je sais pas. Un accessoire hallucinatoire peut-être. Ou mon doigt. Je vous raconte comme ça me vient. Qu'est-ce que je fabriquais à me coltiner avec les ennemis de Rog sans lui dire que c'était juste parce que la fille me plaisait ? J'avais aucun intérêt à le trahir, d'autant qu'il risquait sa liberté.

S'ils agissaient comme ils l'avaient fait en Europe, entraînant Rog hors du territoire espagnol pour le coincer dans une juridiction française (ce qu'Anaïs avait parfaitement réussi, preuve que Rog était un gros con

comme le disait Aliz), alors ils étaient là pour faire justice eux-mêmes, peut-être avec la complicité des abrutis que j'avais rencontrés au concert de K. K. K. et qu'Aliz m'avait présentés comme ses amis. Des adeptes du Métal, tous. Capables de fusion au moment de vous faire la peau.

Je suis revenu à l'hôtel où j'avais mes entrées, même en pleine nuit si vous ne m'aviez pas menti, monsieur...

— Je ne vous ai jamais menti...

— On me reconnut à l'accueil, mais Madame dormait sans doute et Mademoiselle n'était pas encore rentrée.

— Je l'ai pourtant raccompagnée à la porte !

— Elle n'a pas dû la prendre, monsieur.

J'ai pas insisté. J'avais abandonné une Aliz en piteux état à une heure avancée de la nuit et la même nuit avançait toujours et on voulait me faire croire que je m'étais trompé d'endroit pour l'abandonner ou que c'était elle qui avait profité de mon état pour me faire croire que c'était l'endroit où j'étais censé l'abandonner avant de retourner chez moi. C'est comme ça que je me complique des situations qui dans la tête d'un autre bougre se compliqueraient autrement. On ne sort pas de là quand on est n'est pas fini. Maman ne m'avait pas abandonné. À l'époque de son suicide, je marchais pas et je savais pas dire grand-chose. Je suis devenu un homme sur cette base. J'y peux rien.

Où qu'elle est ? Je retournais chez moi au cas où elle aurait eu la même idée. Est-ce que c'était le jour qui commençait à se lever ? On m'a tiré dessus alors que je m'apprêtais à bifurquer pour m'engager dans mon impasse. Ça m'a fait un mal de chien. Je me suis pris le trottoir de face, à pleine vitesse. Aliz essayait de me retourner, je sais pas pourquoi.

— T'es dingue ou quoi ? disait-elle. On t'a tiré dessus !

Ah ! Les gonzesses ! Toujours en train de vous reprocher quelque chose!

ULYSSE I

Le téléphone a sonné à quatre heures du matin. Comme je m'étais couché à deux à cause du concert de K. K. Kronprinz, je n'avais même pas eu le temps de me préparer à dormir. Il faut dire que j'étais seul dans le lit. Ça faisait presque un mois que je dormais sans personne pour me raconter des histoires n'ayant rien à voir, mais alors rien, avec ce que je vivais tous les jours dans la police. Dire que j'étais passé du lit de maman à celui de Sally on peut dire sans transition. Mais il s'était passé quelque chose et elle avait mis fin à toute l'histoire sans me consulter. Je ne souhaite à personne de passer une première nuit en solitaire dans ces conditions.

À quatre heures du matin, le moteur de la Chevrolet a du mal à se réveiller. Les clés dans une main et un gobelet de café de la veille dans l'autre, je regardais la rue en attendant que le moteur se mette à tousser. Sans elle, ça n'avait plus de sens. Un réverbère s'était éteint et on ne pouvait plus voir la poubelle dont personne n'avait jamais rabattu le couvercle.

J'avais passé la soirée en marge du concert. À l'intérieur de la *Cathédrale*, les tympans étaient soumis à des pressions directement exercées sur le cerveau pour le conditionner et pousser les fidèles à consommer les produits dérivés sans demander d'où ça venait et qui tirait les ficelles de cette religion concurrente et perçue comme telle par les religions dites officielles. On recevait des tas de plaintes dans ce sens et je les envoyais pâître dans la poubelle sans couvercle parce que je n'avais pas envie de la fermer.

Le moteur s'est enfin décidé à ronfler à ma place. J'ai balancé café et petits beurres dans la rigole et je me suis enfoncé dans une nuit encore épaisse et pas facile à pénétrer parce que les filles sont comme ça.

La fille du standard m'avait donné le nom de l'impasse, mais tout le quartier est comme un peigne, avec des impasses qui se suivent et qui se ressemblent. Heureusement, une ambulance clignotait. Le type était allongé sur le dos et il secouait ses jambes que personne ne cherchait à immobiliser comme je l'aurais fait pour me mettre à l'abri de ce qui n'était rien d'autre que de la colère. S'il avait été grièvement blessé, il l'aurait déjà évacué. Mais ce type allait bien. Il était seulement en colère et les secouristes tentaient de le calmer avant de lui rendre sa liberté de citoyen touché par le phénomène de la violence urbaine. La balle avait traversé le col de sa chemise puis avait ricoché sur un mur et était revenue vers lui pour lui pincer les fesses. Une jolie infirmière appliquait un pansement chaud sur l'hématome.

— Ça va, Hightower, me dit le flic de service. C'est rien et de toute façon il sait pas qui lui a tiré dessus.

— Vous avez récupéré la balle ? C'est qui, ce type ?

— Un pédé de libraire. Vous voyez, là ? « Télémaque ».

Je voyais. Surtout que le type qui se tenait sur le seuil de la librairie n'était pas un inconnu pour moi. Il me fit un signe de la tête. Je répondis par l'agitation de mon index droit. Il se rappliqua.

— Frankie est douillet comme une fille, dit-il. C'est vraiment pas grand-chose. On sait même pas si la balle lui était destinée.

— Vous étiez avec lui ?

— Non, non ! Il était seul. Je sais même pas ce qu'il foutait dehors à cette heure. Ça ne lui arrive jamais, monsieur.

Roger Russel, qu'il s'appelait, ce gonze. J'avais jamais aimé son allure d'hidalgo. C'était peut-être ce qui plaisait au petit Frankie qui n'était pas inconnu des services de police non plus. Le vieux Chercos m'en voudrait pas si je posais quelques questions à son fils sans lui demander la permission. Je ne comptais pas le charcuter, juste me renseigner pour ranger l'info dans un petit coin de ma tête.

— Il ne peut pas se relever, me dit l'infirmière sans cesser de frotter les fesses nues de Frankie.

— Ça ne saigne pas, dis-je.

— Mais ça lui fait encore très mal !

Elle aimait ça, calmer la douleur avec un bout de coton imbibé de sa salive. Enfin, je m'imaginai que c'était de la salive. Il y avait du rouge à lèvres dessus, le même que sur ses lèvres. Petite déduction. Je ne peux pas m'empêcher de déduire. À un moment donné, je conclus et j'oublie l'affaire, sauf des détails que je range dans un petit coin de ma tête. Je ne suis pas aussi compliqué qu'un truand, mais j'ai des ressources.

— Quand il sera en état de parler, vous me l'envoyez.

Elle avait l'air d'accord. Russel attendait que je lui pose une question gênante. Je lui en avais déjà posé des tas et il y avait toujours répondu de façon à ne pas tomber dans le piège que je lui tendais. Ça faisait au moins deux ans qu'on se connaissait. Il avait des activités tellement secrètes qu'on n'avait même pas idée de ce qu'il pouvait trafiquer. Je détestais ce type comme s'il avait séduit ma mère.

— Frankie ne sait pas ce qui lui arrive, s'amusait-il. Il n'a jamais reçu une balle dans la peau.

— Vous en avez déjà reçu, vous ?

Il ne répondit pas. Je n'avais pas encore eu l'occasion de le foutre à poil pour examiner chaque détail de son corps à la loupe.

— Il a dû faire une mauvaise rencontre au concert du Prinz, dit-il.

— Et la fille ? Elle n'est pas d'ici. Vous la connaissez ?

Son visage se contracta légèrement sous les yeux. Il ne la connaissait pas, mais il ne savait pas tout de Frankie et de ses fréquentations féminines.

— C'est pas un pédé ? dis-je comme si je l'insultais une bonne fois pour toute.

Mais ce gaillard (il est très costaud) ne se laisse pas démonter aussi facilement. Il pensait que Frankie n'était pas un pédé. C'était même le contraire d'un pédé. N'appréciait-il pas les soins que lui prodiguait cette jolie infirmière asiatique d'origine et de cœur ?

— Vous êtes un sacré con, Russel. Tirez-vous.

Il trottina jusqu'à la librairie, mais n'y entra pas, se tenant sur le seuil dans la demie lumière d'une veilleuse bleue. Il y avait deux ou trois types avec lui, des pédés sans intérêt.

— Vous n'allez tout de même pas m'emmener ! cria Frankie qui se tenait maintenant debout devant moi pendant que l'infirmière bouclait sa ceinture portant le sceau de celui qu'ils appellent le Prinz.

— Je reviendrais dans la journée pour vous poser des questions de routine, dis-je en m'éloignant. Vous laissez pas avoir par ce vieux Russel qui sait y faire avec les types dans votre genre.

— Mon genre ? Quel genre ?

Il était prêt à se battre. J'avais d'autres chats à fouetter. Je suis remonté dans ma bagnole et j'ai refait le chemin à l'envers. Il y avait quelqu'un dans mon lit. J'avais oublié que j'avais encore des relations.

Je n'ai pas dormi. Des types qui se font agresser dans la nuit, il en pousse dans tous les arbres que je connais parce que je suis un chien et que j'aime être tranquille pour pisser comme j'en ai envie. Frankie, ce n'était pas grand-chose. Un fils à papa qui se frottait aux réalités de l'existence en collectionnant des conneries à la hauteur de son intelligence, c'est-à-dire rien d'assez folichon pour s'attirer les foudres des vengeurs socio-politiques dont je suis un exemple pas très frais, c'est vrai, mais toujours sur le coup si ça ne remet pas en cause mon avancement et mes crédits bancaires.

Ce qui me turlupinait, c'était de tomber encore sur ce Roger Russel, un type tellement compliqué que je n'avais aucune raison de me méfier de lui et surtout de le harceler quand l'occasion se présentait. Il avait les moyens de me le faire payer, surtout que le papa de Frankie avait des relations. Or, Russel et Chercos Senior constituaient une relation solide, si la rumeur disait vrai. L'instinct me poussait toujours dans leur territoire et j'aimais bien cette petite brise qui sentait le poisson pas frais.

Je me suis retrouvé seul comme ce poisson sur le coup de huit heures, libre comme le vent qui me gonflait les voiles quand une journée s'annonçait prometteuse. Il n'y a rien comme l'inactivité pour me désespérer. Et il m'arrive souvent de traîner au bureau à essayer de mettre de l'ordre dans toutes ces informations que je n'ai finalement jamais trouvé le temps de classer comme les jeunes gens le font dans leurs ordinateurs. Ne me demandez pas, monsieur, ce que c'est un ordinateur. Pour moi, ça ressemble à la fois à une télé et à une machine à écrire et je ne vois pas le rapport entre ces deux éléments de la vie quotidienne. D'ailleurs, il me semble que c'est ce qui nous tue aujourd'hui, toutes ces choses qui ne vont pas ensemble et qui portent pourtant un nom comme si

la majorité des gens n'en ignorait pas l'usage exact. Comme les gays, par exemple. Mais je suis cool comme un bébé qui découvre le monde et qui trouve que ce qui est sucré est bien meilleur que ce qui ne l'est pas.

En passant devant la *Cathédrale*, j'ai aperçu Zizi, ma balance, et je me suis arrêté pour lui demander s'il connaissait la fille que j'avais pris le soin de ne pas approcher cette nuit, ce qui n'avait pas manqué d'inquiéter Russel. Il ne s'en était pas caché.

— Je sais pas, dit Zizi. D'habitude, elle est rouquine et elle s'habille en nurse pour les vieillards. Le blanc lui va bien. Cette nuit, elle a changé de style, peut-être à cause de ce type qu'on dit qu'il est libraire dans le quartiers des Impasses.

— Frank Chercos ?

— Il lui avait foutu un balai dans le cul. C'était beau à voir.

Ce qui était moche, c'était la gueule de Zizi quand il s'imaginait qu'il en avait assez vu pour accepter la mort si jamais c'était l'heure. Il avait oublié le S à Bandidos.

Je suis allé au laboratoire pour avoir des nouvelles de la balle. Elle ne disait rien à personne. Je l'ai mise de côté dans un coin de ma tête, comme d'habitude. Les rayures, les traces, tout.

Il était à peine dix heures et je commençais à m'emmerder. Cette enquête, si elle devait en devenir une, commençait comme ma vieille Chevrolet qui avait du mal à quitter le trottoir crasseux où je la garais tous les soirs avant de m'enfermer et de me tranquilliser devant la télé ou le miroir, selon le degré d'activité que j'avais atteint en essayant de travailler toute la journée.

Mais jamais un mot plus haut que l'autre ou simplement de travers. Je suis connu pour mon flegme. Les gens croient que je réfléchis trop et que ça ne me va pas aussi bien que je dis. Ce qu'ils ignorent, c'est que je passe beaucoup plus de temps à contempler mon bric-à-brac d'informations en tout genre qu'à essayer de comprendre pourquoi les jeunes ont raison de pianoter toute la journée dans l'espoir de se multiplier.

Je suis allé jeter un œil à l'hôtel où créchait la fille, la rouquine qui s'était peint les cheveux en noir pour satisfaire les désirs inavouables de Frankie. Mais je ne suis pas entré. Il fallait d'abord que j'en parle avec Frankie. Il savait peut-être de nouvelles choses sur Russel depuis la dernière fois qu'on s'était vu, je veux dire avant qu'on lui tire dessus.

J'ai téléphoné depuis le bureau pour éviter de me servir du téléphone portable dont l'administration a doté ses agents. J'ai déjà du mal à retenir mon propre numéro, alors tout ce qu'il faut savoir avant de passer son premier appel sur ce genre d'appareil, c'est comme si je n'étais même plus de ce siècle et qu'on me demandait de me projeter dans mille ans à une époque où ces pratiques seront devenues tellement courantes qu'on ne se posera plus les questions que je me pose aujourd'hui. Ah ! L'avenir !

Frankie me répondit qu'il était emmerdé par deux pédés qui n'avait pas lu je ne sais quel auteur important et qui se chamaillaient pour décider qui était le plus bête d'entre eux.

— Ça va, Frankie. Ça fait trois avec moi.

— Vous êtes pédé !

Je raccrochais. Le type qui écoutait mes conversations téléphoniques devait bien se marrer maintenant.

Je n'aime pas trop entrer dans une impasse en sachant que pour en sortir il me faudrait reculer en me fiant totalement à l'analyse instantanée des images renvoyées par les rétroviseurs extérieurs, ma bagnole étant privée de lunette arrière à cause de la cage. J'y enferme quelquefois des fous, mais je m'excuse toujours à cause de l'odeur de pisse, sauf auprès de Roger Russel qui adore ça, selon la rumeur. Je l'ai emmené deux fois avec moi pour qu'on s'explique. Et deux fois j'ai dû accepter de ne rien comprendre tellement c'était compliqué. Mais c'est bien casé dans un coin de ma tête, même si ça fait encore désordre.

Frankie était seul derrière son comptoir. Il suçait un sucre d'orge acidulé, parfum framboise si je ne me trompais pas. Il n'y avait plus de pédés pour détourner son attention du bouquin qu'il tenait à deux mains comme un missel. C'était un missel. Le sucre d'orge allait et venait entre ses lèvres qui avaient la couleur des framboises, j'en étais sûr maintenant que je le voyais de près.

— Ça va le cul ? lui demandai-je pour le sortir de son monde.

Il ne m'avait pas entendu entrer. Le sucre d'orge sortit lentement de sa bouche, se figeant enfin entre les dents.

— On a récupéré la balle, dis-je, au cas où. Je les collectionne.

— Vous voulez dire qu'on saura jamais qui c'est ?

Il avait l'air inquiet de celui qu'on vient de descendre par erreur.

— Vous êtes venu pour la fille ? dit-il.

— Pour la fille et pour autre chose ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est pas à moi de penser, monsieur. Je pense jamais à ce genre de truc.

Il sentait la mort.

— Je vais pas pourvoir m'asseoir pendant au moins un mois !

Je ne pouvais pas m'imaginer à ce moment-là que ce jeune homme poussif participerait quelques jours plus tard à une fusillade sur le seuil même de sa librairie et que votre aide, monsieur, serait tué net alors que vous-même souffririez d'une grave blessure qui mettrait vos jours en danger.

La fille aux cheveux roux les avaient suivis ou, selon votre témoignage, elle avait été enlevée par ces deux comploteurs que vous n'aviez pas eu le temps de démasquer.

Une fois de plus, mon téléphone avait sonné en pleine nuit et cette fois, il m'avait réveillé. J'avais reçu une petite dose de métal avant de me coucher, mais rien à côté de la balle qui avait troué votre crâne.

Je me suis rendu sur les lieux pour constater que les victimes (vous et votre aide) aviez perdu beaucoup de sang. Une balle perdue me renseigna au matin sur son origine. Elle avait été tirée par la même arme qui avait failli coûter la vie à Frankie quelques jours avant après le concert du Prinz.

Russel avait donc cherché à tuer son associé et maintenant celui-ci était en cavale avec lui en compagnie d'une rouquine qui était peut-être aussi sa proie selon ce que vous m'en aviez dit lors de notre petite fête.

J'en profite d'ailleurs pour vous remercier de m'avoir invité. Madame de Vermort est une grande dame. J'ai pu apprécier sa conversation.

J'avais à peine fini de lire le rapport concernant la balle perdue dans la fusillade que le téléphone, celui de mon bureau cette fois, me tira d'une torpeur que je devais plus à la fatigue qu'à la fascination que cette affaire commençait à exercer sur moi.

— C'est dingue, me dit le policier de service à la réception, mais le type que vous avez engueulé l'autre jour est là devant moi. Il veut vous parler.

Frankie avait fait du scandale dans le parking où il avait pénétré à bord de la voiture de Roger Russel. Je jetais un coup d'œil par la fenêtre pour constater que c'était en effet la voiture qu'on recherchait. Mais à l'intérieur, on n'avait trouvé que Frankie. Aucune trace de Russel ni de la fille. Frankie n'était pas armé. Il s'était d'abord soumis, obéissant aux ordres que le chien de garde lui envoyait dans un mégaphone, mais il avait rouspété en entrant dans le poste parce qu'on le poussait à son avis sans ménagement. Quand je suis arrivé au rez-de-chaussée, il était menotté à l'extérieur de la cage à poules et un flic assez costaud lui tordait un bras dans le dos en lui parlant à l'oreille. Frankie l'insultait et l'autre priait le ciel pour que sa femme n'entre pas à ce moment-là. J'ai mis fin au combat en apparaissant. Frankie devint mou comme une chique et l'autre, qui se méfiait, me demanda conseil.

— Laissez-le, dis-je. C'est pas comme ça qu'on traite mes amis.

C'était une blague que le flic prit au sérieux comme si je ne l'avais jamais taquiné. Le manque d'intelligence est une tragédie policière.

— Qu'est-ce qui vous amène, Frankie ? Entrez dans mon bureau.

Je lui indiquai l'escalier qu'il fallait grimper l'un derrière l'autre parce qu'il était étroit, lui le premier. Il se frotta l'épaule et commença à filer comme s'il était poursuivi. Ce qu'il avait à me dire ne devait pas être facile à exprimer sans une grosse boule dans l'estomac. Il poussa lui-même la porte de mon bureau et s'installa dans le fauteuil que j'utilise en général pour en savoir plus que ce que je savais avant d'entrer.

Je ne lui avais pas encore annoncé que la balle qui avait failli le tuer le soir du concert du Prinz avait été tirée par le revolver de Russel et qu'il y avait toutes les chances pour que ce soit Russel qui ait appuyé sur la détente. Tout ce qu'il savait, il le tenait de ce qu'il venait de vivre en compagnie de

Russel et de la fille aux cheveux roux et tout ce que je savais d'elle, c'est qu'elle était la fille de Gisèle de Vermort et qu'elle avait dans l'idée de venger son papa que Russel avait flingué, si toutefois Russel n'était autre que cet Ovidio que la police espagnole ne recherchait pas puisque d'après elle, il était mort chez Siemens en Allemagne, écrasé par une bobine de fil électrique pesant plusieurs tonnes. Par contre, la police française appuyait la thèse de Gisèle de Vermort, sans enthousiasme délirant, mais avec assez d'arguments pour intéresser un flic américain.

— Rog est devenu complètement fou, ânonna Frankie qui voulait fumer la cigarette que je venais de lui offrir, mais sans arriver à allumer la petite boule rouge de l'allumette.

Qu'est-ce qui le poussait à trahir son ami et amant de son papa ? Il ignorait que Russel lui avait tiré dessus. Je pensai que la fille n'y était pas pour rien. Moi qui l'avais pris pour un pédé. C'est vrai que c'est pas parce qu'on vend des livres à des pédés qu'on en est un soi-même, mais comme son papa en était un et que sa maman en était morte, j'étais en droit de penser que le fils n'avait pas échappé à la malédiction familiale comme le chien des Baskerville ou les Baskerville eux-mêmes, — je ne me souviens plus de cette histoire qui a pourtant servi d'exemple à un tas de flics dans mon genre.

— Il tuera Aliz si vous ne faites rien, décréta-t-il quand je me mis à donner des signes d'impatience.

Il aurait pu commencer par là. La fille n'y était donc pour rien. Sa maman avait tort de s'inquiéter. Je ne pouvais pas vous donner cette bonne nouvelle, monsieur, car vous étiez dans le coma. J'appelai Gisèle de Vermort que je n'avais pas rassurée une heure plus tôt.

— Aliz est en vie, dis-je. Son petit copain s'en est tiré.

— Aliz entre les mains de cette brute !

Elle avait tout compris. De plus, Frankie avait retrouvé l'endroit où il avait laissé Russel et la fille, sans bagnole ni rien pour survivre décemment. Il était armé, mais d'après ce que savait Frankie, il n'avait plus que trois ou quatre balles dans son revolver, ce qui ne lui laissait aucune chance face à la puissance de feu qu'on nous connaît. Un wagon de flics armés jusqu'au dent devait être déjà en train de négocier. Ça allait vite, très vite, et je n'avais encore rien dit à Frankie à propos de la balle qui avait failli le tuer.

Il s'était calmé. Ça lui faisait du bien d'avoir parlé. Il redoutait que Russel ne s'en prenne à la fille. Il y avait réfléchi en venant et il avait même fait plusieurs fois le tour du quartier avant de se livrer. Il y a des types, comme ça, qui ont besoin d'un briquet alors que les allumettes ne vous coûtent rien si vous avez des relations.

— Ça va, Frankie. Tout va bien se passer.

Il pouvait me reprocher de ne pas être un homme d'action. Je n'avais aucune raison de lui expliquer que l'attente a aussi ses avantages. On attendit longtemps avant de recevoir les premières nouvelles de l'opération lancée contre Russel pour sauver une fille qui allait peut-être

nous être utile si on savait, et je m'y connaissais, la faire parler sans esquinter son apparence. Le téléphone sonna.

— Russel a disparu, dis-je, répétant ce que m'annonçait le flic au bout du fil. On a mis des chiens à ses trousses. Faut attendre.

Il n'y avait rien d'autre à faire. L'inaction ou rien.

— Ça me fait chier de trahir un ami, dit Frankie qui se mordait les ongles. Mais je veux pas qu'on fasse du mal à cette fille. Elle me botte.

— Faudrait peut-être que tu saches quelque chose de pas folichon à propos de ton ami.

Je lui expliquai. Il baissa la tête et se la gratta pendant tout le temps que je lui parlais des balles, du revolver et de ce que je pouvais lui dire du passé de Russel. J'en savais beaucoup plus, mais il y a des limites à la sincérité qu'un flic peut accorder à un témoin qui était aussi un coupable. Il attendit que j'aie fini pour relever une tête dévastée à la fois par la colère et par la tristesse que lui inspirait l'attitude désinvolte et criminelle de Russel.

— Il tuera Aliz si je ne reviens pas avec de bonnes nouvelles, dit-il.

— Il ne l'a pas tuée, Frankie. Ils sont dans la forêt maintenant. J'ai demandé un hélicoptère.

— Demandez aussi un sous-marin !

La dernière fois que j'avais poursuivi un voyou, on avait retrouvé le corps de son otage dans la baie et ça se savait. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un ravisseur. Et rien de plus désespérant qu'un flic réduit à l'inaction parce que c'est son mode opératoire.

— Le type sur qui Russel a tiré est dans le coma. L'autre n'était peut-être pas un type, mais il est mort. Ça t'intéressera peut-être de le savoir, Frankie.

— Ça n'intéresse personne vos conneries !

Jamais j'avais eu autant de succès auprès d'un citoyen imposable. Je lui avais confié le téléphone pour l'aider à patienter. On ne nous donnerait pas de nouvelles toutes les cinq minutes, ni même toutes les heures. Et je n'étais pas très confiant quant à l'existence de la fille si on mettait la main sur Russel. Un type dont on savait tellement de choses que rien ne collait suffisamment pour monter un dossier solide.

On a attendu toute la matinée dans mon bureau. À midi, on nous informa que Russel n'avait laissé aucune trace et on me suggéra que Frankie nous avait monté un scénario qui allait lui coûter cher s'il avait pris la police californienne pour un casting hollywoodien.

C'était possible, mais ce type avait l'air sincère. Je l'invitai à descendre avec les poules pour partager un repas auquel on avait droit indépendamment des résultats de l'opération de recherche. Si celle-ci échouait, et c'était bien parti pour, l'enquête n'en continuerait pas moins. Perspective qui ne le ravissait pas. Il me suivit comme si je l'amenais à l'école un jour de vacances. Les poules jacassaient en grignotant les hot dogs que leur offrait l'administration. Les deux types qui s'avançaient vers

elles (Frankie et moi) n'avaient rien de play-boys, plutôt ressemblant à tous les types ordinaires qu'elles avaient l'habitude d'envoyer en l'air pour leur piquer un maximum de fric quand leurs poches étaient retournées.

— Ces messieurs sont de la police, dit l'une d'elles, mais j'ai jamais vu celui-là. C'est ton fiston, Hightower ?

— On pourrait peut-être aller bouffer ailleurs, fit Frankie.

On sortit sous les huées, comme après un match qu'on vient de perdre en même temps que l'honneur.

— On va bouffer dans ma bagnole, dit Frankie. Elle est assez grande pour contenir deux conards de cette importance.

Je ne relevai pas la moitié d'insulte qui m'était destinée. J'avais encore besoin de ce type. J'avais besoin de lui pour atteindre son papa. Qu'est-ce qu'il foutait, son papa, pendant que son amant tentait de disparaître dans la nature avec une monnaie d'échange de qualité supérieure ? Il me tardait d'entendre ses explications, si bien sûr ma hiérarchie me permettait d'adresser la parole à un pilier de la société dont dépendait aussi mon existence. On entra dans la bagnole sur le siège arrière, posant mes fesses sur les traces sexuelles que Russel ne devait pas manquer d'arracher à ses victimes consentantes. Ça m'écœurait rien que d'y penser.

On a fini de bouffer à l'heure de la relève. Les nouveaux arrivés commentaient la présence de la bagnole de Frankie (de Russel) au milieu des véhicules de service. Je répondis à peine aux saluts. Ils savent pourtant que je n'aime pas leur parler. Je limite toujours nos conversations aux sujets du jour. Rien sur Russel ni sur la fille. Ils n'en avaient peut-être pas parlé à la télé. On me héla d'une fenêtre du premier étage. C'était celle de mon bureau.

— Ça serait quand même bien si vous acceptiez d'utiliser le portable que vous avez reçu, Hightower. Ça m'éviterait de vous courir après chaque fois que le téléphone sonne. J'habite au rez-de-chaussée, moi !

Russel avait chié au pied d'un arbre. On était sûr que c'était lui à cause de la fraîcheur. Tu parles d'une nouvelle ! Non, la fille n'avait pas chié. Et Frankie qui me demandait de répéter !

— Tu seras pas en sécurité chez toi, surtout si ton papa vient de faire la morale. On va t'enfermer. Tu pourras demander ce que tu veux pour bouffer et tu seras pas obligé de faire tes besoins devant les autres. Comme dans un palace.

Ils emmenèrent Frankie qui se laissa conduire sans broncher. Dehors, les voitures qui s'étaient lancées à la poursuite de Russel revenaient une à une et retrouvaient leurs places dans le parking. Les agents passaient devant moi en baissant la tête. Comme ils n'avaient pas encore déjeuné, ils se dispersèrent dans les bureaux, remettant le briefing à plus tard. J'avais une heure devant moi.

Je fermais la bagnole que Frank avait conduit jusqu'ici. C'était une pièce à conviction qui ne servirait à rien si Russel butait la fille et c'était ce qu'il

ferait si sa réflexion de fuyard l'amenait à penser qu'elle ne lui servirait à rien. Je m'attendais à une mauvaise nouvelle.

Ensuite, je me suis rendu à la librairie. J'avais les clés. Une chance d'y avoir pensé. Des fois, j'ai l'impression que je peux entrer partout sans me faire inviter. Je n'ai pas que des amis.

Frankie m'avait expliqué comment entrer par derrière. Le chien était mort depuis longtemps. Une indigestion. J'ai ouvert le portail qui était cerclé de chaînes assez solides pour empêcher un B52 de décoller. L'herbe était haute et jaune, visiblement empoisonnée. Le flic de faction m'avait vu merder avec le cadenas. Il se tenait sous un auvent, les mains dans le ceinturon, semblant retenir une bedaine qui ne ratait aucun repas et qui était faite pour en contenir beaucoup avant de tirer le signal d'alarme.

— Ça va, Hightower, me dit-il alors que je ne lui demandais rien.

Derrière lui, la porte était ouverte. Il n'y avait personne à l'intérieur.

— Je suis seul, dit le flic sans se retourner.

— Personne dans la rue ?

— On a fermé boutique.

Je passais dans la pièce suivante. Toujours rien. Pas un bouquin. Des étagères et rien dessus, que des babioles sans intérêt, des choses qu'on a envie de jeter quand on les regarde et qu'on oublie parce qu'on a autre chose à faire. Enfin, l'intérieur de la librairie, plongée dans le noir. Le téléphone sonna à ce moment-là. J'allais me faire enguirlander : je n'avais pas mon portable sur moi. Je décrochais.

— Conard de flic !

Puis plus rien. J'allais vraiment me faire souffler dans les bronches. Je courus dehors pour secouer le flic qui avait un portable et savait s'en servir. Cinq minutes plus tard, ils avaient localisé l'appel. À plus de deux cents kilomètres. Des flics patrouillaient déjà à cet endroit pour interroger les employés des stations service et des restaurants. Je n'ai jamais vraiment adhéré à cette école.

Le mieux était d'attendre. Ça n'enchanterait pas Frankie. Et je n'avais aucune bonnes nouvelles à lui annoncer. Il allait passer une très mauvaise nuit s'il n'abusait pas de l'hospitalité de l'administration. À sa place, je passerais mon temps à abuser. Ils vous installaient la télé si vous les faisiez vraiment chier.

Comme ils avaient convoqué le papa de Frank et que celui-ci était disponible, je suis remonté dans mon bureau pour l'attendre. je suis connu pour ma patience, pas seulement pour l'efficacité de mes analyses. J'ai des trucs pleins mes tiroirs. Ce qu'ils ne savent pas, monsieur, c'est que je m'injecte le métal que vous me vendez à prix d'or. J'ai une dette envers vous, mais comme vous êtes dans le coma et que votre pronostic est engagé, je n'en parlerais pas à Gisèle de Vermort qui m'indiquera sans doute un autre fournisseur. Je ne peux plus me passer de cette saloperie qui me fait un bien fou depuis que je me porte mal.

J'ai appelé Gisèle pour avoir de nouvelles instructions. Elle m'a demandé de me montrer discret si j'étais en manque.

— Ce n'est pas la question, madame. J'ai tout ce qu'il me faut. Je m'inquiète pour votre fille. Russel est dangereux.

— Il n'aime pas les petites filles. Elle trouvera autre chose.

Ce qui équivalait à me dire de ne pas bouger en attendant qu'elle décide d'une stratégie. Comme je ne savais rien sur les résultats des nouvelles recherches, je prétextai une migraine et raccrochai après avoir présenté mes hommages à cette grande dame qui m'avait promis la vie éternelle si je ne posais aucune question à propos de ce qu'elle m'avait raconté au sujet de Russel. Elle m'avait conseillé de ne pas bouger, à moins d'y être contraint par ma hiérarchie, auquel cas j'exécuterais leurs ordres sans tenir compte des siens. Je croisai les doigts pour que ça n'arrive pas. J'allais encore me coucher seul ce soir. Et personne à qui parler, l'œil rivé dans la rue, presque à toucher le carreau qui portait mes traces et ne perdait rien de son pouvoir hallucinogène.

Mais la journée n'était pas terminée. Ils avaient changé le flic de la librairie. C'était une femme maintenant, mais elle était mariée. On ne pensait jamais à mes problèmes. Elle me trouva pensif. J'avais encore mis un temps fou à démêler la chaîne du portail. Elle ne comprenait pas pourquoi. Moi oui.

Personne n'était venu à part les techniciens du téléphone. Elle avait vu un chat et des oiseaux. Elle ne voyait jamais les chats sans les oiseaux. Une dingue. Heureusement, le divorce prend du temps et je n'aurais aucune raison de tenter de me la faire avant longtemps.

Dans la librairie, j'avais laissé la lumière et les techniciens ne l'avaient pas éteinte. Ils n'avaient touché à rien d'autre qu'au téléphone. Des types consciencieux comme les aime la nation. Ils ont l'avantage d'être moins gourmands en indemnité en cas de guerre. Les types comme moi en demandent toujours trop et ça finit par leur porter tort.

Il y avait des milliers de bouquins là-dedans. Je n'étais pas venu pour m'instruire ni pour flatter mon ego en me mettant à la recherche de ce que j'avais déjà lu avant d'entrer au service de la Loi. Des fois, on aime bien trouver confirmation de ce qu'on a été avant de devenir quelqu'un de moins fréquentable. J'avais du temps à perdre en attendant la tombée de la nuit.

Le flic me demanda à travers la porte si je savais ce qu'ils avaient prévu pour la nuit. Elle avait un gosse à nourrir et il ne savait pas encore se débrouiller tout seul. Et il était vraiment seul en compagnie de son papa, si je voyais ce qu'elle voulait dire. Elle avait deviné un tas de choses rien qu'en me regardant dans les yeux. Ah ! Les femmes mariées.

Et ring ! Le téléphone sonna. Cette fois, c'était le bureau. J'avais oublié le papa de Frank. Il m'attendait. Il n'avait pas l'air d'attendre, non. Mais vous feriez bien de vous magner, Hightower.

Il me reçut dans mon propre bureau comme si on se connaissait déjà.

— J'ai ouvert la fenêtre à cause de l'odeur, dit-il. Vous ne fumez pas ?

— Quand je pète un joint, oui.

Il rit de bon cœur. On l'avait mis au courant pour Frankie et même pour Russel.

— Roger n'est pas comme ça, monsieur. Vous vous trompez de personne. Frank vous a raconté des bêtises. Qui est cette fille ?

— Il faudrait peut-être qu'on reprenne dans l'ordre, monsieur Chercos. C'est bien Roger Russel qui a tiré sur deux types pour on ne sait quelles raisons. Il en a tué un et l'autre est à l'hôpital entre la vie et la mort. Frank et lui ont emmené cette fille. On n'a aucune idée de l'endroit où ils se trouvent en ce moment.

— Frank et Roger ? De quoi me parlez-vous, monsieur ?

Il avait l'air d'avoir manqué une partie du film en plus de celle dont je ne lui avais pas parlé, car personne ne devait savoir que Frank s'était rendu pour trahir Russel et sauver la fille.

— Ils ont fait une connerie d'une extrême gravité, monsieur, et je ne sais pas pourquoi. Je pensais que vous en sauriez un petit peu plus que moi. En tant que papa de Frank et ...

— Les bruits qui courent, vous savez ! Frank est impossible ! Roger a une explication, j'en suis sûr. L'avez-vous appelé sur son portable.

— Je n'ai pas de portable (J'étais bien obligé de l'avouer).

— Vous n'avez pas besoin de portable pour appeler un portable. Vous pouvez utiliser cette vieillerie !

— Vous croyez ?

Il en savait plus que moi. Je composais le numéro de Russel. C'est Frank qui me répondit.

— Frank ? fit le vieux. Frank et Roger ?

— Ça va, Frank. Je me suis trompé de numéro.

Je raccrochais en appuyant sur le bouton rouge comme j'avais appris en stage de formation aux nouvelles technologies de communication.

— Je ne me suis pas trompé de numéro ! grommelait le vieux en consultant son petit écran. C'est bien celui de Roger. Frank et Roger ! Ah !

Je n'avais pas vraiment cherché à provoquer un drame familial, mais c'était ce que j'avais trouvé en fouillant de ce côté de la réalité. Il y avait un autre côté. Il y a toujours un autre côté. mais vous n'étiez plus là, monsieur, pour me renseigner. Sans vous, même Gisèle était perdue dans ce monde qui n'a pas compris l'importance du métal.

Je raccompagnais monsieur Chercos à sa voiture. Il me tendit plusieurs fois sa petite main qui avait l'air d'un poisson qui s'agite dans une autre main. Je la serrais chaque fois avec une certaine émotion. Il allait coucher seul lui aussi ce soir. Je lui raconterais une autre histoire demain. Il finirait bien par s'endormir si j'étais doué pour ça.

La journée s'acheva par un repas pris en vitesse au comptoir. Zizi m'avait servi du zinc. Je n'avais jamais goûté ce genre de mixture. Il avait fallu me jeter pour que je sorte. J'ai retrouvé ma bagnole à l'endroit où je l'avais laissée. C'est fou ce qu'on se sent seul quand on est seul pour de bon et peut-être pour toujours.

La nuit était tombée quand je suis repassé devant l'impasse de la librairie « Télémaque ». Il ne devait plus y avoir aucun flic ni dedans ni dehors, mais une voiture banalisée s'était postée en face de l'entrée de l'impasse, de l'autre côté de la rue. On ne m'avait pas mis au courant de ce dispositif. On avait une confiance limitée dans mes moyens d'action, mais je savais qu'on comptait sur moi pour analyser les faits. Moi-même je comptais sur Panglas et Qand pour arracher d'autres faits que je ne pouvais pas reconnaître dans les témoignages et les preuves matérielles. Ces deux types (Qand était « une espèce » de type) avait l'art de tirer les vers de n'importe quel nez enclin au silence et/ou au mensonge. Je n'avais pas ce talent. Je ne les avais pas vus de la journée, preuve qu'ils étaient déjà au boulot et que je les verrais demain au rapport.

Mais à part Frank, sur qui exerceraient-ils leurs talents ? Je n'avais pas appelé sur son portable depuis que Chercos Senior avait cru s'adresser directement à Russel. Frank était peut-être (sans doute) en train de passer un mauvais quart d'heure. Je saurais ça demain. En détail.

J'accélérais doucement pour quitter ce quartier où je n'avais plus rien à glaner. Si rien ne m'en empêchait, j'irais demain à l'endroit exact que les techniciens du téléphone avaient repéré. Russel ne s'y trouverait plus. Il avait pris la direction du Nord. Où nous emmenait-il et que comptait-il faire de la fille ? Deux questions auxquelles Frank ne pouvait pas répondre, mais je n'étais pas là pour dissuader Qand et Panglas de les lui poser selon leur procédure habituelle. Ça me faisait frémir, comme quand le vent commence à arriver de la mer et qu'il se met à pleuvoir sur San Francisco.

La voiture garée à son emplacement habituel, je montais chez moi. À peine la porte ouverte, je ne reconnus pas ce parfum de femme, mais je savais par expérience que c'était une femme qui était entrée chez moi par effraction. Je sortis mon 38 et l'armais. Le déclic fit sortir la femme de l'ombre.

— Vous ne me connaissez pas, dit-elle, mais je sais qui vous êtes.

Qui devais-je croire ? Elle ou moi ? Cette fille avait atteint la maturité et se portait comme elle s'était toujours portée depuis qu'elle n'avait plus aucun doute sur son pouvoir de séduction. J'allumais. Elle aussi tenait une arme, calibre 6.35 si je ne me trompais pas. Ça chatouille, mais des fois ça fait tellement mal qu'on ne s'en remet pas. J'en connais qui ont perdu un œil en jouant avec les probabilités.

— Je ne vous veux aucun mal, dit-elle.

Elle s'avança sans toutefois cesser de me menacer. Si je tirais, je lui éclatais le cœur et, vu les lois balistiques, elle réussissait à faire de moi un petit chanteur à la croix de bois.

— Moi non plus je ne vous veux pas de mal, dis-je sans y croire. Je me suis trompé de domicile ou vous habitez maintenant chez moi ?

Elle sourit. Le 6,35 baissa le nez. Le bras se plia et le sac à main s'ouvrit avec un petit bruit de téléphone qu'on décroche (à l'ancienne). Je conservais ma position de tireur debout.

— C'est Gisèle qui m'envoie, dit-elle.

— Vous auriez pu me le dire tout de suite ! Je suis sûr qu'elle vous a parlé d'un bel homme et que vous n'avez pas les mêmes goûts !

Elle se jeta presque sur mon fauteuil, croisant aussitôt des jambes nues jusqu'à mi-cuisse.

— Gor Ur nous a encore eus ! pesta-t-elle.

— C'est des conneries, madame. Il ne faut pas croire aux bandes dessinées. Même si c'est Marvel qui signe. Roger Russel est un voyou ordinaire. Vous pouvez me croire, même si je ne suis pas aussi crédible que Stan Lee question coloriage.

— Je vous ai apporté du métal.

Voilà qui était parlé. Un tube encore chaud. Il me brûla les doigts pendant que j'ouvrais mon coffre-fort. Je ne la voyais plus, car elle se situait dans mon dos maintenant. Je me fichais bien qu'elle me plante un couteau entre les omoplates. Quelle raison aurait-elle eu de me faire du mal ?

Puis je la vis dans le reflet de la porte. Elle était parfaitement calme. Elle avait un autre tube si je voulais.

— Pour demain ?

— Pour demain et pour jusqu'à la fin de la semaine, *tronco* !

Je ne savais plus comment financer, mais j'étais d'accord pour finir de délirer dans les bras d'une femme de cette dimension. Elle voulait peut-être dîner...

— Avec vous ?

— Ou avec un autre, madame !

— Je suis Anaïs. OK pour un dîner.

Il était onze heures. On avait une heure avant de se faire jeter du *Cosi*. Pasopini nous reçut comme il reçoit toujours les femmes exceptionnelles et nous eûmes droit à un apéritif gratuit. Il revint plusieurs fois à notre table pour me taper sur l'épaule, mais pas une seule fois il ne m'a regardé pour me demander si j'avais arrêté Russel et mis la trempe qu'il méritait à ce petit morveux de Frank. À minuit, il fermerait sans nous jeter dehors.

Au matin, le téléphone ne sonna pas, car elle avait décroché le combiné. Et que croyez-vous qu'il se passa quand j'ai remis le combiné à sa place ? Le téléphone a sonné. C'était un message de Kol Panglas (Oui, je sais me servir du service de messagerie vocale).

Elle dormait à poings fermés. Je n'ai pas pris le temps de me toiletter et j'ai enfilé en vitesse le meilleur de mes costumes. J'allais à un enterrement. Je suis arrivé à temps pour me joindre au cortège à la sortie de l'église. Le type qui était mort était aussi un espagnol.

— Vous avez des nouvelles de l'autre gonze ? (je me renseignais sur votre état comateux)

— Il s'en sortira si Dieu existe.

La plupart de ceux qui suivaient le corbillard avait l'air d'y croire. Ils avaient tous le nez en l'air pour ne rien perdre de l'encens qu'un enfant de chœur répandait en prononçant des paroles en écho de celles que le curé débitait plus discrètement. J'en avais mal au cœur.

Je n'ai jamais vomi dans de pareilles circonstances. Je suis un type plutôt discipliné et je marche dans les traces des autres s'ils ont une raison de souffrir. Je me demandais qui étaient tous ces gens. Le mort connaissait du monde. Et pourtant, c'était seulement un étranger muni d'un visa. J'appris qu'on l'inhumait provisoirement dans la tombe des Vermorts (avec un s) d'Amérique. J'avais encore pas mal de choses à apprendre si je comptais sur l'avancement pour aller au bout de mes remboursements.

Kol était en retard. Il nous rejoignit à l'entrée du cimetière. Il était beaucoup mieux fringué que moi, mais il faut dire qu'il ne les usait pas beaucoup, ses costumes trois pièces.

— Il va vraiment y passer ? lui demandai-je en parlant de vous.

— C'est un type solide et intelligent, dit Kol sans rigoler. Pas facile pour lui de choisir. La solidité qui lui garantit une rallonge d'existence ou l'intelligence qui lui rappelle que dans l'état de son cerveau, les promesses de bonheur sont gravement compromises.

— Putains d'embarrures !

Vous étiez pourtant le seul à pouvoir témoigner contre Russel. Le témoignage de Frank ne vaudrait pas tripette devant un jury sérieux. J'allais me faire battre comme un tapis par le procureur qui s'y connaissait en poussière. Kol étreignait une étrange casquette d'écolier.

— On sait même pas qui c'était ce type, grognait-il. Tu fréquentes le beau monde, toi. Il avait l'air d'un valet.

Kol comprit qu'il ne pouvait pas compter sur moi pour lui en dire plus. Je savais ce que je savais et c'était moi qui décidais de ce que je traduisais en langage clair, me réservant le droit de laisser dans l'ombre tout ce qui touchais à mes relations avec le monde du métal. On ne peut pas demander à un homme de tout déballer, même quand on s'appelle administration.

Le tombeau avait des allures gothiques. Ils avaient fait grincer la grille pour que ça ait l'air plus vrai. Et le cercueil avait cogné la pierre dure de l'embrasement. Tout le monde se taisait. On alluma un tas de bougies à l'intérieur et on attendit sagement que les flammes prennent une allure ordinaire après un embrasement qui nous fit reculer d'un doigt de pied à l'intérieur de nos petits souliers de deuil.

Kol suait des mains dans sa casquette. Il ne m'expliquerait pas ce qu'il foutait avec cette casquette qui ne pouvait pas appartenir à un de ses enfants puisqu'il n'avait pas d'enfant et qu'à ma connaissance il n'en fréquentait pas. On ne lui connaissait pas de goût pour la pédophilie, même s'il avait été viré du service des mœurs et des crimes sexuels. Il ne s'était jamais expliqué sur ce sujet non plus. C'était un type secret comme une tombe. Mais qui ne l'est pas dès qu'il s'agit de se faire tirer le portrait par des inconnus désignés pour vous juger d'une pièce et pas en morceaux comme il serait plus juste de le faire si on avait vraiment le respect de la vie humaine. J'ai toujours été pour les châtements qui consistent à mutiler plutôt que d'exécuter ou d'enfermer. Il paraît que c'est pas démocratique comme idée. La mort et la claustrophobie le seraient selon notre bonne Constitution.

Je l'ai ramené dans ma bagnole. Il n'aimait pas les enterrements. Il redoutait que ça lui arrive un jour. Il avait laissé des instructions sur ce sujet. Non, il ne pouvait pas en parler maintenant. Il avait l'air salement secoué. Pas une question sur Anaïs avec laquelle il m'avait vu guincer la veille chez Pasopini. Elle avait de belles jambes. Il avait aussi apprécié le profil. Il aimait les femmes si elles avaient un profil à lui montrer.

On est entré dans le parking de l'hôpital général dans cet état mental, prêts à servir la justice, mais sans aller au bout de nous-mêmes, d'accord sur le fait qu'il ne faut pas mélanger le travail et la vie privée. Pour Kol, vous représentiez le travail et Anaïs ma vie privée. Il n'avait pas tout compris.

Dans le service de la Dernière Chance, les employés exposaient leurs tronches fatiguées par une nuit d'enfer au service de la Vie à n'Importe Quel Prix. Les nouvelles étaient mauvaises. Vous donniez des signes de fatigue.

— Le moral, dit un toubib, s'il n'a pas le moral, il ne s'en sortira pas.

— Le moral en plein coma ? fit Kol.

— Il n'est plus dans le coma, dit le toubib. Plus la peine !

Il ouvrit la porte. Vous aviez les yeux ouverts et vos mains tambourinaient sur votre poitrine au milieu des contacts électriques et des sondes qui envoyaient ou renvoyaient des liquides par fragments aux intervalles de bulles métalliques.

— Il n'entend pas, précisa l'interne. Il ne voit pas non plus. Les doigts, n'en tenez pas compte. Regardez ailleurs, les mecs.

— Pourquoi on est venu si c'est pour rien ? demanda Kol qui n'attendait pas de réponse à une question qui n'en était pas une.

— J'en sais rien, dis-je. La routine.

L'interne sourit et referma la porte. Il nous avait garanti que l'endroit était sans microbes. On pouvait respirer en toute confiance selon lui et même toucher à tout ce qu'on voulait, sauf aux boutons.

— Qui c'est, ce mec ? dit Kol.

Il se posait la question depuis le début et je n'avais pas dit un mot de ce que je savais, seulement voilà, c'était écrit sur ma gueule que je savais

quelque chose et que je ne disais rien parce que j'étais impliqué d'une manière ou d'une autre dans cette affaire pas comme les autres. Kol sortit un cigare de sa poche et le passa sous votre nez.

— Ça lui fait bouger les yeux, dit-il.

Je n'avais pas vu vos yeux commettre le moindre mouvement, sinon je l'aurais foutu dehors pour avoir une petite conversation avec vous. Il était évident que vous n'étiez pas en état de parler. Moi non plus, mais pour des raisons dont je n'avais pas envie de parler. Kol ne percevait que la surface de ce dialogue de momies et son regard allait de vous à moi comme s'il avait les mots sur la langue et que j'étais le seul à pouvoir la tirer avec lui.

— On n'a plus rien à faire ici, dis-je.

— On va le laisser crever !

L'interne nous a montré sur un schéma tracé à l'encre rouge comment ça se passait en principe. Il ne savait rien sur la douleur, mais personne ne nous en voudrait assez pour nous dénoncer si on avait le cran de vous étouffer dans un coussin.

— C'est une blague ? dit Kol un peu outré par ces propos.

— Vous n'êtes pas de la famille ? fit l'interne.

On se calta avant de tirer dans le tas.

— Qu'est-ce que tu sais, Hightower ? Je t'ai vu avec cette femme. Quand et moi on te surveillait parce que le Patron est sûr que tu vas encore faire une connerie.

— C'est les cons qui font des conneries, Kol. Tu me traites de con ?

— Non, mais je sais ce que c'est une connerie.

Quand nous attendait à l'endroit indiqué par Frank comme étant celui où il avait laissé Russel et la fille rousse.

— Vous croyez que Russel est assez con pour laisser filer un complice qui d'ailleurs l'a trahi ? C'est un sacré malin, Russel. Frank se fout de nous, ouais.

On était sur une aire de repos sans équipements sanitaires ni rien. La route formait une large courbe à cet endroit et elle montait légèrement, obligeant les voitures à rétrograder et à appuyer sur le champignon. Dans l'autre sens, pas de circulation, comme si la route menait quelque part et qu'on en revenait pas.

— On en vient bien, nous, constata Kol.

Quand ouvrit ses grands yeux qu'il sait travailler au fer quand il sort avec ses copains pour jeter le trouble chez les hommes qui ne savent plus ce qu'il faut penser de la féminité. On le soupçonne d'ailleurs d'être plutôt une femme qui se déguise en homme pour que ça soit encore plus compliqué à élucider. Sacré énigme !

— Hier, il était à deux cents kilomètres au Nord, dit-il en ouvrant une carte routière. Je me vois pas courir tout nu dans les steppes d'Alaska, moi !

— Pourquoi que tu voudrais te foutre à poil, Qand ?

Qand s'appelait Alice, mais on l'appelait Qand pour donner tort à sa mère et raison à ce qu'on ne savait pas clairement.

— Elle aussi s'appelle Alice, fit Kol.

— Aliz, rectifiai-je.

Qand frémit.

— Voilà la bagnole, dit-il.

C'était une Chevrolet aussi, mais avec un pare-choc et une lunette arrière. Il y avait une antenne sur une aile et pas de cage à l'intérieur. Qand nous montra l'écran grand format qui servait de tableau de bord. En appuyant sur un bouton, on inversait le processus et on était automatiquement connecté au central.

— Hightower saura jamais s'en servir, dit Kol en riant.

— On ramène ta poubelle chez toi, dit Qand.

Il me donna les clés de ma nouvelle bagnole. Kol entra dans la cage en rigolant.

— Tu parles de coussins ! gloussait-il. Et pas de luminol pour en savoir plus sur les mœurs de ce policier exemplaire !

Ils s'éloignèrent, poussant le moteur dans la montée parce que les voitures qui arrivaient les dépassaient en klaxonnant. Je me mis au volant. J'avais presque tout compris, même comment on pouvait trouver les infos si jamais je ne comprenais pas assez pour continuer à bord de cette espèce de vaisseau spatial qui avait l'air d'une bagnole. Pour démarrer, un effort de volonté suffisait. Même pas besoin de fourrer la clé dans un trou. L'accouplement était virtuel, à l'image de tout ce qu'on aura à faire bientôt pour se la couler douce aux frais du système bancaire international et d'un tas d'autres systèmes dont on n'aura même pas idée tellement on est con de se croire plus intelligent que ceux qui ont vraiment les moyens de se payer du vrai bon temps et non pas ces chimères qui feraient honte à tous ceux qui ont passé leur existence à surveiller le bon état de marche de leur système génital.

J'ai réussi à placer l'engin sur la route. J'avais déjà éprouvé cette sensation de flottement à bord d'un poids-lourd. Le type qui nous conduisait à l'autre bout du pays vantait la petite dimension des manettes et j'avais eu le sentiment que les choses ne pouvaient plus aller dans le bon sens comme j'en avais rêvé du temps où j'étais en croissance permanente et que les poils mettaient du temps à affirmer ma virilité.

Qand m'avait expliqué que je devais rouler jusqu'à ce que le point rouge devienne vert. Surtout, je ne devais pas chercher à comprendre. Sitôt que j'aurais le feu vert, je saurais que Russel se trouvait dans les parages. Ce que ne savait pas ce bandit dangereux, c'est que la fille était équipée d'un

circuit intégré comme tous les étudiants, un truc qui remplaçait la cocaïne et toutes les substances censées améliorer les capacités d'acquisition cognitive. Je pensais qu'il fallait être un sacré con pour croire que Russel n'avait pas sondé la fille avec autre chose que sa queue légendaire. Mais je n'avais pas le choix. C'était moi qu'on mettait sur la piste. Je conduisais comme un pied, mais j'avais de la constance dès qu'il s'agissait d'aller de Charybde en Scylla. Ulysse Hightower. Fils à papa, mais papa ramassait des ordures dans des endroits où il y en avait beaucoup, à tel point que cette odeur ne m'a jamais quitté.

C'est comme ça que j'ai rencontré John Cicada, l'astronaute. Un chouette type. Il avait un peu vieilli depuis la dernière photo.

— Un vrai vaisseau, votre Chevrolet, mec ! Je peux vous aider à la conduire, si vous voulez. On va dans la même direction.

Ça faisait un bon kilomètre que je ne savais plus exactement où j'allais. Les choses s'étaient compliquées avec la position « route ». Sur le parking, j'avais manœuvré comme un chef. John Cicada faisait de l'auto-stop. Kol et Qand s'était foutus de sa gueule et avaient manqué de le renverser dans le fossé. Je n'avais rien à dire à leur sujet, aussi me tus-je.

— Si vous appuyez sur ce bouton, dit John en appuyant dessus, vous revenez à la position conduite et le moteur se met à chanter !

— Vous pensez bien que j'ai déjà essayé ! Mais je ne vois plus le voyant rouge maintenant !

— Vous êtes flic ?

C'est la question qui rend muet après qu'on l'ait posée, une question difficile que seuls les flics ne se posent pas sans se demander pourquoi c'est un des rares métiers, avec juge et prostituée par exemple, qu'on exerce sans vocation et par pur intérêt. Je connaissais la chanson.

— Et c'est comment qu'on devient astronaute ?

— En apprenant à conduire ce genre d'engin sur la position « flic ».

Le voyant était toujours au rouge et des chiffres défilaient dans un cadran sans que je sache ce qu'ils pouvaient diable signifier. John devait le savoir. Il y jetait un œil approbateur et appuyait sur les boutons virtuels que l'écran composaient sans aucun commentaire. Il ne prenait pas de métal, mais je pouvais faire ce que je voulais du moment que je ne conduisais pas avec lui à la place du mort.

— Ça doit pas être marrant tous les jours d'être flic...

— Vous pouvez la fermer une minute, John !

Qu'est-ce qu'il foutait dans ma bagnole, à part conduire comme quelqu'un qui s'y connaît alors que ce modèle de Chevrolet était réservé à l'administration ? C'était une question à laquelle il ne pouvait pas répondre, en tout cas pas clairement. Mais j'en avais trop marre de me parler à moi-même chaque fois qu'il se taisait et je ne la lui posai pas.

— C'est con, dit-il, parce que dans la position « cool » on a la musique.

— Ya une troisième position, John, et je suis pas sûr que vous aimeriez ça !

On a passé la journée à se reprocher de ne pas avoir choisi le bon métier alors que notre papa avait une idée de ce qui pouvait convenir à la fois à notre imagination et à notre sens des réalités. Mais on ne s'est pas disputé. La Chevrolet spéciale avalait les kilomètres en adressant des coucous aux flics qui surveillaient la sobriété des voyageurs. Un message spécial leur était envoyé automatiquement pour les dissuader de nous emmerder. Il n'aurait plus manqué que des flics me posent des questions auxquelles je n'aurais pas su quoi répondre. Et John qui avait trouvé un sacré bon moyen de ne pas se faire fouiller les poches et le fond du slip.

— Il ne manque qu'un truc à cette bagnole pour en faire un outil de travail complet, dit-il en riant.

— Il y a peut-être un bouton pour se faire enculer par un godemiché sans trouer le fond du pantalon.

— Déconnez pas, Ulysse ! Ou j'y appuie dessus ! Je voulais parler de la bouffe. Il y a bien de quoi boire dans ce tuyau, mais je suis pas sûr que c'est pour la soif.

Il me secouait la queue entre le pouce et l'index. J'ai vraiment pas honte quand j'ai la dose. Mes boules valsaient sur le coussin quand le voyant s'est mis au vert.

— Russel ! s'écria John.

Je savais bien qu'il n'était pas là par hasard. Les chiffres indiquaient une approche de la cible. Le signal maximum retentit près d'un magasin de jouets. John stoppa et coupa le contact. Le signal disparut, voyant et chiffres. Je retenais ma respiration pour ne pas gêner des recherches qui pouvaient se continuer sans moi.

— Si vous avez envie de vomir, dit John, allez faire un tour sur la plage. Je me charge de la suite des opérations.

— Je ne veux pas rater ça !

— Alors tenez-vous tranquille parce que le vieux Russel n'a jamais fait de cadeau à personne et surtout pas à des flics du placard. Reboutonnez votre braguette.

Je le suivis sur le trottoir adjacent à une enfilade de boutiques illuminées qui mélangeaient leur musiques dans un concert qui me rappela que je n'avais pas été toujours aussi métallique. On faisait le tour pour revenir derrière la boutique de jouets. Des badauds commençaient à se mettre à la recherche d'un endroit où satisfaire leur besoin de s'alimenter de cochonneries destinées aux touristes. De l'autre côté, il faisait sombre. John arpentait l'obscurité en spécialiste du vide. J'étais moins à l'aise.

— Ne vous tirez pas dans le pied, Ulysse. Ni dans mon cul !

Il y avait de la lumière sous une porte et la nuit tombait à toute vitesse. On pouvait entendre les moments forts d'une conversation entre deux types qui ne s'aimaient pas et même comprendre ce qu'ils se disaient. Ils parlaient d'Aliz. John posa sa grosse main sur ma bouche. Ses yeux me

touchaient. Je comprenais le message juste au moment où j'avais un besoin irrésistible de lui poser des questions à propos des raisons qui l'avaient mis sur ma route au beau milieu d'une mission secrète.

La porte s'ouvrit. Un type que je ne connaissais pas apparut dans la lumière, coupé en deux par cette lumière qui jaillissait comme un jet d'eau qu'un autre type était en train de faire clignoter parce qu'il jouait avec le bouton de l'interrupteur. L'autre lui demanda en riant d'arrêter de jouer au mariolle avec le bien des autres et ils rirent tous les deux sans retenue.

John me fit un signe et je compris que les deux types étaient armés. L'un d'eux, celui qui n'avait pas cessé de jouer avec l'interrupteur, portait un revolver à la ceinture et un autre revolver du même type était posé sur une table à côté de deux pieds qui ne pouvaient être ceux d'un type dans leur genre. Des pieds fins et blancs aux ongles vernis de vert émeraude. John les reconnaissait. Il me fit un tas de signes compliqués que je n'arrivais pas à déchiffrer puis il renonça à m'informer de ses intentions et il fonça sur le type qui se tenait dehors pour étirer sa carcasse et raconter des conneries qui attiraient mon attention sans que je puisse rien faire pour penser à autre chose. Il y eut un grognement et le type qui était à l'intérieur s'écroula dans un bruit de chaise cassée. John était déjà en train de couper les liens qui retenaient les pieds sur la table. C'était la grande fille rousse qu'on recherchait. Je vidais nerveusement mon chargeur sur quelque chose de mou qui bougeait en gémissant. Aliz me regardait sans cesser de dénouer ses liens. Ils étaient trois. On l'avait échappé belle.

— Bon réflexe, Ulysse ! me dit John.

Je n'ai pas de goût particulier pour les cadavres, mais je les préfère le plus frais possible, c'est-à-dire encore chauds. J'en avais de la chance. Il ne fallait pas moisir ici. Tandis que je cherchais quelque chose pour habiller la fille, John filait dans la nuit, la portant sur une épaule et deux autres types lui tiraient dessus. Je les voyais se dresser comme des pantins à ressort derrière une fenêtre qu'ils avaient oublié d'éteindre. Si je les ratais, John n'irait pas plus loin que le bout de la rue et la fille était foutue aussi.

J'étais sur eux quand ils se sont écroulés sans un seul bruit pour indiquer de quelle manière ils avaient quitté la terre ferme pour aller se faire voir ailleurs. Et je n'ai rien demandé. John était sur la plage, serrant la fille dans ses bras, et lui disant « Ah ! Ma fille ! Ma fille ! » et je courais après lui en me disant qu'on prenait la mauvaise direction et qu'on faisait maintenant des cibles parfaites dans la lumière des lampions où s'agitaient les têtes de ceux qui hésiteraient à témoigner des faits une fois qu'on ne serait plus là pour dire le contraire.

Comme je m'approchais, je vis la tâche de sang qui maculait tout le dos de John et l'impact noir de la balle qui avait dû traverser ce thorax puissant. La fille secouait ses jambes nues, mais John la tenait fermement, lui disant peut-être dans l'oreille « Ah ! Ma fille ! Ma fille ! » et j'ai fait un effort surhumain pour les dépasser.

— Ah ! Ma fille ! Ma fille !

— Mais qui c'est ce mec ! hurlait la fille.

Je n'en savais pas plus qu'elle sur ce sujet nouveau pour moi. Comment arrêter un astronaute lancé à pleine vitesse ? Il m'écrasa sous ses pieds et je poussais une plainte lamentable tout en m'accrochant aux pieds de la fille qui me remerciait en tambourinant l'entrejambe de John. On a fini dans la flotte et John est revenu à lui, saignant comme une chèvre un jour de Grande Fête.

Je maintenais sa tête hors de l'eau pendant que la fille disparaissait dans la nuit. Je n'avais pas le choix. John faisait du bruit à l'intérieur. Moi aussi, mais parce que j'avais envie de vomir. J'ai alors vu passer un type qui tirait au revolver droit devant lui. Un certain nombre de faits m'avaient échappé, comme je l'ai dit plus tard quand on me l'a demandé.

John trouva la force de m'aider à le sortir de l'eau. Il s'écroula dans le sable et se mit à gémir. Mais qui c'était ce mec qui s'en prenait une chaque fois qu'il sortait avec une fille ? Il me posa cette question étrange de la part de quelqu'un qui va y passer malgré les progrès de la science.

— Ils ne te laisseront pas longtemps seul, fils, me dit-il.

Ce qui voulait dire, en code flic, que je pouvais me casser sans me soucier de ce qui l'attendait si les secours n'arrivaient pas à temps. Rugissant comme le lion que j'avais été dans une autre vie, je brisais la chaîne humaine qui s'était formée en bordure de la rue et je piquais un sprint jusqu'à la bagnole. Je ne comprenais toujours pas pourquoi John avait pris la direction opposée. Mais c'était celle que la fille avait prise une fois qu'elle s'était libérée de son emprise.

Le moteur se mit à ronfler à la première sollicitation. Je conduisis au klaxon jusqu'au bout de la rue, fendant la foule encore tranquille en attendant de se déchaîner si quelque chose arrivait pour lui inspirer une crise collective. Après la rue, une piste s'annonçait par une flaque d'eau avec deux cadavres dedans. Comme il ne flottaient pas, l'eau n'arriverait même pas aux moyeux. Je traversais ce cloaque sans problème. Puis l'ordinateur de bord se mit à chercher les endroits les plus stables où poser les roues de la Chevrolet. Je perdais un temps précieux à cause de la technologie. Et je ne savais même pas où j'allais.

On était passé tout près du but, John et moi. Je ne savais pas où était l'erreur, mais on n'avait pas vraiment gagné. Le voyant s'était remis au rouge, ce qui indiquait clairement que la fille avait été rattrapée et qu'elle avait acquis, je ne savais par quel moyen, une vitesse supérieure à celle que l'ordinateur calculait au lieu de me conseiller la témérité. J'ai roulé comme ça toute la nuit. Au matin, j'étais perdu sur un iceberg.

.....

La suite dans *MARVEL I - Poursuite et conversation...*